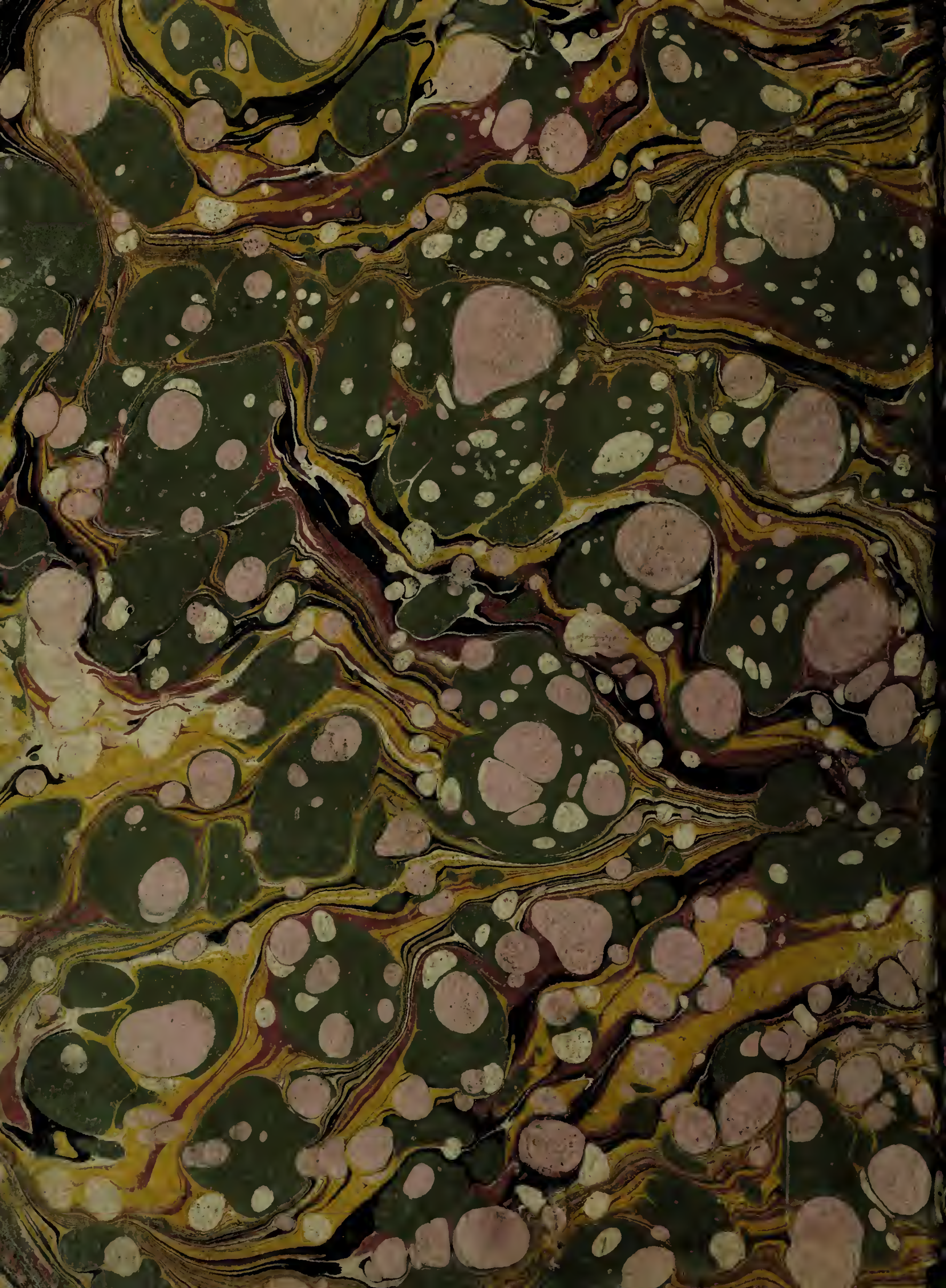
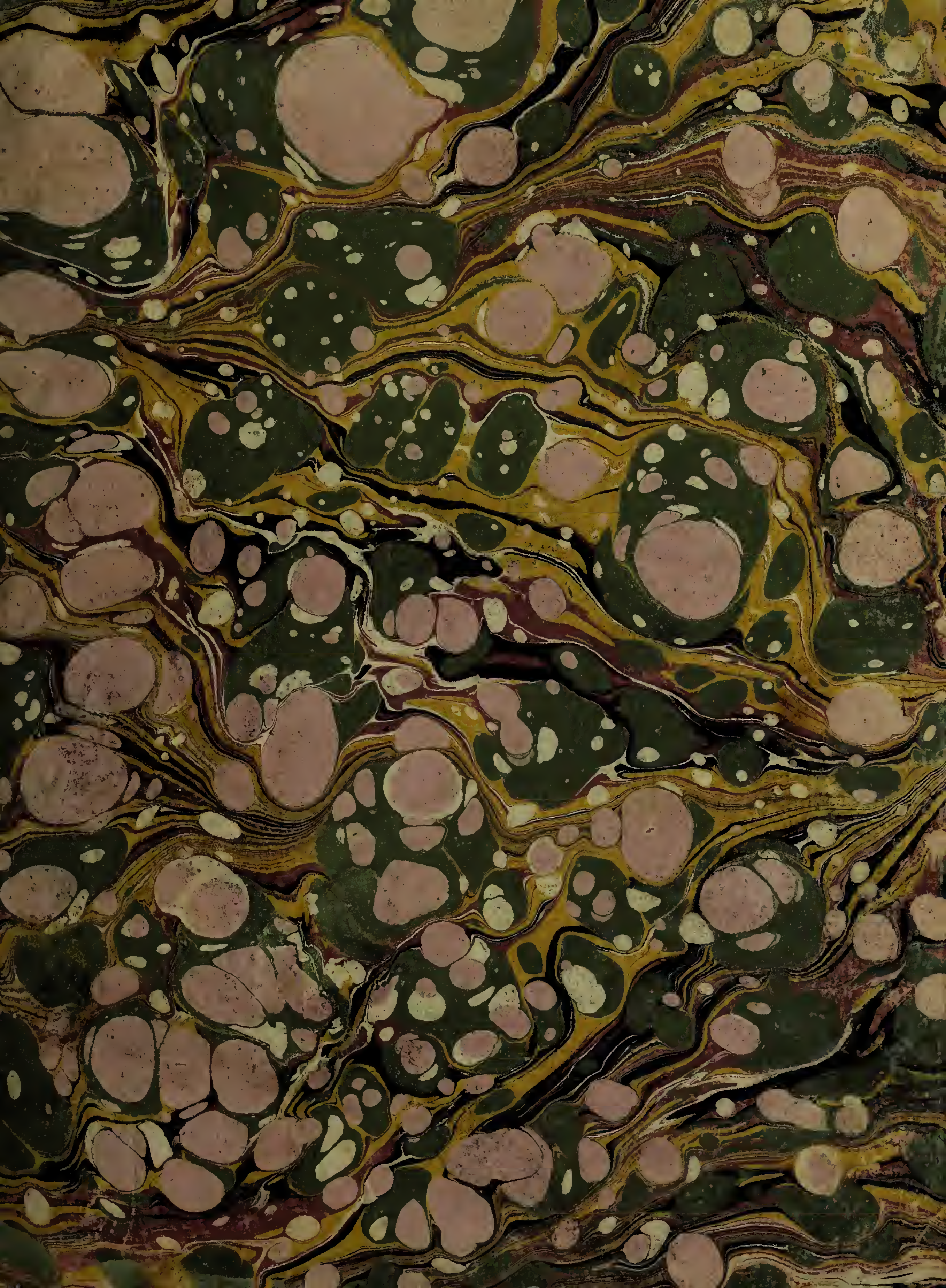
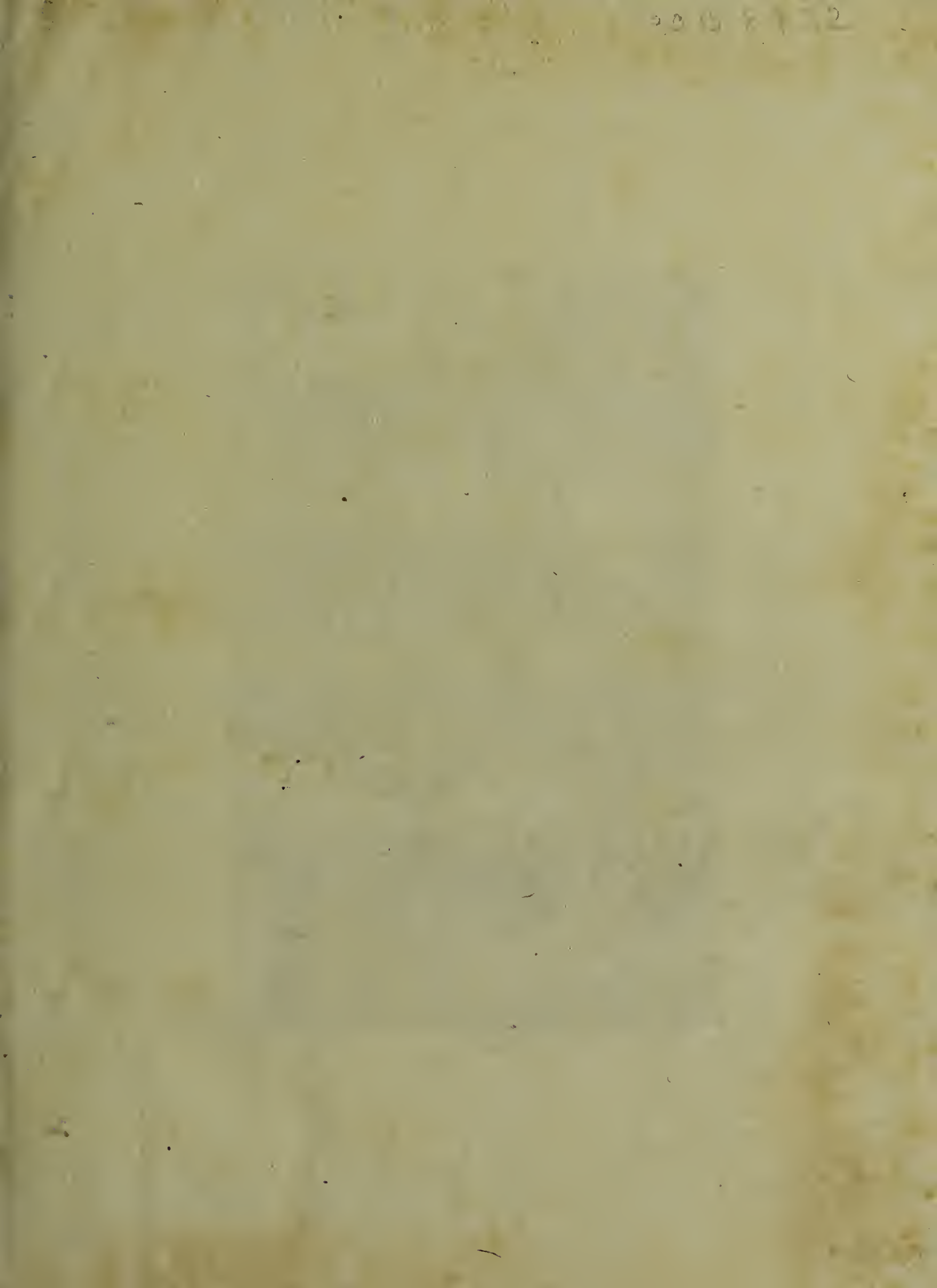
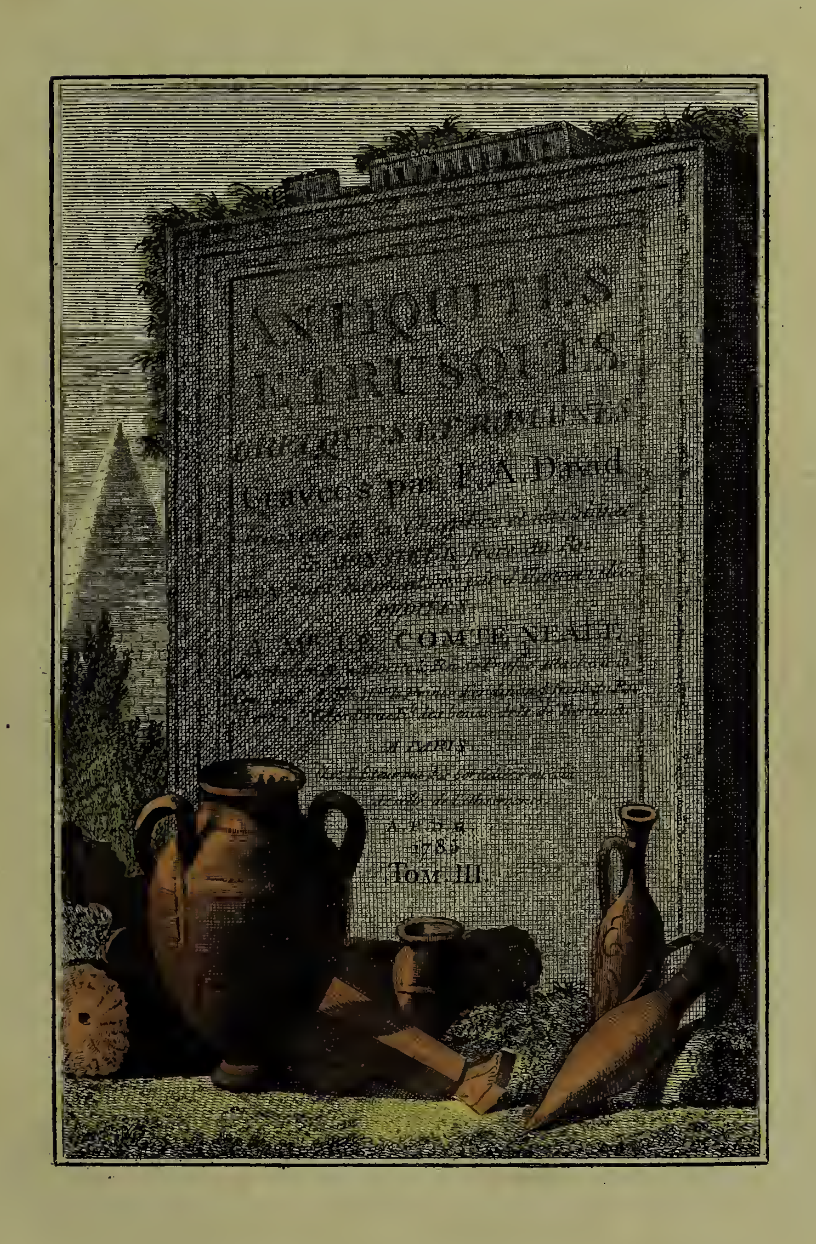






W. Biarritz 10 apl: 02




ANTIQUITÉS
ETRUSQUES
Gravées par F. A. David
A M. LE COMTE
A PARIS
Tom. III.

ANTIQUITÉS ETRUSQUES, GRECQUES ET ROMAINES;

Gravées par F. A. DAVID,

Graveur de la Chambre & du Cabinet de MONSIEUR, Frère du Roi, & Membre de l'Académie Royale des beaux Arts de Berlin.

Avec leurs Explications;

Par D'HANCARVILLE.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez L'AUTEUR, M. DAVID, rue des Cordeliers, au coin de celle de l'Obſervance.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC PRIVILÉGE DU ROI.



ANTIQUITÉS ETRUSQUES, GRECQUES ET ROMAINES.

HISTOIRE DE LA SCULPTURE ET DE LA STATUAIRE DES GRECS.

Des tems qui précédèrent & qui ſuivirent l'invention de la Sculpture juſqu'à la priſe de Troye, l'an 3505 de la période Julienne, 1209 ans avant Jéſus-Chriſt.

C'EST au goût qu'il a pour la ſociété, que l'homme doit ſes plus ingénieuſes inventions : le beſoin de communiquer ſes ſentimens & ſes penſées, le deſir de conſerver la mémoire des faits qui intéreſſent les particuliers, la néceſſité de faire connoître les Loix qui maintiennent les États, l'ambition de ſauver de l'oubli les évènemens remarquables, l'avantage enfin que l'on trouvoit à rappeller le ſouvenir des perſonnes les plus chères, celui des Héros qui devinrent enſuite les Dieux que l'on adora, firent naître & perfectionner les Langues, l'Écriture, la Poéſie, la Sculpture, la Peinture, la Gravure, tous

les Arts qui en dépendent & qui concourent à réunir les hommes, en multipliant les moyens de s'exprimer & de se faire mieux connoître les uns aux autres.

Par ces moyens réunis, parvenus à sortir, pour ainsi dire, des bornes du tems où ils sont contraints de vivre, les hommes peuvent en quelque maniere reculer les limites de leur existence, & se donner dans l'esprit de leurs descendans cette sorte d'immortalité, dont la fragilité des choses humaines est susceptible.

L'Écriture, en fixant le discours, qui, par sa constitution paroissoit ne pouvoir l'être; la Sculpture, en donnant la stabilité des marbres & des métaux les plus durs aux formes passagères des choses; la Peinture, en unissant à ces formes les couleurs que les objets reçoivent de la Nature; la Gravure en multipliant en cent façons différentes la représentation d'un même sujet, ont mis l'homme en état de converser avec ceux qui l'ont précédé sur cette terre, où il ne semble placé que pour quelques momens, & de faire connoître à ceux qui ne vivront que long-tems après lui ce qu'il pensa, ce qu'il fit, ce qu'il fut, comment il s'exprimoit, quel rang il obtint de la fortune par ses bonnes ou ses mauvaises actions, & quelle opinion conçurent de lui les êtres éphémères, avec qui il supporta le fardeau journalier de la vie.

Par ces importantes découvertes, dont la jouissance même nous cache le merveilleux, la mort, comme le dit Horace, ne peut nous enlever qu'une partie de nous-même, & l'industrie qui découvrit les Arts, faisant sentir l'élévation de l'esprit humain, & sa dignité au-dessus de tous les êtres de la création, le mit en état de s'étendre dans l'avenir, & de l'unir par une sorte de prestige, au présent qui s'écoule sans cesse, & au passé qui ne peut plus exister.

C'est l'intéressante histoire des causes inconnues qui ont produit des effets si surprenans, c'est la trace des idées qui conduisirent à la découverte des Arts, & des moyens qui

fervirent à les perfectionner ; c'eft en un mot l'hiftoire même de l'efprit Créateur de ces Arts, qu'autant que je l'ai pu, je me fuis efforcé de tirer de la profonde obfcurité, où elle eft reftée enfevelie jufqu'à préfent.

De même qu'il eft probable que les hommes commencèrent à s'*exprimer* par le moyen des *geftes*, il l'eft auffi, qu'ils commencèrent à *écrire* & à *repréfenter* par le moyen des *fignes*, les chofes que l'*Écriture* rendit dans la fuite par les *caractères* qu'elle fe forma, & celle que la *Sculpture* & la *Peinture* repréfentèrent bientôt en imitant exactement les *formes* & les *couleurs* qui caractérifent les objets. Les fons articulés fubftitués aux geftes, formèrent les langues, les lettres mifes à la place des fignes rendirent avec précifion ces fons articulés, elles peignirent la parole, & prêtèrent pour ainfi dire un corps au difcours; la figure, le coloris employés au lieu du figne qui ne pouvoit donner qu'une idée peu diftincte & arbitraire des objets qu'il indiquoit, produifirent la Sculpture, la Peinture & les Arts relatifs à l'une ou à l'autre.

Dans la combinaifon prefque infinie, dont les fons articulés & les caractères qui les repréfentèrent, de même que les formes & les couleurs font fufceptibles, il a pu fe former différentes manières de s'exprimer, foit par le difcours, foit par les Arts ; mais le fond, comme l'objet de ces différentes manières étant les mêmes, il n'y eut eu qu'un feul idiôme, fi les expreffions employées par les diverfes Nations euffent pu être déterminées plutôt par la nature des chofes, que par la convention de ceux qui n'avoient eu en recherchant ces expreffions, d'autre but que celui de fe faire entendre. Les formes & les couleurs que les Arts furent obligés d'imiter, étant prefcrites par la Nature même, & ne devant jamais être arbitraires, il ne put y avoir qu'une feule Peinture, de même qu'une feule Sculpture; car bien que l'une & l'autre fe foient

ſervies de différentes méthodes pour repréſenter les objets; aucune de ces méthodes ne put former un Art à part, & chacune d'elle ne fut que l'Art plus ou moins bien entendu, plus ou moins parfait, plus ou moins éloigné des vues qu'il ſe propoſe ou des modèles qu'il doit imiter : ne pouvant y avoir qu'une ſeule manière d'imiter qui rende parfaitement les objets, il ne peut donc exiſter en Sculpture & en Peinture qu'une ſeule méthode qui ſoit la meilleure de toutes : c'eſt le choix de celle-ci qui rendit les Arts des Grecs ſupérieurs à ceux de tous les autres peuples, quoiqu'effectivement leurs commencemens ayent été à-peu-près les mêmes en Grèce, que par-tout ailleurs; car ainſi que la Peinture & la Sculpture des Chinois, des Indiens, des Egyptiens, des habitans de l'Amérique, celle des Grecs s'exprima d'abord par des *indications* & par des *ſignes*.

Long-tems avant que la Peinture, la Sculpture & l'Art d'écrire l'Hiſtoire, fuſſent connus des Grecs, pour rappeller le ſouvenir des événemens qui les intéreſſoient, celui de leurs Héros & de leurs Dieux, ils donnèrent les noms des uns & des autres aux Territoires, aux Mers, aux Fleuves de leurs pays, aux Villes qu'ils conſtruiſirent, aux Montagnes & aux Fontaines qui leur parurent diſtinguées pas quelques ſingularités, quelquefois ils appellèrent des Arbres du nom des Dieux mêmes auxquels ils les conſacrèrent, & pour mieux conſerver la mémoire des choſes, ils attribuèrent à ces différents objets les actions mêmes de ceux dont ils portoient les noms: ſouvent auſſi ils tentèrent d'expliquer des propriétés phyſiques par des particularités priſes de l'hiſtoire, & cherchèrent les cauſes des faits hiſtoriques dans les interprétations ſingulières que leur ſuggéroit leur Théologie : c'eſt ainſi que les rochers du Mont Sypile, deſquels ſortoient pluſieurs fontaines, étoient Niobé même entourée de ſes enfans, accablée de triſteſſe,

changée en pierre & pleurant encore les malheurs de sa famille détruite par les Dieux irrités de sa présomption. Le Fleuve Sélimne fut autrefois un jeune Berger passionnément aimé de la Nymphe Argyre, chaque jour elle sortoit du sein de la mer pour venir le trouver; mais le tems le lui rendant moins cher, il commença à lui paroître moins beau: désespéré de l'inconstance de son amante, Sélimne en mourut d'affliction. Vénus, touchée de ses peines, le changea en fleuve; cependant il ne pouvoit oublier son amour, & venoit encore baigner de ses eaux les murs de la ville d'Argyre; de nouveau, compatissante à ses maux, la Déesse lui fit prendre insensiblement un autre cours, il s'éloigna peu à-peu de l'ingrate Argyre, & parvint après bien des années à éteindre une passion si malheureuse. Pausanias, *Lib. 7. Cap. 3*, qui raconte cette jolie Fable, ajoute que de son tems il ne restoit plus que quelques ruines de cette ancienne Ville; mais que pour oublier leurs amours, les Amans infortunés alloient se baigner dans le Sélimne, ce qui, dit-il, rendroit ses eaux d'un prix inestimable, si l'on pouvoit s'assurer des effets qu'on en attend.

Cette manière de représenter les faits, vivifiant toute la Nature, devint l'origine de ces Fables charmantes, qui défigurèrent l'Histoire des Grecs; mais embellirent leur Poésie, dont vraisemblablement elles donnèrent les premières idées; car il fallut un langage peu commun pour exprimer des faits peu ordinaires; l'on voit par l'agrément de la mesure & la douceur de l'harmonie des choses, qui, montrées trop à découvert, & dépourvues du charme de l'illusion, n'eussent pu manquer de révolter la raison. C'est ainsi que dès les premiers tems de la Grèce, la vérité de l'Histoire fut altérée par les moyens mêmes dont on se servit pour conserver la mémoire des faits; mais cette méthode faisant intervenir les Dieux dans la plûpart des évènemens humains, le respect que l'on avoit pour

eux, la crainte & la ſuperſtition qui en furent la ſuite, firent conſacrer ces Fables, ſur leſquelles la religion des Grecs ſe trouva fondée. Il arriva de-là que leurs plus anciens Poëtes devinrent leurs premiers Théologiens, & que leur première Hiſtoire fut écrite en Vers, qu'on appella pour cette raiſon le langage des Dieux.

Le peuple toujours amateur de l'incroyable & du merveilleux, accoutumé à regarder le ſommet de l'Olympe comme la demeure des immortels, perſuadé d'ailleurs que Pan ſe plaiſoit dans les ſolitudes du Mont-Ménale, n'eut pas de peine à conſidérer comme Jupiter même, les arbres de la forêt de Dôdone par leſquels il rendoit des Oracles, & reconnoître Pan dans un grand chêne que l'on voyoit, près de ſon Temple, ſur le chemin, qui, de Tégée, conduiſoit à Tyrée en Arcadie; c'eſt ainſi qu'un orme fameux dans l'Ionie, un vieux cèdre, près d'Orchomène déſignèrent la Diane d'Epheſe, & celle qu'on appelloit *Cédréatis* : une niche pratiquée dans cet orme, comme le rapporte Denys le Géographe, le creux même du cèdre d'Orchomène où l'on plaça dans la ſuite les ſtatues de Diane, en devinrent les premiers Temples, ou du moins repréſentèrent la ſimplicité de ceux qui les avoient précédés.

Des Autels, de ſimples Trépieds, des Tombeaux poſés quelquefois dans les Temples, ſouvent en plein air, ſuffirent dans ces premiers tems pour déſigner les Dieux & les Héros, tels furent les Autels élevés dans l'Altis d'Olympie, celui que l'on voyoit ſur la plus haute cime du Mont-Lycée, d'où l'on découvroit tout le Péloponèſe : tels furent encore les Trépieds que l'on trouvoit près du bois conſacré aux Muſes ſur l'Hélicon, qui étoit la plus fertile & la plus agréable de toutes les Montagnes de la Grèce, tels enfin furent les Tombeaux de Méganire & de Rhadine, où les Amans

infortunés

nfortunés venoient offrir leurs vœux, celui d'Arcas situé près de l'anautel de Junon à Mantinée, la base de la fameuse stat d'Apollon dans son temple d'Amiclée, servoit aussi de sépulture au bel Hyacinte, dont la mort lui causa tant de regrets.

On changea dans la suite ces sortes de représentations des Dieux & des Héros, sans néanmoins détruire celles qui existoient déja ; les habitans de Thespie, qui les premiers des Grecs envoyèrent une Colonie en Sardaigne, indiquèrent par une pierre informe l'Amour qu'ils adoroient dès les tems les plus reculés ; c'est ainsi que l'ancien Hercule, confondu par les Thespiens avec celui de Thèbes, fut indiqué par une pierre brute dans son temple d'Hyette en Béotie, où, suivant Pausanias, *Lib. 9. Cap. 24*, les malades alloient chercher leur guérison. Enfin la Junon de Samos, au rapport d'Eusebe, n'étoit qu'une simple planche. Les Orchoméniens paroissent avoir été plus habiles, quand ils entreprirent d'indiquer la présence des Graces par des pierres blanches mises à côté les unes des autres. Ce fut sans doute pour les rendre plus vénérables, que l'on prétendit qu'elles étoient descendues du Ciel, & qu'Etéocle les avoit recueillies. Aucune Divinité des Anciens n'étoit en effet plus digne que les Graces de l'origine céleste qu'ils leur attribuoient, & rien n'est plus remarquable dans leur Théologie, que l'idée qu'ils avoient de ces Déesses & de la manière dont elles étoient venues aux hommes.

C'étoit moins la figure, que la présence même des Dieux, que l'on prétendoit marquer par ces sortes d'indications ; il semble que dans le siècle même où vivoit Homère, on ne croyoit pas encore que les Dieux ressemblassent aux figures sous lesquelles on les représenta dans la suite ; car si l'on eut pensé que Minerve eut toujours eu l'apparence d'une belle femme, telle que celle que l'on avoit coutume de lui donner dans toutes ses statues, Homère n'eut pas dit que

pour se manifester à Ulysse, cette Déesse prît la figure d'une belle & grande femme, habile à exécuter les plus beaux ouvrages.

Cette idée de représenter là présence, plutôt que la figure des Dieux, étoit assurément très-sublime, & par-là même trop élevée, pour que le peuple, accoutumé aux Fables, qui faisoient agir les Dieux comme les hommes, put jamais la saisir; ce peuple, qui est le même dans tous les tems comme dans tous les lieux, semblables aux enfans, ne voit jamais rien de présent, que ce qu'il imagine bien connoître; & ne connoît rien, que ce qui se rapporte aux idées bonnes ou mauvaises, qu'il se forme des choses: ainsi, il fallut pour se mettre à sa portée, descendre de cette idée trop relevée, pour qu'il put y atteindre, & lui présenter dans la suite des figures, ou pour le moins des objets capables de remuer son imagination, seul moyen par lequel on puisse l'intéresser & le conduire. Il est donc naturel de croire, que ceux dont l'intérêt étoit de le guider, cherchèrent les méthodes convenables pour y parvenir, & c'est peut-être à cet intérêt que nous devons la découverte de la Sculpture.

Comme on crut s'appercevoir que cette première manière d'indiquer étoit trop vague & trop indéterminée, on imagina pouvoir, en la restreignant, lui donner plus de force & d'énergie; pour cela, l'on indiqua les Dieux par des *Cyppes*, sortes de pierres cylindriques ou cubiques plus *longues que larges*. Telle étoient ceux qu'on adoroit dans la place publique de Pharès en Achaïe, où chacun de ces Cyppes portoit le nom de quelques Divinités. Telles étoient encore les sept colonnes érigées en Laconie, près de la sépulture du cheval de Tyndare, où Pausanias croit, que selon la religion de ces anciens tems, elles avoient été mises pour indiquer les sept Planètes, qui, comme on sçait, portoient les noms d'autant de Dieux.

Cette nouvelle manière d'indiquer éloignant l'idée de la *préſence*, s'approchoit de celle de la *figure* ; car elle diſtinguoit ces pierres de toutes les autres plus particulièrement que l'on ne pouvoit le faire par la ſeule couleur, que d'ailleurs elle n'excluoit pas, & rapprochoit les indications de la forme du corps humain à laquelle elles reſſembloient déja par les dimenſions.

Tel fut le premier pas qui conduiſit à la découverte de la Sculpture, & ſi les *Cyppes* de Pharès qui exiſtoient encore vers les dernières années du règne de Marc-Aurele, y repréſentoient l'Amour, Hercule & les Graces, il eſt certain qu'ils approchoient davantage du Cupidon que Praxitèles fit dans la ſuite pour les Theſpiens, de l'Hercule de Glycon que l'on voit encore à Rome & des Graces que Socrates fit pour le Parthénon d'Athènes, que ne le faiſoient les pierres adorées dans Theſpie, dans Hyette & dans Orchomène, ſous le nom de ces Dieux.

Les différentes grandeurs données aux Cyppes purent ſervir à indiquer différentes Divinités, & je ne doute pas que ceux qui les inventèrent, reconnoiſſant qu'ils avoient ſi peu de moyens de caractériſer les différences que les Fables mettoient entre les Divinités, & d'exécuter ce qu'ils commençoient à concevoir, n'imaginaſſent bientôt de faire comprendre par la grandeur & la maſſe des Cyppes, la majeſté & la puiſſance des Dieux qu'ils deſtinoient à *indiquer*. Il ſemble y avoir dans tout ce qui paroit excéder les bornes ordinaires de la Nature, quelque choſe qui en impoſe aux hommes & qui attire leur admiration : les idées métaphyſiques de force, de majeſté, de puiſſance, ſe lient volontiers dans leur imagination aux idées phyſique de réſiſtance, de grandeur, de gravité : & comme la puiſſance, la richeſſe & le crédit équivalent dans l'opinion de la plus grande partie du monde à la grandeur, à la force & à l'agilité, qui étoient les cho-

ſes les plus eſtimées dans ces premiers tems : ceux qui ſe trouvèrent en poſſeſſion des unes, voulant jouir des autres, autant qu'il étoit en eux, ne pouvant agrandir leur taille, ni augmenter leurs facultés naturelles, prirent le parti d'enfler leurs titres & d'amplifier leurs noms. En cela, la vanité des Romains ſurpaſſa de beaucoup celle des Grecs; car ils s'appellèrent Aſiatiques, Affricains, Germaniques, Auguſtes, & ſe donnèrent les titres de *Magnus* & de *Maximus*. Sur le modèle du premier nous avons fait Grandeur, Grandeſſe Eminence, Alteſſe; de ſon comparatif *Major*, eſt venue Majeſté, & *Maximus* produiſit Hauteſſe, à laquelle l'épithète de *ſublime* ajoutée fit dans l'eſprit des Turcs, du Sultan de Conſtantinople, une eſpèce de Coloſſe métaphyſique qui ſurpaſſa tous les autres en élévation; enfin des petits hommes donnèrent aux Dieux & partagèrent avec eux le titre de Très-Haut & d'Olympien; car les Grecs, comme les Romains, eurent leur Jupiter, *Exſuperantiſſimus*; Périclès fut appellé chez les uns *Olympius*, comme Fabius fut appellé *Maximus* par les autres; *Cœlum ipſum petimus ſtultitia*, dit Horace : toutes ces choſes tenant à notre amour-propre, à notre foibleſſe, à notre ambition, ſont preſqu'auſſi ancienne qu'elles; & l'on peut les reconnoître dans les idées de la Sculpture, qui ne tarda pas à donner d'abord aux *indications*, & enſuite aux *figures* des Héros qu'elle vouloit repréſenter une hauteur toujours plus grande que la ſtatue ordinaire des autres hommes, tandis que des colonnes ou des coloſſes, ſans comparaiſon plus grands encore, furent réſervés pour repréſenter d'une autre nature, on les repréſenta d'une autre manière; & la Sculpture imitant dans ſes *figures*, celles que la vanité avoit introduite dans le *diſcours*, fut contrainte à rendre des idées métaphyſiques par des formes matérielles.

En continuant, comme on avoit commencé de le faire, à combiner la *méthode* des *indications* par les cyppes, en recher-

chant toujours des formes nouvelles plus propres que les précédentes, à faire connoître ce que l'on vouloit *indiquer*, il eſt certain qu'on eut à la fin trouvé les figures des Dieux, telles qu'on les fit enſuite dans les cyppes mêmes qui en tenoient lieu. C'étoit peut-être encore moins les règles que l'objet de la Sculpture que l'on ne connoiſſoit pas, & qui empêchoit de la découvrir. L'action que la Poéſie commençoit à donner aux Dieux qu'elle chantoit, découvrit enfin à la Sculpture l'objet qu'elle cherchoit ſans le ſçavoir; toutefois on s'en écarta pendant quelque tems, en prétendant indiquer ces Dieux non par des *figures*, comme le faiſoit la Poéſie, mais par des *ſignes* qui devoient en repréſenter les qualités; c'étoit chercher dans les rapports des propriétés du ſigne, avec celles du ſujet qu'il devoit ſignifier, ce qu'il eut été bien plus ſimple d'exprimer par des figures: c'étoit ſe jetter dans une ſorte de Mythologie dogmatique, ſans doute plus raiſonnable, eu égard aux principes de la religion des anciens; mais qui; avec l'idée des figures, ne laiſſoit pas d'écarter celles de l'Art qui devoit les produire.

Un vieux tronc d'arbre dépoſé en cérémonie par les Theſpiens dans le temple de leur Junon, y devint, ſuivant Clément d'Alexandrie, le ſigne de cette Déeſſe, les Mythologues *firent voir dans ce tronc auguſte la ſouche reſpectable, dont les branches détachées étoient autant de Dieux*, ſon antiquité le fit paroître vénérable; plus ce tronc étoit immenſe, plus il parut majeſtueux; plus il étoit informe, plus on ſe perſuada qu'il reſſembloit à la Divinité, qu'aucun Theſpiens n'ayant jamais vue, chacun d'eux pouvoit ſe figurer à ſon gré, mieux encore il rappella à l'imagination échauffée par la ſuperſtition, la plus reſpectable, & après Cybèle, la plus ancienne de toutes les Déeſſes.

Fondés ſur des rapports ſemblables, les Hiérophantes des

villes d'Athènes & d'Orée, ſignifièrent leur Minerve & leur Diane, les uns ſous la forme d'un *pieu*, les autres ſous celle *d'une branche d'arbre mal dégroſſie*, qui moins antique que la vieille touche des Theſpiens, ſignifioient que comme la branche eſt moins ancienne que le tronc qui l'a produite, ces deux Déeſſes, filles de Jupiter, étoient plus jeunes que Junon, ſa fœur & ſon épouſe. Le *pieu* épointé montroit encore que Minerve qui préſidoit à la Sageſſe, préſidoit auſſi à la guerre, & que la prudence unie à la valeur, peut ſeul former un grand Capitaine. La branche avec ſon écorce indiquoit les occupations de Diane, ſon amour pour la chaſſe; enfin le plaiſir qu'elle avoit à ſe trouver dans les forêts. Une pyramide placée dans l'ancien Gymnaſe de Mégare y ſignifioit Apollon *Carneus*, tandis qu'une autre pyramide près de laquelle on voyoit le tombeau d'Aratus à Sycione, de même qu'une colonne toute ſimple, y ſignifioient Jupiter-le-*Débonnaire*, & Diane *Patroa*. Dans le même tems une colonne, un trône de marbre blanc furent à Corinthe les *ſignes* de la mère des Dieux.

Ces *ſignes* ſe combinèrent dans la ſuite en pluſieurs manières, des poteaux quarrés ou cylindriques, repréſentèrent Neptune ou Bacchus; (*) un Trident, un Dauphin, un Lion ou bien un Tigre furent également les ſignes de ces Divinités, comme deux aigles placés ſur des colonnes, ſignifièrent Jupiter ſur le Mont-Lycée, que les Arcadiéns lui conſacrèrent.

Mais de quelque façon qu'on arrangeât ces ſignes, comme il n'y avoit pas de règles fixes pour les compoſer, leur défaut d'uniformité, le peu d'analogie que ſouvent on trouvoit entre les rapports qu'ils devoient indiquer, firent bientôt ſentir le beſoin d'une méthode plus exacte, & les couleurs dont on teignit les *ſignes* pour les rendre plus reconnoiſſables, ne purent les ſauver du dégoût, qu'à la longue il devoient inſpirer.

(*) Voyez les Antiquités d'Herculanum.

En retournant ſur les pas faits juſqu'alors pour repréſenter les Dieux par l'*indication* ſimple, par celle des *formes*, & enſuite par les *ſignes*, on entrevit que de la réunion de ces deux dernières méthodes, il pouvoit en réſulter une troiſième préférable à chacune d'elle, priſe en particulier ; car on pouvoit à la fois employer les *formes* & les *ſignes*, & par-là déſigner en même tems la préſence des Dieux & des Héros par les *figures*, & par les *qualités* qu'on leur attribuoit, ce qui n'empêchoit pas de ſe ſervir en même tems des *couleurs*, comme on l'avoit fait autrefois.

Pour réduire ces réflexions en pratique, on imagina qu'en poſant en hauteur les mêmes cypes, qui juſqu'alors avoient été couché de toute leur longeur, non-ſeulement on indiqueroit, comme dans la première méthode, les *dimmenſions* du corps humain ; mais encore ſa *poſition* la plus ordinaire dans l'etat de mouvement, & l'on ſignifieroit à la fois le Dieu avec l'action dont il étoit capable.

Une pierre arrondie placée ſur le ſommité d'un cype ainſi diſpoſé, donnant l'idée d'une tête, les paſſans crurent, en le voyant de loin, y reconnoître quelque reſſemblance avec la figure humaine ; c'en fut aſſez pour donner l'envie d'approcher de plus prés de cette reſſemblance & de faire des efforts pour y atteindre. Ce cype ſervant peut-être de borne à quelque poſſeſſion, prit pour cette raiſon le nom de *Terme*, qu'il retient encore aujourd'hui.

Cette grande & belle idée d'employer l'indication, conjointement avec les ſignes, remit l'eſprit humain ſur le bon chemin qu'il avoit abandonné mal-à-propos, lorſqu'il laiſſa les *formes* pour ces *ſignes* qui l'égarèrent : dès-lors la Sculpture fut conçue, confuſément à la vérité, & bien différente de ce qu'elle devoit être un jour ; mais de même que dans tout l'ordre de la création, les animaux & les plantes ſont

vus par la Nature au moment de leur conception, dans toutes leurs parties principales, quoiqu'infiniment différens de ce qu'ils doivent être, quand le temps les aura conduits par degrés à leurs perfections; ainſi la Sculpture à peine reconnoiſſable, étoit déja vue dans toutes les grandes parties dont elle étoit ſuſceptible, ſi non par ceux qui l'imaginèrent, au moins par la méthode qu'ils ſuivirent, & qui ſemblable à la Nature même, devoit achever de perfectionner le germe de l'Art qu'elle venoit de créer. En effet, cette méthode accoutuma inſenſiblement ceux qui faiſoient les images des Dieux, à les repréſenter par la *figure*, qu'ils ſubſtituèrent à l'*indication* & par les *attributs* qui prirent peu-à-peu la place des *ſignes*, ceux qui les travailloient ſe changèrent en Sculpteurs, comme on verra par la ſuite ces ſignes ſe transformer en ſtatues.

Des Termes plus ou moins grands ſur leſquelles on arrangea des pierres ou des têtes de formes différentes, repréſentèrent différens Dieux encore mieux que ne l'avoient pu faire autrefois les cypes de différentes grandeurs: & pour les diſtinguer plus particulièrement, on grava ſur le corps même de ces Termes les noms des Divinités auxquelles on les conſacra. Je ne doute pas qu'alors on ne crut pour quelques momens être arrivé à toute la perfection, dont une telle ſorte de repréſentation étoit ſuſceptible.

Cette nouvelle invention, bien plus utile qu'elle n'étoit brillante, eût des conſéquences très importantes par rapport à la Sculpture & même à l'Hiſtoire; car les caractères employés pour marquer les noms des Dieux, ſur les Termes qui les repréſentoient, devinrent probablement l'origine des *inſcriptions publiques*, qui, comme on le ſçait, furent d'un bien plus grand uſage chez les Anciens, qu'elles ne le ſont chez nous, à qui le ſecours de l'Imprimerie les a rendues moins néceſſaires. Cette pratique de déterminer les figures par des inſcriptions,

qui

qui marquoit ſi bien la foibleſſe & l'enfance de l'Art, lui inſpira dans la ſuite la magnifique idée de trouver dans la force même qu'il pouvoit acquérir, & dans les reſſources qu'il portoit en lui, des caractères propres & pris dans la nature des objets mêmes qu'il vouloit repréſenter, pour ſe paſſer de ceux de l'Ecriture, qui à la fin ne purent dire autant de choſes, ni les exprimer auſſi bien que le firent ces caractères. Alors, au lieu d'écrire ſur les membres d'une ſtatue, qu'elle repréſentoit Jupiter, le père & le maître des Dieux, qui lance la foudre ſur les hommes impies, & qui d'un coup-d'œil ou d'un mouvement de ſa tête ébranle tout l'Olympe, à la forme de ſon corps, à celle de ſon viſage, au jet de ſes cheveux & de ſa barbe, à ſon attitude grave & impoſante, à la conformation de ſes muſcles, à l'air de ſa majeſté répandue dans ſon action & dans tous ſes traits, on ne put méconnoître Jupiter lui même, le Souverain de la Nature. La réunion de toutes ces choſes qui formoient le *caractère* propre à Jupiter, fit entendre à l'eſprit des Spectateurs cent fois plus que ne pouvoit jamais leur dire aucune inſcription ; ce fut alors que la Sculpture abandonna totalement les caractères de l'Ecriture, de ſorte que les Artiſtes ne s'en ſervirent pas même pour apprendre leurs noms à la poſtérité, confiant à leurs ouvrages ſeuls le ſoin de le conſerver. La fin de cet uſage marque, comme nous l'obſerverons dans la ſuite, le tems de la perfection des caractères par leſquels le deſſin parvint à faire reconnoître les mœurs, l'âge, le tempérament, les occupations & les penſées mêmes des ſujets qu'il ſe propoſa de repréſenter.



Du tems & du lieu où l'on peut croire que la Sculpture fut découverte.

MALGRÉ l'intérêt qu'il y auroit à connoître dans quel pays & dans quel tems fut faite la découverte du *Terme*, on l'ignore jufqu'à préfent : autant il feroit inutile de fçavoir qui fut l'auteur de cette importante découverte, autant il feroit avantageux d'être inftruit de la Patrie & de l'âge de la Sculpture, puifque d'une part ces connoiffances peuvent nous apprendre quelle fut la marche de l'Art, comment il paffa en Italie, en Afie, dans les Ifles de la Mer Ionienne ou de la Sicile, & de l'autre combien de tems il mit à parvenir au point où il arriva dans la fuite, ce qui feul pourroit fixer l'idée que les Amateurs des beaux Arts doivent avoir, de beaucoup de monumens qui nous reftent de l'Antiquité.

La Pélafgie, qui du nom d'*Arcas*, petit-fils de Pélafgus, prit celui d'*Arcadie*, paroît avec l'Argolide & la Sycionie, avoir été habitée long-tems avant le refte de la Grèce ; les Arcadiens fe regardoient comme *AutoЄtones* ; c'eft-à-dire, originaires du terrein même qu'ils habitoient ; c'eft pourquoi ils mirent fur leurs monnoies l'empreinte d'une *fauterelle*, que nous voyons encore fur celles qui nous reftent de ces anciens peuples. L'Attique emprunta d'eux les modèles de fes Villes, de fes temples & de quelques-unes de fes principales fêtes religieufes. Conftruite par Lycaon, fils de Pélafgus, Lycofure fut, felon Paufanias, *Lib. VIII. c. 38*, la première des villes de la Grèce & celle qui fit naître l'idée de bâtir toutes les autres.

Les figures en Terme furent dès les tems les plus reculés en ufage dans l'Arcadie. Mégalopolis fa Capitale, où l'on

avoit tranſporté les ſtatues des anciennes Villes qu'on détruiſit pour la peupler, étoit remplie de ces ſortes de figures; car outre les Termes de Mercure conducteur, on y trouvoit ceux d'Apollon, de Minerve, de Neptune, du Soleil, à qui l'on donnoit les deux ſurnoms ſinguliers de *Conſervateur* & d'*Hercule*. On y adoroit auſſi les Dieux *Ergates* ou *Agiſſans*, ſous la figure de *Termes*; tels étoient Minerve, *Erganée*, Apollon, *Agyeius*; Mercure, Hercule, Lucine: toutes les autres petites villes d'Arcadie avoient auſſi la plûpart de leurs Dieux repréſentés par des figures ſemblables, & l'on remarquoit dans la Gymnaſe de Phigalie un Mercure en Terme qui ſembloient remetre ſon manteau; Neptune & Jupiter adulte, étoient repréſentés ſous la même forme dans les ruines de Tricolone, ainſi que dans un temple de Tégée; ce qui fait remarquer à Pauſanias, que le *Terme* étoit de toutes les figures, celle qui plaiſoit le plus aux Arcadiens, dont les confins, du côté des Tégéates, de la Laconie & du pays d'Argos, étoient marqués par des *Termes* de pierre, qui firent donner le nom des *Hermès* à cet endroit.

Nous aurons occaſion de voir par-tout le cours de cette Hiſtoire, que les Grecs ſe firent une loi inviolable de conſerver autant qu'ils le purent dans tous les Arts, les formes primitives des choſes; afin d'en marquer l'origine & de rappeller le ſouvenir de ce qu'elles avoient été dans leur principe, & comme les Arcadiens furent les ſeuls de tous les Grecs, qui repréſentèrent conſtamment toutes leurs Divinités par des *Termes*, il eſt à croire qu'ils voulurent par-là conſerver l'idée de la première manière dont ils repréſentèrent par des figures, & que la Religion conſacra chez eux la forme antique du *Terme*, qui y avoit été trouvée : on verra dans la ſuite que c'eſt par leur moyen que cette figure fut tranſportée dans preſque tous les pays où les Grecs allèrent fonder des Colonies.

Les Athéniens furent les premiers qui adorèrent Mercure ſous la forme du Terme, *Clément*, *Alex. Stromat.* I, dit, qu'anciennement il étoit *ſignifié* par des tas de pierres miſes les unes ſur les autres dans les rues les plus obſcures, il eſt probable que ces peuples furent les premiers qui corrigèrent ce ſigne; c'eſt donc vraiſemblablement en Arcadie que le Terme fut trouvé; mais il prit dans Athènes le nom d'*Hermès*, qu'on attribua depuis à toutes les figures de cette eſpèce, & qu'elle portent encore à préſent. Voilà pourquoi on appelloit Attiques ces Mercures, qu'à l'imitation des Athéniens, tous les peuples firent dans la ſuite; ce qui fait dire à Pauſanias, que la ſtatue quarrée de Mercure, placée ſur la porte d'Ithome, par laquelle on paſſoit pour aller à Mégalopolis, étoit dans le goût Attique. Pauſan. *in Meſſeniac. IV.*

On voyoit encore à Tirynthe, ſous le règne de Marc-Aurèle, Pauſan. *Corinth.* II. une ſtatue de Junon que Criaſus, quatrième ſucceſſeur d'Inachus, y avoit apporté d'Argos: lorſque les Argiens détruiſirent Tirynthe, ils eurent ſoin d'en enlever cette Junon, qu'ils placèrent comme une antiquité précieuſe, dans le temple conſacré à Minerve, au pied du Mont-Eubé. Pauſanias nous apprend, qu'elle étoit faite de poirier ſauvage, que la grandeur en étoit médiocre, & qu'elle repréſentoit la Déeſſe aſſiſe.

D'autres ſtatues également ſculptées en bois, conſervées à Lacédemone, (*Petav. Rat. Tempor. Succ. Reg. Argiv. XXI*), dans la Chapelle de Vénus, *Arca* ou Martiale, étoient, dit le même Auteur, auſſi antiques qu'aucune qui fut en Grèce; il faut donc, qu'ainſi que la Junon de Criaſus, elles ayent été travaillées au plus tard dans la dernière année du règne de ce Prince; c'eſt à-dire, vers l'an 3090 ou 91 de la période Julienne, à-peu-près 1620 ou 21 ans avant notre Ere.

Ces ſtatues, quoique les plus anciennes de toutes celles qui

exiſtoient au tems de Marc Aurèle, n'étant cependant pas exécutées par les Inventeurs mêmes de la Statuaire, ne pouvoient par conſéquent être d'une auſſi grande antiquité que celles qu'avoient faites ces Inventeurs : ainſi l'on doit regarder comme aſſuré que l'invention de la *Statuaire*, & à plus forte raiſon celle du *Terme* qui l'a précédée, ſont antérieure au règne de Criaſus ou Piraſus, fils d'Argus, qui donna ſon nom à la ville d'Argos & à l'Argolide.

Prométhée, ou le Dactile Celmis Callimach. *in Euſeb. Præp. Evang.* qui vivoit dans le même tems que lui, peut-être tous deux, firent, ou contribuèrent à la découverte de la Statuaire, celle-ci étant antérieure à Criaſus, mort près d'un ſiècle avant que Cécrops vint d'Egypte, s'établir dans l'Attique; il faut que Prométhée ait vécu bien avant ce Prince, dont cependant la plupart des Chronologiſtes le font contemporain : la Fable elle-même ſert ici à déterminer l'époque de l'Hiſtoire qu'elle enveloppe, dont elle a pu altérer les circonſtances, ſans cependant en avoir changé le fond.

La manière dont les Grecs exprimèrent l'admiration que leur cauſa la nouveauté des ouvrages de Prométhée, montre ſuffiſamment qu'il fut, comme Lactance nous en aſſure, le premier de leur Statuaire. Car au lieu de dire qu'il changea la forme du Terme en une figure reſſemblante en tout à celle de l'homme, ils aſſurèrent qu'il forma l'homme même avec de l'argile, & que pour l'animer, il déroba le feu du Ciel; mais comme il ne diſtingue pas aſſez préciſément l'homme de la femme, Vulcain, ſon parent, Artiſte fameux, qui travailloit à-peu-près dans le même tems que lui, fit une ſtatue, en obſervant de marquer diſtinctement ce qui caractériſe ſpécialement les différentes natures; cette opération donna lieu à la Fable de Pandore, dans laquelle, par une fiction très-ingénieuſe, on attribua à la ſtatue tous les

agrémens & tous les défauts du ſexe aimable qu'elle repréſentoit. La retraite de Prométhée vers le Mont-Caucaſe, fit ajouter que les Dieux l'y retenoient enchaîné pour le punir du vol qu'il leur avoit fait, & qu'Hercule le délivra du Vautour qui lui rongoit le foie; cet Hercule ne pouvant être celui de Thèbes, puiſque ce dernier étant fils d'Alcmène, ne vécut que pluſieurs ſiècles après Prométhée, étoit un des Curètes ou Dactyles Idéens, tel que le Sculpteur Celmis, que le Poëte Callimaque, cité par Euſebe, donne pour l'Inventeur de la *Statuaire*, & que l'on prétendoit avoir fait l'ancienne ſtatue de la Junon de Samos.

Suivant Diodore de Sicile, *Lib.* 1, les Curètes deſcendoient de Titan, frère de Saturne & de Japet; tous trois étoient fils d'Uranus, qui fut par conſéquent ayeul de Jupiter, des Curètes & de Prométhée, puiſque Japet fut le père de ce dernier. Ainſi l'ancien Hercule, Celmis, Prométhée, Jupiter & Vulcain, ſon fils, furent non-ſeulement contemporains; mais encore parens & compatriotes; car ils vinrent tous de l'Iſle de Crète, comme le dit Denys d'Halicarnaſſe, ou du moins ils eurent avec elle de très-grandes relations; car une partie de leur famille y étoit établie.

Beaucoup de Princes, au rapport de Xénophon, ayant porté le nom de Saturne, & plus de trois cens, ſelon Varron, ſuivi par Euſebe, ayant pris celui de Jupiter, les actions de tous ces Princes qui vécurent en différens tems, ayant enſuite été attribuées à un ſeul, il a paru juſqu'à préſent impoſſible de déterminer au juſte l'époque, dans laquelle vécut le premier Jupiter, avec les Titans & les Curètes; mais les monumens de l'Att bien plus certains que ceux de l'Hiſtoire, peu exacte de ces tems reculés, me ſemblent devoir fixer cette époque, qui doit être, indubitablement, ainſi que Prométhée, & la Statuaire dont il fut l'Inventeur, antérieure à Criaſus, fils d'Argus. Pauſan. *in Arcad.* dit que Rhea, mère de Jupiter,

pour le dérober à la fureur de Saturne, l'envoya prefqu'au moment de fa naiffance, d'*Arcadie* où il naquit, en *Crète*; c'eft-là que les Curètes, fes coufins, prirent foin de fon éducation. Le commerce que cette démarche fait voir entre ces deux pays, explique très-fimplement comment le Terme découvert en Arcadie paffa dans l'Ifle de Crète, ou le defcendant d'Uranus le perfectionnèrent au point d'en tirer les premières ftatues.

Ce Jupiter, fils de Saturne & de Rhéa, ne pouvant être celui qui fut contemporain d'Agenor & de Cadmus, puifqu'ils n'exiftèrent que près de deux fiècles après Cécrops, doit être néceffairement celui qui eut de Niobé, fille de Phoronée, Pélafgus, père de Lycaon: il fut donc, ainfi que Prométhée & les Titans, contemporains d'Apis, fucceffeur de Phoronée, avant prédéceffeur de Criafus, & qui peut-être, étoit frère de cette Niobée: ainfi l'invention de la Statuaire remonte jufqu'au tems du règne de cet Apis, qui finit vers l'an 3932 de la Période Julienne, à-peu-près 1778 ans avant la naiffance de Jéfus-Chrift.

Uranus, père de Jupiter, fut, fuivant Sanchoniaton, le premier qui employa les *Bœtiles* : Apis, que l'on vient de voir contemporain du fils de Japet, étant lui-même petit-fils d'Inachus, Uranus vivoit donc dans le tems de ce dernier: c'étoit par conféquent dans les tems antérieurs à fon règne que les Grecs *rappelloient* la mémoire des Dieux par les anciennes *marques* dont nous avons parlé fous Inachus, ils commencèrent à *indiquer* par les *Bœtiles* & par les *formes*; dans les 50 ans qui précédèrent la fin du règne de Phoronée, ils effayèrent la méthode des *fignes*, le *Terme* & la *Sculpture* avec lui furent découverts au plus tard vers la fin du règne de ce Prince, qui tombe dans l'année 2872, environ 60 ans avant l'invention de la *Statuaire*; c'eft dans cet

espace de tems que la Sculpture passa non-seulement en Crète; mais encore dans l'Argolide, à Samos, en Thessalie & peu après en Asie, où Prométhée la porta sans doute dans le pays qu'il choisit pour sa demeure.

Le tems dans lequel s'écoulèrent les cinq générations, qui vont depuis Saturne jusqu'à Arcas, petit fils de Lycaon, est extrêmement remarquable; car ce fut alors que se formèrent la langue, l'Ecriture, la Poésie, la Musique, l'Astronomie, l'Architecture, la Sculpture, la Police & la Religion des Grecs. On trouva les anciens caractères Pélasgues, qui furent, selon Pline, *Hist. Nat. Lib.* 7, *Cap.* 57 & 58, l'origine des caractères Latins que nous employons encore aujourd'hui: ce sont les premiers que la Grèce ait connus, & par le moyen desquels sa langue put commencer à prendre quelque consistance. Cette découverte fit dire que Mnémosine, l'une des Titanides, sœur de Rhéa, inventa tout ce qui sert à rappeller la mémoire des choses dont on veut garder le souvenir, & qu'elle fut la mère des Muses; il est vraisemblable que c'est de-là qu'ils prirent le nom qu'ils portèrent. Les Muses vécurent au tems d'Apollon, fils de Jupiter, & par conséquent frère de Lycaon, dont la Métamorphose est effectivement l'une des plus anciennes Fables de la Mythologie, ce qui montre évidemment que c'est à cette époque qu'il faut attribuer la naissance de la Poésie des Grecs. Mercure, autre fils de Jupiter & de Maïa, inventa la Lyre; Atlas, frère de Prométhée, cultiva l'Astronomie; retiré en Afrique, il y donna, dit-on, à l'ancien Hercule, la sphère qu'il avoit découverte, & que celui-ci communiqua aux Grecs. Ce fut alors que l'on donna aux Planètes & à quelques Constellations les noms des Princes descendus d'Uranus, de même que ceux de Calisto & d'Arcas, son fils; Thémis, sous le nom de la *Vierge*, la Chèvre Amalthée, sous celui du *Capricorne*, furent placées dans

dans les ſignes du Zodiaque, on fit dans le Ciel *Aſtronomique*, ce que nous avons vu au commencement de cet Ouvrage, que l'on avoit fait autrefois ſur la *Terre*, pour conſerver la mémoire des hommes remarquables; c'eſt à l'exemple de ces tems-là, que Galilée, de nos jours, donna aux Satellites le nom d'Aſtres de Médicis.

Lycaon éleva des Temples & conſtruiſit des Villes; Tyrius, frère de Criaſus, fonda Tyrinthe, dont les murs étoient ſi magnifiques, qu'il eut fallu, dit Pauſanias, *in Laconic.* deux mulets pour traîner la moindre des pierres qui entroient dans leur conſtruction : on voit dans ces tems éloignés l'origine de cette Architecture, qui exiſtoit encore dans le ſiècle paſſé en Toſcane, & l'on ne peut regarder le *Palais Pitti* ſans ſe rappeller les murs de l'ancienne Tyrinthe. Les Dactiles inventèrent la Danſe, Hercule célébra près de Piſe des jeux qui furent le modèle de ceux que l'on renouvella dans la ſuite à Olympie; le Sculpteur Celmis trouva le moyen de forger le fer & d'en faire les inſtrumens néceſſaires aux Arts méchaniques; Vulcain fut célèbre par des ouvrages que l'on montroit encore au tems d'Homère : on découvrit le Terme, Prométhée imagina la Statuaire; enfin Phoronée & Lycaon donnèrent les premières loix connues des Grecs; Thémis, ſœur de Rhéa & de Mnémoſine, vivoit alors; c'eſt elle, qui, avec Tithée, femme d'Uranus, rendit à Delphes des Oracles qui y précédèrent ceux d'Apollon; ces exemples & celui de Lycaon, qui inſtitua les ſacrifices & les cérémonies Religieuſes en Grece, montrent que ſes Princes y furent en même tems Pontifes & Rois, avant d'être regardés comme des Dieux : voici comment ils le devinrent & en quoi la Poéſie, l'Aſtronomie & la Sculpture contribuèrent à leur Apothéoſe.

Platon étoit d'opinion que les anciens habitans de la Grèce ne connurent d'autres Dieux que le Soleil, la Lune, la Terre,

les Aſtres & le Ciel ; les ſept Colonnes érigées dans la Laconie pour y être les ſignes des ſept Planètes, confirment l'opinion de Platon, & le mot *Théoi* également employé pour ſignifier les *Aſtres* & les *Dieux*, montre évidemment que le culte des uns fut ſubſtitué à celui des autres, & que le *Sabiſme* originaire de l'Orient a été la première Religion des Grecs. Ce ſentiment, fondé ſur l'autorité de leurs Auteurs & de leur monumens, reçoit, à ce qu'il me paroit, une nouvelle force de celle qui ſe tire des racines de leur langue; car ſuivant la remarque d'Euſebe, le mot *Théoi*, qui ſignifie également les *Aſtres* & les *Dieux*, vient du verbe *Théô-Courir*; ce nom qui exprime beaucoup, fut donné ſans doute aux feux Céleſtes, pour indiquer que dans leurs courſes journalières ils embraſſent toute l'eſpace du Ciel ; mais comme ce même nom ſi expreſſif quand il eſt appliqué aux *Aſtres*, n'exprime plus rien lorſqu'il eſt appliqué aux *Dieux* que les Grecs ſe formèrent, il montre à mon gré qu'il ne fut employé pour ceux-ci, que parce qu'ils prirent la place des autres, & reçurent les mêmes Adorations que l'on avoit coutume de rendre d'abord aux premiers.

Lorſque la Poéſie commença à ſe former, les comparaiſons qu'elle employa, néceſſairement priſes des *Aſtres* ou des *Elémens* qui ſont les objets les plus frappans de la Nature, rapprochèrent les Héros qu'elle chantoit, des Aſtres mêmes que l'on adoroit ; l'Aſtronomie déja cultivée par Uranus & ceux de ſa maiſon dans le tems que la Poéſie commençoit à ſe faire entendre, s'habitua comme elle à donner aux Planètes & aux *Elémens* les noms de ces Princes. Uranus lui-même fut le Ciel ; Titée, ſa femme, que l'on confondit depuis avec Cibelle ſa fille, fut la Terre ; Junon, ſa petite fille, fut l'Air ; Amphitrite l'Eau & Veſta le feu. Saturne & ſes deſcendans, Jupiter Mars ; Vénus, Mercure, Apollon & Diane donnèrent

leurs noms aux ſept Planètes. Ces derniers, ſoit par leurs exploits, ſoit par leurs vertus, devinrent les plus illuſtres de tout ceux, qui, du nom de Titée, prirent celui de Titans.

L'intérêt qui les diviſa, alluma la guerre qu'ils ſe firent; Prométhée lié avec Saturne & les Titans ſes oncles, contre Jupiter & les Dactiles Idéens ſes couſins, fut vaincu avec eux; contraint d'abandonner la Grèce, de même que tous les Chefs de ſon parti, il ſe retira en Aſie; ſon frère Atlas paſſa en Afrique, & Saturne ſe réfugia en Italie. On peut croire que dans cette guerre chacun employa la Sculpture & la Poéſie pour célébrer les actions & les Héros du parti qu'il ſoutenoit. Leurs noms donnés aux Etoiles par les Aſtronomes, leus Gloire élevée juſqu'au Ciel par les Poëtes, & leurs figures repréſentées par les Statuaires, accoutumèrent inſenſiblement les peuples frappés de leur Puiſſance, à rendre à ces Héroe les mêmes honneurs qu'ils rendoieut précédemment aux Aſtres. Comme les ſtatues faites par Celmis & les Dactiles du parti victorieux, furent probablement en plus grand nombre, plus remarquables & peut-être mieux exécutées que celles des premiers Titans, il arriva par la ſuite que les ouvrages de ces derniers furent négligées, qu'ils tombèrent eux-mêmes dans une eſpèce d'oubli, tandis que leurs adverſaires devinrent les principales Divinités de la Grèce; ainſi l'Aſtronomie, la Poéſie & la Sculpture concoururent preſqu'également à changer l'ancien culte & à former la Théologie des Grecs;cette Théologie par une ſorte de réaction, non moins ſenſible dans le Moral que dans le Phyſique, devint enſuite une des cauſes principales de la perfection de leur Poéſie & de leur Sculpture.



Progrès de la Sculpture, ses différentes formes & son esprit.

On vient de voir les grands changemens, les importantes découvertes qui donnèrent un nouvel ordre à l'Etat Civil, Politique & Religieux, aux coutumes, aux mœurs, mais surtout aux Arts & aux Sciences de l'ancienne Grèce ; c'est par-là principalement que ces tems si éloignés de nous se lient avec celui où nous vivons ; car c'est par la secrète influence qu'ils ont sur les esprits que les siècles se touchent & se rapprochent malgré l'intervale de la durée qui les sépare, & c'est du tems dont on vient de parler que nous tenons les principes des connoissances qui font encore aujourd'hui les fondemens de cette Philosophie & de ces Arts, qui donnent à la partie du monde que nous habitons une supériorité marquée sur toutes les autres. Cette intéressante révolution ayant précédé ou suivi presqu'immédiatement le règne d'Apis, me fait regarder les tems inconnus où vécut ce Prince, comme l'aurore de ceux que l'on appelle les siècles des Sciences & des Arts : siècles brillans, dont l'éclat se répandit sur ceux qui les suivirent, & qui se renouvellèrent quatre fois dans la Grèce, deux fois en Italie & en France par la Culture de ces mêmes Sciences & de ces mêmes Arts, dont l'origine cachée dans les sources obscures de l'ancienne Histoire, remonte jusqu'à l'époque où vécurent avec Phoronée & Apis les Inventeurs du Terme & de la Statuaire.

La Sculpture employa donc environ 1398 ans pour arriver à la perfection où Phidias la porta vers la quatre-vingt-troisième Olympiade, elle s'y maintient avec gloire pendant les

120 années qui ſuivirent juſqu'à la mort d'Alexandre, qui vengea & avilit la Grèce en lui raviſſant cette précieuſe liberté, au moyen de laquelle elle produiſit de ſi grands hommes, & fit de ſi grandes choſes en tous genres.

Mais ſemblable à ces plantes délicates qui dégénèrent en quittant leur ſol natal, les Arts tranſplantés d'Athènes à Rome ne purent y conſerver cette force & cette vigueur qu'ils avoient acquiſes ſous le Ciel où ils étoient nés : envain les Romains ſe donnèrent toutes les peines poſſibles pour appeller chez eux les meilleurs Artiſtes, envain ils firent de prodigieuſes dépenſes pour encourager les Arts, leurs ſoins & leur luxe n'aboutirent qu'à faire voir que les richeſſes & l'oſtentation peuvent bien récompenſer l'induſtrie & le travail des Artiſtes; mais que la liberté, la ſolide conſidération qu'elle procure, les idées ſublimes qui en ſont le fruit, ont ſeuls la puiſſance d'échauffer le génie des Arts, qui, mieux payés, quoique moins eſtimés, des Romains que des Grecs, perdirent cependant bientôt leur antique majeſté à laquelle ne put ſuppléer ſa vaine ſplendeur qui la remplaça & qui fit, que comme des fleurs ſe fannent par la trop grande chaleur, ainſi opprimés par le trop grand luxe de Rome, les Arts s'y ſoutinrent avec peine juſqu'à la fin du règne des Antonins.

Enſevelie pendant les treize cents années de barbarie & de ténèbres, qui obſcurcirent & changèrent toute la face de l'Europe, vers le milieu du quinzième ſiècle, la Sculpture ſortant des ruines de l'Antiquité, ſembla renaître de ſes propres cendres & prendre une vie nouvelle dans ce même pays, où j'écris maintenant ſon Hiſtoire, & dans lequel ainſi que la Grèce, il n'exiſte pas un ſeul Sculpteur qui n'y ſoit étranger! Le Prince qui gouverne aujourd'hui la Toſcane faiſant ſon bonheur de celui de ſon peuple, vit parmi eux comme un père bienfaiſant

au ſein de ſa famille, ſans relâche occupé des affaires publiques, l'accès auprès de lui eſt également libre à tous ſes ſujets. Dans l'affreuſe diſette, qui, dès la première année de ſon règne, déſola tous les pays de l'Italie, il pourvût ſi bien aux beſoins du ſien, qu'on y jouit de l'abondance qui manquoit à ceux mêmes qui ont coutume de la procurer à tous les autres; en réformant le luxe de ſa Cour, il a trouvé dans ſon œconomie privée & ſans augmenter les charges de ſon Etat, le moyen de payer les dettes qui le ruinoient, de faire d'immenſes dépenſes pour rendre habitable les territoires de ſes Provinces qui s'étendent le long de la Mer. Les canaux qu'il a ouverts, les marais qu'il a deſſéchés, les eaux malſaines qu'il a fait écouler, ont déja rendu à l'air une partie de la ſalubrité dont il manquoit, & dont le défaut a dépeuplé ces contrées autrefois ſi fertiles.

Après avoir frayé des chemins nouveaux, ſolides, ſpacieux & commodes à travers les précipices de l'Apennin, après avoir jetté des ponts ſur les rivières & ſur les torrens qui rendoient impraticable la communication avec les Etats voiſins, dans la vue d'augmenter le commerce & l'Agriculture, il leur a donné cette liberté qui fit la richeſſe de tous les pays qui eurent la ſageſſe de n'en pas abuſer.

Entre pluſieurs beaux monumens, le grand Duc a fait tranſporter dans ſa Capitale les ſtatues des *Niobés*, ces immortelles productions du ciſeau de *Scopas*, qui firent l'admiration de la ſçavante Grèce, & l'un des plus ſinguliers ornemens de l'ancienne Rome: par-là, il a donné des modèles ſublimes à ceux, qui, pour devenir des hommes, n'ont qu'à ſe rappeller que leur pays en produiſit autrefois un grand nombre, que leurs ancêtres regrettèrent cette même liberté à laquelle il ont peine à s'accoutumer, & dont leur Prince cherche à les faire jouir aujourd'hui.

On trouvoit dans l'ancienne ville de Pharès en Achaïe des monumens qui repréſentoient toute la ſuite de l'hiſtoire de la Sculpture, telle que je viens de la décrire. Le vivier que l'on y appelloit *hama*, & qu'avec tous ſes poiſſons on avoit conſacré à Mercure, montroit la première façon de *déſigner* les Dieux par les objets mêmes qu'on leur conſacroit. Les trentes pierres quarrées placées au voiſinage de ce vivier pour y repréſenter autant de Divinités, étoient manifeſtement des tems de l'*indication* par les Cyppes. Les lampes attachées enſemble & ſcellées en plomb autour de la ſtatue de Veſta, élevée ſur la Place publique, étoient un reſte de l'ancienne manière de repréſenter cette Déeſſe par le feu qui en étoient le *ſigne*. Le Mercure *Agoreus* poſé à terre, debout, ſans pied-deſtal, avec une longue barbe & de figure quarrée, rappelloit les tems où la Sculpture ne connoiſſoit d'autre forme que celle du *Terme*; enfin la ſtatue même de Veſta poſée vis-à-vis ce Mercure, marquoit la fin de la marche de la Sculpture arrivée à la *Statuaire*.

Mais pour faire encore mieux ſentir les progrès & l'eſprit de l'Art, on peut réunir toute ſon Hiſtoire dans un même ſujet: Jupiter *Caſius* fut déſigné par une montagne en Syrie, ſur laquelle, au rapport de Suidas, on lui érigea un Temple; mais lorſque dans la ſuite on voulut faire entrer le Dieu dans ce Temple, on changea la montagne en une grande pierre brute, *lapidem colunt rudem, atque informem*, dit Lactance, telle on la voit ſur pluſieurs médailles où elle eſt placée dans un édifice, dont quatre colonnes ſoutiennent le comble qui eſt ſurmonté d'un aigle éployé. Ce Jupiter eſt, je crois, celui que les Romains appellèrent *Lapis*, d'où leur vient l'expreſſion employée par Ciceron, *Jovem lapidem jurare*, pour dire jurer par Jupiter; cette pierre convertie en *cyppe* devint, lorſque la Sculpture fut découverte, le Jupiter *Terminal* qui prit enfin la forme d'une ſtatue, bien avant que l'on ne fit celle

de la Junon que Criasus déposa dans Tyrinthe, & probablement vers les tems de Celmis & de Prométhée.

Ce fut plutôt la beauté de la découverte que celle des ouvrages de Prométhée, que l'on eut raison d'admirer; car il est certain que dans ces premiers essais de l'Art, encore dans son enfance, le Sculpteur étant entièrement occupé du soin d'indiquer les parties principales du corps humain, ne pouvant d'ailleurs entrer dans aucun détail intéressant pour l'esprit ou pour le sentiment, il eut plus d'occasions de montrer son industrie que son intelligence; celle-ci suppose des principes que l'expérience & la réflexion n'avoient pas encore eu le tems de donner; ainsi l'on ne peut douter que les ouvrages de ces tems-là ne ressemblassent en tout à ces figures remarquables d'Apollon, *Pithéus* & *Décathéphore*, conservées dans un très-ancien Temple de Mégare, & comparées par Pausanias à celles que les Egyptiens faisoient en bois; quelques petites statues de Sycomore qui nous restent de ces peuples, & qui ne diffèrent des boëtes figurées de leurs Momies, qu'en ce qu'elles ont les bras croisés sur la poitrine, comme on le voit dans quelques-unes de leurs figures en terre, peuvent nous donner une idée précise des statues de Prométhée, & de ces Apollons de Mégare, qui, vraisemblablement, furent faits entre le tems de l'invention de la Statuaire, & celui où l'on exécuta la Junon de Tyrinthe.

La Sculpture, gênée dans ses opérations, comptoit dans ses commencemens plutôt qu'elle ne mesuroit les parties de ses figures, & si elle ne pouvoit arriver à représenter la Nature telle qu'elle étoit, au moins elle ne s'en écartoit pas. Mais bientôt, à l'exemple de ceux qui employent beaucoup de paroles pour exprimer ce qui pourroit se dire en peu de mots, faute de bien connoître les propriétés de la langue qu'ils parlent, les Sculpteurs, faute de connoître les principes

d'un

d'un Art qui ne s'en étoit pas encore fait à lui-même, sentant d'un autre côté la froideur des ouvrages qui les avoient précédés, se crurent obligés de faire comprendre par les *signes* qu'ils mêlèrent dans leurs figures, ce que n'ayant aucune idée de l'*expression*, ils regardèrent comme impossible de faire entendre autrement. Dès-lors même combinant les *signes* avec les *figures*, comme on les avoit autrefois combinés avec les *formes*, les unes furent subordonnées aux autres, & la Nature que l'on ne connoissoit pas assez, fut asservie à des marques de convention que l'on connoissoit mieux.

Les statues de la *Diane d'Ephese* qui nous restent en fort grand nombre, & qui toutes sont assurément copiées d'après celles que l'on fit en suivant la maxime de subordonner la *figure* aux *signes*, montrent bien l'esprit de l'Art au tems dont nous parlons : dans les trois rangs de neuf ou dix mammelles chacun, dont on a chargé la plûpart des figures de cette Déesse, on voit clairement que loin de chercher à imiter la Nature telle qu'on l'avoit sous les yeux, on s'appliquoit au contraire à s'en éloigner afin de *signifier* davantage. Cette singulière pratique est encore plus sensible dans la statue de l'Eurinome conservée dans un Temple fort célèbre & fort *antique* situé au confluant du Nédas & du Limax, elle y étoit attachée par des liens d'or & représentoit la Déesse, moitié femme, & moitié poisson, telle que celle que l'on voit encore sur une des portes de l'ancienne Pesti & l'Atergatis des Phéniciens. La composition de la Cérès, appellée la *Noire*, étoit encore du même genre, car elle étoit représentée avec une tête & une crinière de cheval sur un corps de femme, cette étrange figure dont les vêtemens tomboient jusques les pieds, couché sur un rocher, tenoit d'une main un dauphin, & de l'autre une colombe. *Pausan. in Arcad Cap. 42.*

Le mélange bisarre du *signe*, qui est presque toujours *arbi-*

naire, avec les *formes* de la *Nature*, qui sont toujours *précises*, défigura la Sculpture, comme nous avons montré que le mélange des Fables avec les vérités de l'Histoire défigura celle des anciens Grecs ; la même impuissance où l'on étoit de rendre les choses telles qu'elles étoient, la défiance des moyens que l'on pouvoit y employer, produisirent les mêmes égaremens, & pendant un tems, la Sculpture de ces peuples devint fabuleuse, comme leur Histoire & leur Poésie.

L'alliance des signes propres à une Divinité, avec les formes qui convenoient à quelque autre, produisit les figures Panthées, & lorsque dans la suite les Athéniens eurent déterminés le Terme à représenter spécialement Mercure, & que les Pélasgues, selon le rapport d'Hérodote, *in Cl.* leur eurent appris à y joindre la marque distinctive de Priape, le Terme représenta en même tems ces deux Divinités, bien faites à certains égards pour aller l'une avec l'autre. C'est ainsi que les têtes de différens Dieux, posés sur des Hermès différens, produisirent les Hermathènes, les Hermeracles, les Hermerotes, qui représentèrent Minerve, Hercule, Cupidon & Mercure. La tête de Diane placée sur un de ces Hermès, dont la partie supérieure étoit couverte de la peau du lion de Némée, & qui de la main tenoit la massue d'Hercule, représentoit en Phocide trois Dieux en une seule figure ; car c'étoit à la fois une Diane, un Hercule & un Mercure.

Malgré le vice de cette manière, qui, prenant les *signes* dans les *figures* même, dérangeoit la marche naturelle de l'Art, il ne laissa pas de faire des progrès; car sous le troisième successeur de Criasus, on exécutoit non-seulement des figures simples, mais ce qui est encore plus difficile, des grouppes en *pierre*. Tel fut celui que l'on voyoit près de Mégare, sur le tombeau de Corœbe. Ce Héros y étoit représenté combattant le monstre Pœné, dont il délivra l'Argolide sous le règne de Crotopus. L'usage des instrumens de fer nécessaires à l'exécution d'un tel

morceau, confirme que le Sculpteur Celmis qui en fut l'Inventeur, doit avoir existé dans le tems où tant d'autres raisons m'ont engager à le placer.

Le groupe de Corœbe fut peut-être sculpté par les Pélasgues qui habitoient la Perhébie, la Licorie & les environs de Mégare; ce qui me porte à le croire, c'est que l'Attique, à l'extrémité de laquelle cette Ville étoit située, paroît n'avoir pas eu de Sculpteurs vers ces tems-là, car Cécrops qui commençoit à la policer, consacra dans le temple de Minerve *Poliade* qu'il fit bâtir, une figure de Mercure faite de branches de myrthe entrelacées les unes dans les autres, avec un *Art merveilleux*, dit Pausanias; mais quelque fut l'Art, ou plutôt l'adresse employée à faire une telle statue, il est certain qu'elle ne pouvoit aboutir qu'à montrer d'une manière très-grossière les parties principales de la figure, qui devoit être encore au-dessous de celles que, dans le siècle passé, on tailloit, en contournant les branches des buits ou des ifs plantés dans les jardins; car il étoit impossible de faire autre chose avec des branches de myrthe, & je ne puis me persuader que si les habitans de l'Attique eussent pu exécuter des statues en pierre ou en bois, ils leur eussent préférées celle dont nous parlons. Il faut pourtant avouer que cette manière grossière fut encore pratiquée dans la suite, puisqu'on trouvoit à Lacédémone une figure d'Esculape, appellée *Agnitas*; parce qu'elle étoit faite en osier, telle à-peu-près que ces représentations barbares, que nos Vanniers exécutent encore quelquefois pour montrer leur habileté. Ces pratiques différentes, qui toutes tendoient à un même objet, ne laissent cependant pas de montrer, que l'on n'étoit satisfait d'aucune de celle que l'on avoit découvert par le passé, & que les Artistes, persuadés de leur incapacité, tentoient différens moyens pour arriver à faire quelque chose de mieux; cette inquiétude produite par l'insuffisance

E 2

de l'Art, étoit ce qui devoit le plus contribuer à le perfectionner.

Avec le culte de Minerve qu'il apporta de Saïs, Cécrops introduisit en Grèce celui d'Isis qui étoit la principale Divinité de son pays. Il paroît que les Pélasgues reçurent ce nouveau culte & firent des statues d'Isis à leur manière, ce qui fit que cette Déesse porta chez les Grecs, tantôt le nom de Pélasgienne, tantôt celui d'Egyptienne, sous lesquels on lui consacra deux Chapelles dans la ville de Corinthe, ce qui rend encore plus probable que les Pélasgues étoient de tous les Grecs ceux qui cultivoient le plus la Sculpture dans le tems de Cécrops.

Vers le tems que Cécrops & Crotopus régnoient, l'un dans l'Attique, l'autre dans l'Argolide, la *Pélasgie* prit le nom d'*Arcadie*, de celui d'*Arcas*, petit-fils de *Lycaon*, & arrière petit-fils de Pélasgus. Une Colonie de *Pélasgues*, conduite par *Œnostrus*, oncle d'*Arcas*, aborda dans le pays qu'elle nomma *Œnostrie*, & que trois cens ans après, suivant Phyliste de Syracuse, on appella l'*Italie*. Ces peuples s'établirent le long des côtes de la Mer inférieure; ce sont eux, selon Denys d'Halicarnasse, qui furent dans la suite appellés *Aborigènes*, & depuis *Thyrréniens*, si l'on en croit Hellanicus de Lesbos. On prétend que ce dernier nom leur fut donné à l'occasion des Tours qu'ils bâtirent, pour fortifier leurs habitations; car en Grèce on les appelloit *Tyrcis*, ou bien par rapport à la ville de *Tyrrenie* qu'ils construisirent. Quoiqu'il en soit de la justesse de l'une ou de l'autre de ces étymologies, elles s'accordent toutes deux parfaitement bien avec les faits, & caractérisent spécialement les Pélasgues qui, comme nous l'avons déja dit d'après Pausanias, donnèrent aux Grecs les modèles de leurs Villes, de leurs Temples, & par conséquent de leur Architecture. Ces peuples vagabonds & guerriers étoient répandus dans l'Arcadie,

la Theſſalie, l'Attique, le Péloponèſe, les Iſles de la Grèce, la Thrace, la Sicile, l'Italie & pluſieurs autres pays, comme les Banians, les Guèbres & les Juifs le ſont encore aujourd'hui dans l'Inde, la Perſe, la Turquie, l'Egypte & l'Europe; l'Hiſtorien Myrcile nous apprend, qu'ils fortifièrent Athènes, dont les murs prirent d'eux le nom de *Pélaſgues*.

Il paroît donc par ces témoignages d'un Art qu'ils inventèrent certainement, combinés avec les autorités de pluſieurs Auteurs fort inſtruits, & qui donnent les raiſons du ſentiment qu'ils avancent, que les *Pélaſgues*, les *Aborigènes* & les *Thyrréniens* eurent une commune origine, & furent le même peuple connu en différens tems ſous différentes dénominations; il paroît encore qu'ils portoient le nom de *Thyrréniens*, lorſque le golfe de Peſti où ils abordèrent en arrivant de Grèce, & où vraiſemblablement ils s'établirent, de même que cette partie de la Mer qui baigne les côtes Méridionales de l'Italie, prirent d'eux le nom de *Baye* & de *Mer Thyrrénienne*. Le mot *Tyrcis* étant tiré de la langue Grecque, on ne peut s'empêcher de croire que ce fut dans la Grèce & non dans l'Italie que les Pélaſgues commencèrent à être appellés Thyrréniens, d'autant plus que ceux qui habitoient dans la Thrace comme dans les Iſles de Lemnos & d'Imbros, n'ayant jamais aucune communication avec les Italiens, portèrent cependant, ainſi que le dit Tucydide, le nom de *Thyrréniens*; Sophocle, dans la Tragédie d'Inacchus, parle auſſi des *Thyrréniens Pélaſgues* dans le même ſens qu'Hellanicus, dont l'opinion eſt confirmée par l'aveu que fait Denys d'Halicarnaſſe, que les mœurs des Etruſques avoient plus de rapport avec ceux des Pélaſgues, qu'avec ceux des Lydiens, dont Hérodote & Strabon les croyoient deſcendus, quoiqu'il ſoit certain par tous les témoignages uniformes de l'Hiſtoire, que ces Lydiens ne formoient pas encore un corps de peuple, lorſqu'Œnotrus paſſa en Italie; mais ce fut dans ce beau pays

que les Thyrréniens étant venus habiter la Province, que depuis on appella l'Etrurie, y furent appellés Etrufques, & enfuite Tufciens ou Tofcans, *par corruption de l'ancien mot Grec, Tyofcous, qu'ils portoient auparavant, & qui marquoit leur profonde connoiffance des Rites facrés.* Un fiècle après le déluge de Deucalion, d'autres Pélafgues vinrent fe joindre aux defcendans de ceux qu'Œnoftrus avoit conduits avec lui, ce font eux que l'on a confondus avec les premiers, quoiqu'ils en fuffent réellement féparés, comme je l'ai dit ailleurs, dans le tems même qu'ils vécurent dans la plus intime union, ce qui a fait croire, qu'ils faifoient avec les Etrufques, deux peuples originairement différens l'un de l'autre.

Les jeux funèbres inftitués en Arcadie à l'occafion de la mort d'Azan, les courfes de chevaux, les facrifices barbares de fang humain inventés par Lycaon, la fuperftition que ce Prince augmenta par la terreur des Dieux fes ancêtres, furent vraifemblablement portés en Italie par les Pélafgues Œnotriens, & fi les Etrufques n'étoient pas defcendus de ces Pélafgues mêmes, comme je crois l'avoir fait voir, il feroit probable qu'ils auroient emprunté de la Grèce toutes ces chofes, dont on leur reproche d'avoir été les Inventeurs.

A ces raifons tirées des combinaifons que donne l'Hiftoire, j'en vais joindre d'autres qui ne font pas d'un moindre poids quoiqu'elles foient d'une autre nature, & qui me femblen confirmer ce que je viens d'avancer, l'Analogie qui fe trouve entre une partie des lettres Etrufques & celles des Latins, fait voir que les unes viennent des autres, ou qu'au moins elles ont une fource commune. Pline affure que les Pélafgues apportèrent les lettres dans le *Latium*, il prouve auffi par une ancienne Table d'airain apportée de Delphe, & confacrée à Minerve dans la Bibliothèque fondée par Augufte fur le Mont-Palatin, que les anciens caractères Grecs reffembloient prefqu'en tout à ceux

des Latins : il paroît donc que l'Italie reçut des Pélasgues les caractères de l'Ecriture, qui s'altérèrent considérablement dans quelques-unes de ses Provinces, dans celles mêmes que ces peuples habitèrent ; mais qui se conservèrent chez les Latins telles qu'ils existent encore à présent. Si donc les Pélasgues Œnotriens n'étoient pas les mêmes que ceux qu'on appella depuis Etrusques, ou Thyrréniens, peut-être pour les distinguer des Pélasgues Arcadéens, qui vinrent dans la suite se joindre à eux, il paroîtroit du moins assuré que ces Etrusques reçurent des premiers Pélasgues les lettres qu'ils accommodèrent à leur manière, comme le firent les Osques, les Messapiens, les Sicaniens & beaucoup d'autres petits peuples, dont il me paroît que beaucoup de Sçavans confondent aujourd'hui les caractères avec ceux des Etrusques & des Pélasgues, ce qui ne contribue pas peu à rendre inutiles les recherches qu'on a fait sur la langue Etrusque, qui, par le peu de notions que ces recherches ont procurées jusqu'à présent, paroît avoir un grand rapport avec la langue Grecque, & pourroit bien être celle que l'on parloit dans la Pélasgie, lorsqu'Œnostrus en sortit pour venir en Italie.

Cécrops commandant à deux peuples d'origine différente, fut pour cela appellés *Dyphies*, *Biformis*; par la même raison Janus, l'un de ces Pélasgues, qui vint en Italie avec Œnotrus, ou quelques tems après lui, fut appellé Bifrons.

La Sculpture en lui donnant deux visages, rendit ce que la figure de l'expression vouloit faire entendre, & comme les Pélasgues établis à Lemnos, à Imbros, en Sicile, y portèrent avec le Terme trouvé dans leur pays, la Sculpture, la Religion, les Usages qui s'y pratiquoient, & que d'ailleurs on trouve dans la forme du *Janus* des Latins, le style & la manière des Grecs de ces tems là, il paroît qu'à l'exemple de ces Pélasgues établis dans la Grèce, ceux qui vinrent en

Italie, y apportèrent avec les caractères de l'Ecriture, les Arts que ces peuples ont toujours cultivés depuis.

Mais si les formes des lettres & celles des Sculptures les plus anciennes de l'Italie prises séparément, nous indiquent que les Arts y vinrent de la Grèce par le moyen des anciens habitans de l'Arcadie où ils prirent naissance, si des monumens authentiques dans lesquels on trouve réunis les *caractères Pélasgues* avec le style que l'on appelle *Etrusques*, nous assurent que les Arts furent pratiqués précisément de la même façon chez ces deux Nations, la nature même de ces monumens nous montrant chez les peuples qui en sont les Auteurs un intérêt commun aux affaires de la Grèce, puisqu'ils ne représentent que les Héros & les faits de son Histoire, cela ne décèle-t-il pas une origine commune entre les Pélasgues, les Etrusques & les Grecs? Que l'on examine avec attention les fameuses pierres gravées sur lesquelles on trouve les cinq Héros de Thèbes, les deux Tydés, le Pélé, le beau Thésée qui appartient à M. le Baron de Ridesel, on verra que toutes les inscriptions en sont purement Pélasgues, car leurs caractères ressemblent en tout à ceux des anciens Grecs & des Latins; ce qui a fait que quelques-uns ont pris avec raison le Thésée pour une très-ancienne Gravure Grecque, M. de Caylus, qui la croit Etrusque, appuie son opinion sur le style de cette pierre, qui est effectivement du goût de celles qui passent généralement pour telles, & *sur la disposition du mot Thésée*, qui, dit-il, *est absolument Etrusque;* mais si les Etrusques descendent des Grecs venus avec Œnotrus de la Pélasgie, il est clair que les lettres de Pélasgues peuvent se trouver avec le style du Dessin des Etrusques, puisque ce style peut & doit même avoir été commun, tant aux Pélasgues qui avoient changé la forme de leurs lettres primitives, & qu'on appella Etrusques, qu'à ceux qui l'avoient conservée & qu'on continua à appeller

Pélasgues,

Pélafgues. Dès-lors on ne fera plus furpris de la parfaite conformité qui fe trouve entre les plus anciens ouvrages des Arts de la Grèce & ceux de l'Etrurie même, & probablement exécutés dans Crotone, ville fituée dans cette Province, & dans laquelle avec l'ancienne langue Pélafgue qu'Hérodote nous apprend qui s'y étoit maintenue, on avoit confervé les caractères qui lui étoient propres & qui fe retrouvent fur ces monumens.

Il réfulte des recherches qui précèdent, jointes à celles qu'on a expofées dans cet article; 1°. que c'eft des Pélafgues que les Grecs, les Etrufques & les Latins reçurent avec les caractères primordiaux de leur Ecriture, les premières connoiffances qu'ils eurent fur la Sculpture & les Arts qui en dépendent; 2°. que la langue Pélafgue *altérée* en Etrurie, *perfectionnée* en Grèce, fut la bafe des langues de ces deux pays, ce qui fait que l'une doit avoir un grand rapport avec l'autre; 3°. il en réfulte encore que comme leurs Idiômes appuyés fur un fondement commun confervèrent beaucoup d'analogie entr'eux, ainfi les plus anciens monumens de l'Art des Grecs & des Etrufques, étant exécutés fur des principes femblables, & ayant fuivi les mêmes règles, durent par conféquent fe reffembler à tel point, que les ouvrages des uns purent aifément fe confondre avec ceux des autres; 4°. que le nom de Pélafgue s'étant perdu & celui d'Etrufque lui ayant été fubftitué, les principes des Arts pafsèrent pour une découverte de l'Etrurie, quoiqu'ils y ayent certainement été apportés de Grèce par les Pélafgues Œnotriens, qui, pour avoir changé de nom, ne doivent cependant pas être confidérés comme des peuples différens des Etrufques; 5°. que fi l'on a pu croire que les principes des Arts des Etrufques différoient effentiellement de ceux des Grecs, c'eft que l'on n'a pas affez confidéré que les Arts atteignirent dans la Grèce un degré de perfection, auxquels ceux de l'Etrurie

n'eurent ni le tems ni le moyen de parvenir : ce qui vient de ce que ſes peuples qui gardèrent toujours de très-grandes liaiſons avec leur ancienne Patrie, commencerent à déchoir préciſément dans le tems que la Grèce devenue plus floriſſante, commença à perfectionner la Sculpture ; ceci arriva vers les premières Olympiades ; c'eſt alors que furent ſculptés à Corinthe ou à Sicyone les fameux bas-reliefs du coffre de Cypſélus, dont nous aurons occaſion de parler amplement dans la ſuite ; c'eſt auſſi dans ce tems-là que la puiſſance de Rome naiſſante préparoit la ruine de l'Etrurie, qui déja ne poſſédoit plus les vaſtes pays qu'elle avoit autrefois occupés, & ſe trouvoit renfermée entre les Monts Apennins, le Tybre qui diviſoit ſon territoire de celui des Latins, & la Macra qui la ſéparoit de la Ligurie.

Comme des fruits délicats, qu'avant la ſaiſon de la maturité, un ouragan fait tomber avec l'arbre qui les a produits ; ainſi les Arts de l'Etrurie détruits par la même révolution qui anéantit ſa puiſſance, ne purent s'élever à ce point de ſublimité, où le tems, la proſpérité, le goût & le génie conduiſirent ceux de la Grèce : la différence que l'on a cru remarquer entre les principes ſuivis par les peuples de ces deux contrées, ne conſiſte donc pas en effet dans le fond des maximes qu'ils s'étoient formées ; mais dans la plus ou moins grande perfection de ces maximes. Et la Sculpture comme la Gravure des Etruſques & des Grecs ne ſont en effet que les mêmes Arts, conſiderés ſous deux âges ou deux périodes différens de leur exiſtence.

Les lumières puiſées dans les ſources de l'Hiſtoire, le ſentiment d'un grand nombre d'Auteurs fort inſtruits, les raiſonnemens que l'on peut faire ſur la comparaiſon des opinions différentes des Sçavans au ſujet des Etruſques & des Pélaſgues ; enfin le témoignage des Arts qui me paroît d'un bien plus

grand poids que tant de citations contradictoires l'une à l'autre, concourent également à faire accepter les vérités historiques que je me suis efforcé de développer dans cet article : seules elles expliquent naturellement les rapports qui se trouvent entre les coutumes, la religion, l'écriture, la langue, la superstition, les monumens, le goût, le génie particulier, le style ; enfin les Arts des Grecs & des Etrusques, ce qui me porte à croire que ce seroit dans les mœurs & le langage de ces derniers que l'on pourroit retrouver ceux des tems les plus reculés de l'ancienne Grèce.

Gélanor, dernier rejetton de la famille d'Inachus, fut obligé de céder le trône à Danaüs. Celui-ci étoit venu d'Egypte comme Cécrops, qui mourut environ vingt-deux ans avant le commencement de son règne ; on dit qu'il éleva dans Argos un temple fameux dans lequel il consacra une statue en bois qui représentoit Apollon *Licius*. Hypermenestre sa fille en fit ériger une autre à Vénus *Nicéphore* ; c'est-à-dire, *qui donne la victoire*, en mémoire de celle qu'elle obtint, lorsqu'elle se justifia devant les Argiens assemblés, du crime que lui faisoit son père, d'avoir désobéi à ses ordres, en conservant la vie à son époux. Le seul nom de cette statue annonce que dès-lors on commençoit à entendre la *composition* de la *figure* ; c'est-à-dire, le rapport qui doit être entr'elle, & la chose qu'elle devoit représenter.

Les anciens Sculpteurs eurent la commodité de composer les statues de leurs Dieux, d'une manière qui pouvoit les varier à l'infini, ce que ne peuvent faire les modernes ; car un Saint n'est chez nous qu'une figure d'homme toujours habillée selon une forme prescrite, qui avec quelques attributs déterminés par l'usage, servent à le faire reconnoître ; au moyen des noms différens dont les anciens pouvoient faire les Litanies d'une même Divinité, & qui la caractérisoit suivant les circonstances dans lesquelles on vouloit la repré-

ſenter, ils purent en multiplier, pour ainſi dire, la forme, ſans que pour cela elle ceſſât d'être la même, & la repréſenter nue ou vêtue ſelon qu'ils le jugèrent plus à propos, ce qui étoit encore très-favorable à la Sculpture, & ne peut avoir lieu chez nous pour différentes raiſons. Jupiter *foudroyant* ou Jupiter le *bienfaiſant Méléchius*, devoient aſſurément être repréſentés fort différemment l'un de l'autre; ainſi la Vénus *Nicéphore* d'Hypermneſtre, dut être différente de celles que l'on appelloit Vénus *Area* ou *Martiale*, Vénus *victorieuſe*, *céleſte*, *préſervatrice*, *vulgaire*, qui *engendre*, qui *ſort de la mer*, *Ambologère*, qui, ſuivant Plutarque, *éloigne la triſte vieilleſſe*, *&c*; car chacune de ces dénominations indiquoit des qualités, dont la repréſentation divertiſſoit néceſſairement la compoſition de la figure, dans laquelle on ſe propoſoit de les rendre ſenſibles.

Les Danaïdes, ſœurs d'Hypermneſtre, élevèrent au voiſinage de la Mer, près de Lerna, une ſtatue de Vénus; c'étoit ſans doute en expiation du crime qu'elles avoient commis, cette ſtatue étoit exécutée en *marbre*; c'eſt la première fois que l'on trouve cette matière employée par les Grecs. Cependant Pline fait entendre que Dipœne & Scillis originaires de l'Iſle de Crète, furent les premiers bons Statuaires qui firent uſage du marbre vers la cinquième Olympiade; c'eſt une double erreur qu'avance cet Auteur; car il eſt aſſuré, comme on le verra dans dans tout le cours de cette Hiſtoire, qu'il n'y avoit eu, je ne dis pas quelques Sculpteurs; mais une ſucceſſion de très-habiles Sculpteurs, bien avant ces deux Artiſtes. Nous allons montrer par une ſuite non interrompue de monumens exécutés dans tous les *genres* & toutes les *matières* poſſibles, que la Sculpture étoit non-ſeulement connue, mais pratiquée avec beaucoup de ſuccès, plus de mille ans avant le tems où Pline & les Modernes qui le copient ont commencé à en parler. Il eſt ſingulier de le voir s'an-

torifer d'un paſſage obſcur qu'il va chercher dans Homère ; pour ſe perſuader qn'au tems de la guerre de Troye, les Grecs ſçavoient diſtinguer le marbre de la pierre ordinaire, tandis que les ſtatues & les bas-reliefs de cette même matière étoient déja très-communs chez eux, lorſqu'ils entreprirent cette guerre. Il ſeroit en effet très-ſurprenant que la Grèce & ſes Iſles, fourniſſant abondamment à la Sculpture les marbres les plus précieux, ſouvent même les plus faciles à travailler ; elle leur eut préféré la pierre la plus commune. Mais ce qui me ſemble vrai dans cette narration de Pline, c'eſt que ce fut réellement vers le tems de Dipœne & Scillis que l'on vit à Rome, où il écrivoit, les premières ſtatues de marbre qui étoient peut-être de la main de ces deux Artiſtes ; car il dit que le Jupiter Capitolin même, fait ſous l'ancien Tarquin, étoit modelé en terre cuite, & que cette ſorte de ſtatue étoit alors la plus en uſage : or Dipœne & Scillis travaillèrent vers le tems de Tarquin l'ancien, puiſque la cinquantième Olympiade dans laquelle ils fleurirent tombe vers l'an 177 de la fondation de Rome, & c'eſt ſeulement dans la quatrième année de cette Olympiade que commença le long règne de Servius Tullius, auquel ſuccéda le fils de l'ancien Tarquin, qui fut le dernier Roi de Rome.

Quoiqu'employée par Cécrops & par Danaüs, la Sculpture n'étoit cependant pas le ſeul moyen dont on ſe ſervit au tems de ces Princes pour repréſenter les Dieux, puiſque pour indiquer Jupiter & Diane, Danaüs conſacra dans Argos deux *colonnes* de bois taillées en guiſe de ſtatues, & plaça dans la ville de Linde, ſuivant Euſèbe, une *planche* non *rabotée* pour y *ſignifier* Minerve ; cette Déeſſe étoit figurée, comme nous l'avons dit, par un *pieu* vraiſemblablement placé par Cécrops dans l'Acropole d'Athènes, qui de lui prit le nom de Cécropie.

La *planche* non *rabotée* faite pour repréſenter Minerve étoit un *ſigne* , les *colonnes* de Jupiter & de Diane étoient des *figures* où le *ſigne* dominoit comme dans la Diane d'*Epheſe* & dans l'Eurinome dont nous avons parlé; quant aux *ſtatues* de Vénus *Nicéphore* & d'Apollon *Lycius* , elles étoient évidemment d'un tout autre ſtyle que les précédentes. Ainſi l'on voit qu'au tems de Danaüs les Grecs conſervoient encore toutes les anciennes méthodes employées avant la découverte du Terme; mais ce qui doit paroître bien ſingulier, c'eſt que l'on peut être aſſuré que dans tous les tems, ces *ſignes* furent en uſage dans la Grèce & dans l'Italie; car ſans parler de la pierre informe que les Romains firent venir de Peſſinunte, & qu'ils logèrent dans le temple d'Eſculape, après l'avoir apporté d'Epidaure en grande cérémonie, on peut obſerver dans beaucoup de payſages antiques; mais particulièrement dans ceux qui ont été tirés des ruines d'Herculanum, de Pompéia, de Stabie, une très-grande quantité de ces ſortes de colonnes deſtinées à ſignifier les Dieux. On en voit ſur les rivages de la Mer, dans l'intérieur des cavernes, ſous des arbres, au voiſinage des Chapelles & de preſque toutes les maiſons de campagne, comme à préſent même on trouve en quelques pays des Croix de bois ou de pierre que la dévotion a fait ériger ſur les chemins publics, & qui ſont effectivement des *ſignes* mis à la place de la perſonne ou de la choſe qu'ils repréſentent.

Le genre de Peinture de ces payſages ayant été inventés ſuivant le témoignage de Pline, par un certain Ludius qui vivoit ſous le règne d'Auguſte, ceux dont nous parlons ic ont néceſſairement été exécutés entre le tems de ce Prince, & celui qui s'écoula juſqu'à la première année de l'Empereur Tite, où ils furent enſevelis par le Véſuve : ainſi l'on ne peut douter que cette méthode des ſignes ne fut très-employée

ſous le règne de Veſpaſien, car il eſt certain que les Artiſtes en faiſant ces Peintures doivent y avoir repréſenté les choſes & les coutumes qu'ils avoient ſous les yeux. Dans l'une d'elles on remarque un Tyrſe ſuſpendu à un Cyppe devant lequel il y a une table ſacrée avec quelques inſtrumens de ſacrifice ; ce Cyppe placé ſous un figuier eſt manifeſtement le *ſigne* de Bacchus, dont le Tyrſe paroît être un attribut ; il ſe pourroit auſſi que ce fut un *vœu* fait à ce Dieu. D'autres colonnes de la même eſpèce ſur le ſommet deſquelles on a placé des vaſes, repréſentent Neptune & quelques autres Divinités reconnoiſſables au Trident ou à divers ſymboles attachés à ces *ſignes*, parmi leſquels on peut obſerver celui de Cybelle exprimé par des Tourelles ornées de bandelettes qui la font reconnoître ; car les Tours ſervoient d'attribut comme de couronne à cette Déeſſe, & les bandelettes n'étoient deſtinées qu'à l'ornement des choſes ou des images ſacrées.

Mais ſans paſſer les bornes de cet ouvrage, beaucoup de ſes Gravures contiennent des colonnes, & quelques autels faits pour ſignifier les Dieux & tenir lieu de ſtatues, les actes d'adoration clairement exprimés dans les figures deſſinées ſur les vaſes dont on a tiré ces Gravures, ne permettent pas de douter, que l'on n'adorât de la même façon les Cyppes tout ſemblables peints dans les tableaux antiques : d'où l'on doit conclure que cette manière de repréſenter les Dieux, qui commença dès les tems qui, antérieurs à la découverte de la Sculptura, ſubſiſta toujours avec elle, & ne finit pas même par l'extinction de la religion des Grecs & des Romains, puiſqu'elle exiſte encore chez nous en mille façons différentes, qu'il ſeroit trop long de rapporter ici.

Le déluge de Deucalion fixé par les marbres d'Arondel à la neuvième année du règne de Cranaüs, ne fut qu'un accident paſſager qui n'interrompit pas le cours de la Sculpture & des

Arts ; car Dardanus obligé de quitter l'*Arcadie* par une fuite de cet évènement, tranfporta en Phrygie, environ dix ans après cette époque, deux ftatues de Minerve qu'il avoit reçues de Cryfe, fille de Pallas, en l'époufant. L'une de ces ftatues fut, au rapport de Paufanias, apportée deux ans après la ruine de Troye, en Italie, par Enée ; l'autre, qui n'en étoit que la copie, fut enlevée par Diomède, & confervée dans Argos. Quant à la première, on la gardoit à Rome dans le temple de Vefta, avec autant de foin que le feu facré : elle devint dans la fuite très-fameufe fous le nom de *Palladium* ; les Grecs croyant les deftinées de Troye attachées à fa confervation, en difputèrent la poffeffion aux Troyens ; ceux-ci pour fe l'affurer en avoient fait faire une toute femblable, qui paffa dans les mains des Grecs.

Deux pierres gravées, l'une par Solon, l'autre par Diofcoride, repréfentent l'enlèvement du *Palladium* ; ces deux Artiftes, que l'on croit contemporains, étoient Grecs, ils vivoient fous le règne d'Augufte, dont le dernier grava la tête fur un cachet, qui fervit de fceau à ce Prince. Tous deux pouvoient donc avoir vu l'original ou la copie du *Palladium*, foit dans Rome, foit dans Argos ; car ces deux ftatues exiftoient long-tems après celui où ils fleurirent : l'examen de ces pierres me fait croire qu'elles nous ont confervé la forme même de la figure qu'elles repréfentent, & je crois qu'elle peut nous donner quelque idée de la Sculpture des tems dont nous parlons.

Le *Palladium*, dans ces deux Gravures, dont l'une eft aujourd'hui en France & l'autre en Angleterre, paroît fait en Terme à la manière des Arcadiens ; cependant on y remarque le fentiment des parties inférieures du corps, que Prométhée avoit commencé à détailler ; mais qu'il n'avoit ofé féparer ; par-là le ftyle de cette ftatue reffemble à celui que l'on appelle Egyptien ; mais d'un autre côté il diffère effentiellement

de

de ce même ſtyle, en ce que Minerve paroît ici avec un caſque ſur la tête, qu'elle eſt armée de ſon bouclier, qu'elle tient d'une main la lance avec laquelle on avoit coutume de la repréſenter ; car cette diſpoſition de membres détachés n'a jamais été connue en Egypte ; mais elle confirme ce que nous avons avancé de la grande ancienneté de la Diane d'*Epheſe*, dont les bras comme ceux de cette figure ſont en action ; ainſi lorſque Diodore de Sicile aſſure que Dédale fut le premier qui donna du *mouvement* à ſes figures, cela ne doit s'entendre que du *mouvement progreſſif*, comme nous l'expliquerons dans la ſuite ; car l'action des bras étoit déja trouvée dans le tems de Dardanus; par cette partie le Palladium reſſembloit à l'ancien Mercure que l'on voyoit à Phigalie avec le Pétaſe, & dans l'attitude de remettre ſon manteau.

Ce *Palladium* étoit fait en bois, il paroît avoir été de deux pieds de haut & non de trois coudées, comme le dit Apollodore, qui ſe trompe ſur la quenouille qu'il met à la main de cette Déeſſe, comme ſur le mouvement qu'il lui donne; car cet attribut qui ne ſe trouve pas ici ne convient qu'à Minerve *Erganée*, & ce mouvement n'étoit pas encore découvert lorſqu'il prétend que cette ſtatue fut exécutée; d'ailleurs ces pierres ont une autorité plus grande que celle d'un tel Auteur ; & comme le dit M. de Caylus, les monumens antiques méritent autant de croyance que les Hiſtoriens. En effet, les Ecrivains de tous les ſiècles comme de tous les pays ſe copient aſſez volontiers ; l'un ſervant d'autorité à l'autre, l'erreur du dernier n'eſt ordinairement que la répétition de celle qu'ont faite ceux qui l'ont précédé ; ils ſont obligés de s'en rapporter à la tradition la plus générale, qui ſouvent n'eſt pas la plus vraie : occupés d'ailleurs à ramaſſer, à lier enſemble un grand nombre de faits, ils ne peuvent

faire fur chacun d'eux les mêmes obfervations qu'ils feroient fur un feul qu'ils traiteroient en particulier, au lieu que toute l'attention de l'Artifte qui compofe un fujet, tel que celui qu'ont exécuté Solon & Diofcoride, ne fe portant que fur un feul fait & même fur une feule des circonftances qui lui paroît la plus propre à la repréfenter, n'ayant d'un autre côté à rendre que les chofes qu'il a fous les yeux, moins gêné qu'un Auteur dans fes opérations, parce qu'il eft plus aifé de rendre des formes par des formes, que de les faire comprendre par le difcours, n'ayant à copier que ce qu'il fuppofe être, & non le fentiment de ceux qui ont été, n'étant par conféquent pas contraint de fuivre précifément ceux qui avant lui ont traité le même fujet, dont il a pu approfondir toutes les particularités, l'autorité de fes ouvrages paroît avoir au moins cet avantage, que reftrainte dans un plus petit cercle; mais en effet plus forte, elle doit l'emporter fur celle des traditions écrites ou non écrites.

Les *Palladium* n'étoient par les feules ftatues que porta Dardanus en Afie, car bien qu'il bâtit en Samothrace un temple aux grands *Dieux*, dont par une forte de dévotion affez commune chez les anciens, il cacha les noms, il ne laiffa pas en quittant cette Ifle d'en tranfporter les images en Phrygie. On prétend même qu'il poffédа le Bacchus Æfymnète, qu'Euripide reporta en Grèce, après le fiége de Troye, & que l'on confervoit dans un coffre à Patra, en Achaïe. Le nom de cette ftatue indiquant un jeune *homme* dans toute fa force, & propre au combat de la lutte, femble montrer que dans le tems où elle fut fculptée, on fçavoit déja diftinguer les âges & donner au moins cette forte de caractère aux figures. Ce Bacchus ne pouvant être le fils de Sémelée, qui ne vécut qu'après Dardanus, ceci nous montre que les Grecs connurent plufieurs Bacchus, comme ils connurent plufieurs Saturne &

plusieurs Jupiter ; mais il étoit vraisemblablement l'un de ces Cabires qu'on adoroit en Samothrace, qu'au dire de Varon, on appelloit les *Dieux puissans*, & qui, selon quelques Auteurs, étoient au nombre de trois.

Les Aronces, très-anciens peuples de la Campanie, avoient une tradition que Virgile nous a conservée dans son Enéïde ; elle portoit que Dardanus parti de *Corite*, ville forte de l'Etrurie, étoit passé en Samothrace, & de-là en Phrygie : si l'on pouvoit s'en rapporté à ce récit, étant assuré par Denys d'Halicarnasse, que Dardanus étoït originaire d'Arcadie, on ne pourroit douter qu'il ne fut un descendant de ces Pélasgues, qui vinrent avec Œnotrus s'établir en Italie, quelques générations avant lui, & comme il transportoit les statues de ses Dieux par-tout où il alloit, on pourroit raïsonnablement croire que ce fut lui qui y porta la Sculpture, dont les deux Minerves de ce Prince constatent l'existence dans le pays d'où il partit ; mais il faut avouer que cette tradition a paru fabuleuse à tous les Historiens anciens, Virgile même qui la donne comme douteuse ou presque oubliée, *fama est obscurior annis*, paroît ne l'avoir adoptée que parce qu'elle étoit propre à rendre probable l'intérêt qu'il vouloit donner au Roi Latinus pour Enée, qui étoït étranger par rapport à lui ; mais, qui descendant de Dardanus par six degrés de génération, pouvoit en quelque manière se regarder comme originaire d'Italie.

Cette tradition commune aux Grecs & aux Italiens, peu conforme dans les détails ; mais la même pour le fond, ne laisse pas douter que Dardanus ne passât en Samothrace, *il y bâtit effectivement un temple aux Dieux qu'il portoit, dont il cacha les noms* ; *mais en l'honneur desquelles il institua*, ajoute Denys d'Halicarnasse, *des sacrifices que les Thraces observoient encore de son tems.* Bérose dit que l'on conservoit en Samothrace des monumens du déluge, c'étoit certainement

celui qui força Dardanus à quitter l'Arcadie pour venir habiter cette Isle, qui s'appelle aujourd'hui *Samandrachi*; les Voyageurs modernes nous la décrivent telle précisément que Denys d'Halicarnasse nous la représente; *je ne sçais*, dit-il, *si elle avoit jamais été habitée; mais ses nouveaux habitans*, conduits par Dardanus, *n'y restèrent pas long-tems, faute d'y trouver de quoi vivre dans un terrein fort ingrat & fort incommodé de la Mer, ils y laissèrent néanmoins quelques-uns des leurs.* Cette narration, qui paroît d'autant plus fidèle, qu'elle s'accorde entièrement avec les circonstances physiques que l'on peut encore vérifier aujourd'hui, semble prouver qu'en établissant le culte de ses Dieux en Samothrace, Dardanus y institua les Mystères, qui ne permettoient de *révéler ni leurs noms, ni leurs cérémonies*. Ce sont ces mêmes Mystères, que vingt-neuf ans après le commencement du règne d'Erichtonius, fils de Dardanus, Eumolpe transporta dans l'Attique alors gouvernée par Erechtée, ils devinrent célèbres dans la suite sous le nom de Mystères de Samothrace; il faut qu'il soit postérieur à leur établissement, & par conséquent de plus d'un siècle moins ancien qu'on ne le croit communément. Ces mêmes Mystères auxquels s'initièrent dans la suite les plus grands hommes & les plus honnêtes gens de l'Italie & de la Grèce, furent la plus belle de toutes ses institutions religieuses.

Avec la religion des Grecs nous avons vu naître & se former leur Police, leur Langue, leur Poésie & leur Sculpture vers le tems de Phoronée & d'Apis; nous avons montré la liaison que ces institutions eurent entr'elles, & combien elles influèrent les unes sur les autres: on peut observer à présent comment elles s'accompagnèrent & se soutinrent dans l'espace d'environ quatre siècles qui s'écoulèrent depuis le commencement du règne de Phoroné jusqu'à la fin de celui de Dardanus. Si l'institution des Mystères due à ce Prince fut la

perfection de la Théologie des Grecs, les loix que Minos, son contemporain, donna à la Crète, paroissent avoir été la perfection de leur Police, puisqu'elles furent admirées & imitées par Lycurgue, Dracon & Solon, les plus grands Législateurs des siècles suivants; Rhadamante, frère de Minos, passa avec lui pour l'homme le plus juste de son tems, ce qui fit croire qu'ils étoient dignes d'être les Ministres de la justice des Dieux, les Juges & les Distributeurs des peines ou des récompenses après la mort.

Du tems de ces Princes, la langue & la Poésie des Grecs s'étoient tellement perfectionnées, qu'environ quarante-neuf ans après la mort de Dardanus, Phaémonoé rendit à Delphes des Oracles en Vers héroïques: cette manière de faire des Vers dans le moment sur un sujet donné ou pour répondre à quelque demande, n'existe plus guères qu'en Italie; elle suppose nécessairement une langue harmonieuse, dont la quantité soit très-marquée & les mots composés de syllabes, qui s'adaptent aisément au chant, se prononcent avec grande facilité; il faut donc qu'au tems de Phaémonoé, la langue & la Poésie Grecque se soient perfectionnées, & fussent déja bien différentes de ce qu'elles étoient, lorsque les Pélasgues la portèrent en Italie.

La sorte de perfection à laquelle étoit arrivée la Théologie de la Grèce, ne doit pourtant pas se comparer à celle où sa Police, sa Langue & sa Poésie étoit parvenue; ce qui vient, de ce que fondées sur la nature même des rapports que les choses ont entr'elles, celles-ci étoient susceptibles d'autant de perfection qu'en comportent les choses que l'on peut astreindre à des principes vrais & solides, au lieu que les fondemens de la Théologie des Grecs n'étant appuyés que sur les idées bisarres qu'ils s'étoient formées de leurs Dieux, ces idées ressemblant plutôt à des songes qu'à des vérités, elle n'étoit

capable que du genre de perfection auquel peut s'élever une chose extravagante en elle-même. Asservie d'abord à cette singulière Théologie, la Sculpture en suivit la fortune, & comme elle se contenta d'en rendre les imaginations souvent ridicules, bien que par fois très-ingénieuses, elle ne put faire des progrès égaux à ceux que fit la Poésie, ce fut même beaucoup pour elle d'avoir gagné quelques degrés d'amélioration. Car ils préparèrent insensiblement la réforme de sa manière, en la délivrant peu-à-peu de la servitude où elle étoit, pour la réunir à la Poésie qu'elle avoit accompagnée pendant long-tems, & qu'elle égala dans la suite.

Cours de la Sculpture, depuis l'invention du Bas-relief jusqu'au tems de Dédale.

Sicyone, ville célèbre par la protection qu'elle accorda toujours aux Artistes, vit naître Dibutades, qui dans un métier humble & vil en apparence, trouva par son génie le moyen de se faire une réputation que les tems ont respectée jusqu'à nous : sans les Fables, Tros, Abas, Erechtée nous seroient inconnus, & sans la Chronologie qui s'est servie de leur règne pour arriver à fixer quelques époques peut-être incertaines, les noms de ces Princes, ceux de leurs Ministres, de leurs Courtisans, de leurs Statuaires, de presque tous leurs contemporains; ainsi que le souvenir de leurs actions publiques ou particulières, seroient dès aujourd'hui entierement effacés de la mémoire des hommes; on ignoreroit qu'ils domiuerent autrefois sur la Troade, l'Argolide, l'Attique, tandis que l'on se souvient encore des inventions d'un simple Potier de terre, qui, travaillant dans l'obscurité, fut vraisemblablement méprisé de ces hommes puissans, dont l'orgueil se vante d'une grandeur

paſſagere, que le tombeau engloutit avec eux. Qu'eſt-il réſulté de leur exiſtence ? Que reſte-t-il de ce qu'ils ont fait ? En quoi doivent-ils intéreſſer la poſtérité de ces peuples qu'ils gouvernerent, qui eux-mêmes ont diſparu de la terre depuis bien des ſiecles ? La conſidération que l'on eut pour eux, fondée ſur leur force, leur richeſſe, leur puiſſance, a fini avec elles ; au lieu que le mérite de Dibutades étant à lui, l'attention qu'il s'eſt conciliée étant le fruit de ſes talens, qui contribuent encore à notre utilité & à nos plaiſirs, nous nous rappellons avec ſatisfaction que ce fut lui dont l'induſtrie mettant à profit les découvertes de l'amour, prépara la naiſſance de la *Peinture*, & créa l'Art de *modeler* auquel nous devons tant de chefs-d'œuvres.

Le Tour à Potier n'étant pas encore inventé du tems de Dibutades, les vaſes d'argile que l'on faiſoit alors étoient néceſſairement jettés dans des moules où ils recevoient la forme qu'on jugeoit à propos de leur donner, avant de les expoſer au feu pour y prendre la conſiſtance néceſſaire. L'Athénien Corœbe avoit trouvé le moyen de les fabriquer, & par conſéquent l'Art de *mouler*, ſans lequel on ne pouvoit les exécuter ; ils étoient formés d'apres les outres de cuir anciennement en uſage, d'apres les cornes vuides des animaux, qui, avec les coquillages, les œufs des plus grands oiſeaux & les fruits dont l'écorce ſe trouvoit aſſez ſolide pour contenir & conſerver les liqueurs, furent les premiers vaſes dont les Grecs ſe ſervirent. Celui qui bien long-tems après l'invention du Tour forma ſur le ſein de ſa maîtreſſe, la galante coupe qui devoit lui rappeller un ſouvenir agréable toutes les fois qu'il l'employoit, ne fit ſans doute que renouveller cette idée riante ; car elle avoit été employée avant lui, par ceux qui, accoutumés à chercher les modèles de leurs vaſes dans les objets qui en avoient d'abord ſervis,

ne pouvoient en trouver un plus ſimple ni à la fois plus gracieux, & qui d'ailleurs leur ſembloit offert des mains même de la Nature. Tous ces anciens uſages ſe trouvent conſervés dans les monumens répandus dans les différens Volumes de cet Ouvrage, malgré les ornemens, qui d'accord avec l'utilité, le goût fit ajouter à ces premières formes, on reconnoît encore dans leur ſimplicité celles qui les ont produites ou précédées.

Dibutades fabriquoit des vaſes à Corinthe, l'habitude où il étoit de les mouler ſur les formes qu'on leur donnoit anciennemen t lui donna probablement l'idée de profiter d'une invention que la paſſion de ſa fille venoit de faire naître : au moment de perdre ſon amant qu'un voyage alloit lui enlever, pour en rappeller le ſouvenir; elle crayonna d'après l'ombre de ſon viſage les contours que la lumière d'une lampe marquoit ſur le mur; frappé de la reſſemblance de ce profil, Dibutades imagina d'en ſuivre exactement tous les traits, avec la terre qu'il employoit journellement à ſes ouvrages, & fit par ce moyen le premier *Bas-relief* & le premier *modèle* de Sculpture qui ait exiſté chez les Grecs. Cette découverte à laquelle l'amour, le haſard & l'induſtrie eurent également part, parut ſi brillante que l'on crut devoir en conſerver précieuſement le premier eſſai, qui fut dépoſé dans le temple des Nymphes, où, ſuivant Pline, on le montroit encore comme une antiquité reſpectable dans le tems que Corinthe fut détruite par les Romains, près de 1270 ans après qu'il eut été fait.

Le Philoſophe Athenagore dans ſa *Legat. pro Chriſt.* aſſure que ce modèle exiſtoit encore de ſon tems, qu'on le conſervoit à Corinthe, d'où vraiſemblablement le Conſul Mummius, ne l'enleva pas; car on voit par le récit de Pauſanias, qu'ayant détruit & dépouillé les édifices publics & particuliers, il épargna les temples & les choſes ſacrées.

En

En moulant ce Bas-relief ou d'autres ſemblables comme on mouloit les vaſes, on put les multiplier comme eux, c'eſt l'origine de la *plaſtique* par rapport à la Sculpture : dès-lors il fut aiſé d'ajouter des maſcarons ſur les vaſes d'argile, d'y placer des Bas-relief ; enfin de terminer par des têtes de cerfs, de chiens, de ſangliers ou d'autre animaux, ceux qui étoient faits en forme de cornes.

Semblable à ces arbres dont les branches antées par une main intelligente, rapportent à chaque ſaiſon des fruits différens : cette idée féconde, s'il en fut jamais, heureuſement ſaiſie par un Potier de terre, produiſit dans la ſuite la Peinture, l'Art de ciſeler qui fut employé bientôt après, celui de graver les pierres, les métaux en creux & en relief, celui du monoyage, celui de jetter en fonte des ſtatues, des meubles & toutes ſortes d'inſtrumens ; enfin celui de faire ces cachets au moyen deſquels les anciens imprimoient ſur des matières propres à ſe durcir la marque de leur valeur, & ces poinçons mobiles qui leur ſervirent à imprimer les caractères ſur les coins de leurs médailles. La forme de ces cachets & de ces poinçons près de trois mille ans après Dibutades, fit naître l'idée de la Gravure en bois & en cuivre, de même que celle de l'impreſſion des caractères & des eſtampes, au moyen deſquels, ſans m'éloigner de la table où j'écris ceci, je vais communiquer à des tems où je ne ſerai plus & à des pays où je n'irai jamais, les Peintures que l'on fit ſur les vaſes d'argile, quelques tems après cet Artiſte, les idées qu'il eut, le réſultat de ces idées & celles que du fond de la ſolitude où je vis, je trace maintenant ſur cette feuille.

On diſoit à Tégée, que Mélampe fils d'Amithaon & contemporain de Prœtus, dont il guérit les filles attaquées de frénéſie, conſacra dans le temple de Minerve *Alea* un autel, ſur lequel on avoit ſculpté Rhéa & la Nymphe Œnoé, tenant

entre leurs mains Jupiter enfant ; elles étoient aſſiſtées d'un côté par les Nymphes Glaucé, Néda, Thiſoa & Anthracia, & de l'autre par Ida, Hagno, Alcinoé & Phrixa. Cet autel étoit vraiſemblablement rond, comme le Putéal que l'on voit au Capitole ; les figures n'en étoient pas grouppées, mais poſées à la file les unes des autres, comme celles des vaſes de Médicis, de Borghèſe & de ce Putéal ; elles n'avoient aucune action que celles des mains ; mais leurs noms étoient ſûrement écrits près de chacune d'elles, ſans quoi Pauſanias n'eut pû les nommer comme il l'a fait. Ce Bas-relief confirme ce que nous avons déja eu occaſion d'obſerver, c'eſt que l'Art commençoit à connoître quelque choſe du ſtyle de la compoſition qu'il conſerva dans la ſuite, & ſi, comme on le diſoit, un tel morceau de Sculpture étoit conſacré par Mélampe, comme il eſt néceſſaire que le Bas-relief de Dibutades étant le premier de tous, ait été fait avant le règne de Prœtus fils d'Abas, qui commença vers l'an 3353 de la période Julienne, 177 ans avant la priſe de Troye.

Cadmus arriva de Phénicie en Grèce, à-peu-près vers le tems que Mélampe régnoit ſur une partie de l'Argolide, les crimes de la famille de Danaus, les malheurs de celle de Pandion, l'enlèvement d'Europe par les Crétois étoient tout récens ; Harmonie, femme de Cadmus, frappée des maux & des biens que Vénus peut cauſer, en diſtingua trois ; elle donna le nom d'*Uranie* ou *Céleſte* à l'une, la ſeconde porta celui de *Vulgaire*, elle appella la troiſième *Apoſtrophia* ou *Préſervatrice*, *parce que c'étoit à elle qu'on adreſſoit des vœux, pour être préſervé des deſirs déréglés*, c'eſt ſur l'idée métaphyſique de ces trois Vénus, que fut dans la ſuite fondée toute la théorie de l'amour Platonique, Harmonie les fit ſculpter en bois ; elles étoient faites, dit-on, avec les éperons des vaiſſeaux qui apportèrent Cadmus en Béotie. On prétendoit auſſi que ce Prince

consacra dans Thèbes une statue de Minerve, qui d'un mot Phénicien que nous n'entendons plus, s'appelloit Siga ou Ogka.

Deucalion & Corœbe, dont nous avons parlé, furent contemporains de Cécrops; Cadmus vécut avec Hellen, de qui les Grecs prirent le nom d'*Hellenes*; il étoit fils de Deucalion; les Fables disoient de ce dernier, que des hommes naquirent des pierres qu'il jetta par derrière lui, après le déluge qui arriva de son tems; ces mêmes Fables racontoient, que des Guerriers tout armés naquirent des dents du serpent tué par Cadmus & semés dans la terre. Comme vers le règne de Cécrops, on fit en pierre les figures du tombeau de Corœbe, ces Fables étoient peut-être inventées pour marquer, dans le style dont on se servoit alors, qu'au tems de Deucalion & de Cadmus, l'usage de faire avec des pierres & de l'yvoire des figures qui représentoient des hommes, s'introduisit dans la Grèce. La singulière conformité de ces Fables, avec celle que l'on débita de Prométhée & de Dédale, semble appuyer cette conjecture; & comme elles ont une même tournure, elles paroissent avoir eu le même objet. D'autant plus que le commerce de la Grèce avec la Phénicie & l'Egypte, pouvoit dès-lors lui procurer de l'yvoire, dont l'usage ne devoit pas être inconnu à ces deux pays.

C'est en effet vers les tems de Cadmus que l'on commence à trouver de la recherche & du choix, dans les matières que la Sculpture employa: l'envie de donner à ses ouvrages toute la durée possible, lui fit essayer les pierres & les marbres de toute espèce; elle rechercha les bois les plus difficiles à se corrompre, le cèdre fut mis en œuvre dans la statue de la Diane d'Ephèse, le buis pour celle du Jupiter de Sicyone, l'olivier pour la Minerve d'Athenes, le citronnier, le palmier, le sicomore, le lotos, l'yvoire,

la dent d'Hyppopotame, les os des animaux, l'ébene, l'if Tous les métaux, les porphires, les agathes, les pierres tranſparentes les plus dures comme les plus précieuſes, ne le parurent pas trop aux anciens, qui, préférant encore l'Art à la matiere qu'ils employoient, ne regardoient preſque dans l'une que le mérite qu'elle avoit d'ajouter quelque choſe à la ſolidité & à la beauté des monumens de l'autre.

On montroit à Daulis en Phocide une ancienne Minerve faite en bois, elle y avoit été apportée d'Athenes par la malheureuſe Progné, fille de Pandion I, Erecthée, ſucceſſeur de ce Prince & triſayeul de Dedale, conſacra une ſtatue à Néméſis dont il ſe diſoit le fils; Suidas prétend que par une aventure ſemblable à celle de la Vénus d'Agoracrite, qui devint une Néméſis, celle d'Erectée avoit d'abord été faite pour être une Vénus. Ces monumens de Cadmus, d'Harmonie, de Progné, comme tous ceux dont j'ai parlé juſqu'ici, exiſtoient encore dans le milieu du ſecond ſiecle de notre Ere, quinze-cents ans après la mort d'Erecthée. Nous poſſédons en yvoire, en ambre, en verre & même en terre cuite, des monumens, qui, malgré leur extrême fragilité, ſont cependant encore plus anciens par rapport à nous, que ne l'étoient ceux dont il s'agit, pour les Auteurs qui nous en ont conſervé la mémoire.

Pauſanias inſtruit par des gens Sçavans dans les antiquités de leurs pays, & propoſés pour les montrer aux étrangers, aſſure avoir vu les ſtatues dont il fait mention; il eſt croyable, car il eſt exact, & rapporte les choſes comme on les lui a dites; mais ſouvent il ſe trompe quand il parle des tems où vécurent ceux qui les avoient faites. Ces monumens échappés aux tems & aux révolutions qui en détruiſirent tant d'autres, avant le voyage que cet Auteur fit en Grece, quoique n'exiſtant plus depuis bien des ſiecles, ne laiſſent pourtant

pas de mériter notre attention, puiſque ſeuls, en nous montrant une ſuite des ouvrages de la Sculpture depuis le regne de Criaſus, ils nous mettent à portée de remonter à celui d'Apis, pour deſcendre enſuite juſqu'au tems de Dédale, & nous découvrent l'erreur de ceux qui croyent que les Arts à peine naiſſans vers la premiere Olympiade, purent ſe perfectionner dans les cent ans qui s'écoulèrent entre la ſoixante & la quatre-vingt-quatrième, comme ſi les combinaiſons, les tentatives, les efforts qu'ils ſuppoſent, euſſent pu ſe faire dans un auſſi court eſpace.

La marche de l'eſprit humain dans la carrière des Arts eſt toujours lente, & ſes ſuccès ne ſont pas toujours progreſſifs, parce que pour arriver à quelque découverte il faut le concours ſi difficile du génie, de la main & de l'expérience; l'un eſt extrêmement rare, les autres ne s'acquièrent que par l'habitude & le tems. Car l'invention d'un Art, quel qu'il ſoit, n'eſt jamais due à un ſeul homme, elle eſt la production du génie d'un très-grand nombres d'Artiſtes, qui, profitant des fautes, des découvertes, de l'expérience de leurs prédéceſſeurs, y ajoutant ce que la leur propre leur enſeigne, ſe rendent capables de réfléchir ſur les opérations méchaniques de l'Art, d'en approfondir & d'en réformer peu-à-peu les principes. Encore faut-il des circonſtances heureuſes, & des ſiècles de méditations, de travail & d'induſtrie pour les conduire à quelque ſorte de perfection.

J'inſiſterois moins ſur ces antiquités, ſur les époques des tems où elles furent exécutées, ſur les raiſons qui m'ont porté à déterminer ces époques de la manière dont je le fais ici, ſi je ne me croyois obligé de juſtifier les unes par les autres; car perſonne n'ayant parlé de ces dates, on ne les trouvera par conſéquent dans aucun Livre, & ſi je n'expoſois les raiſons ſur leſquelles je me fonde, il ſembleroit que je détruis

les autorités des Auteurs dont je me fers pour les établir ; d'autant plus, que dans le cahos de contradictions dont leurs Livres font remplis, je fuis fouvent obligé d'oppofer ces Auteurs à eux-mêmes, & de préférer le fentiment qui réfulte des faits qu'ils ont avancés à celui qu'ils ont eu ; car un même homme peut rapporter des chofes très-vraies, fous des dates qui ne le font pas ; mais comme il eft impoffible qu'un fait exifte d'une manière qui détruife la poffibilité de fon exiftence, cette poffibilité devant faire juger de la manière dont exiftèrent les faits, defquels parlent ces Ecrivains, elle doit auffi fervir à rectifier ce qui peut fe trouver d'incertain ou de contradictoire dans leurs ouvrages.

Léarque, que Paufanias, par une erreur manifefte, a cru difciple d'Endéus ou de Dédale, leur eft certainement antérieur ; car cet Artifte fit à Lacédémone pour le temple de Vénus *Area*, un Jupiter en bronze ; c'étoit, dit Paufanias même, la plus ancienne ftatue qui exiftât de ce métal. Léarque travailloit donc avant, ou dans le tems même du Statuaire, qui fous le règne de Pandion, prédéceffeur d'Erectée, fit le Coloffe d'airain de l'Apollon d'Amyclée. Diodore de Sicile affurant que Dédale avoit fait une vache d'or pour le temple de Vénus *Erycine*, Plutarque faifant mention d'une Vénus d'argent exécutée pour Ariane par le même Sculpteur, étant d'ailleurs probable que l'on effaya dans la Sculpture, le plomb, l'étain, le cuivre, les métaux les plus communs, avant d'y employer les plus précieux, on ne peut douter que Léarque n'ait précédé au moins d'un fiécle Dédale, qui exécuta en or, en argent, en étain & même en bronze, fuivant *Ariftot.* de *Mirab. Aufcult*, quelques ftatues dont nous parlerons bientôt. Il vécut donc *au plus tard* vers le règne de Tros qui bâtit la ville de Troye, dont fon ayeul Dardanus avoit fondé le Royaume. C'eft le plus ancien Sculpteur dont le nom foit parvenu jufqu'à nous.

Léarque étoit de Regium, aujourd'hui Reggio en Calabre, suivant la plus grande partie des Manuscrits, ou d'Egine, si l'on s'en rapporte à celui de Venise. S'il étoit de Reggio, comme la chose est probable, cela montre que dès le tems où il vivoit, les Arts de la Grèce propre avoient déja de grandes relations avec ceux de cette partie de l'Italie, que depuis on appella la grande Grèce, puisque l'une communiquoit à l'autre ses Artistes, comme il arriva dans le tems que Dédale passa en Sicile. Que si Léarque étoit natif de l'Isle d'Egine, ce seroit une preuve que très-anciennement la Sculpture y étoit en usage ; elle s'y fonda une école, & comme Smilis, autre Sculpteur de la même Isle fut contemporain de Dédale, il sembleroit sorti de cette école d'Egine, qui subsista toujours, & qui peut-être a précédé celle de Crète ; elle seroit donc le modèle de toutes les écoles de Peinture & de Sculpture qui existèrent depuis, & en quelque façon l'origine de toutes les Académies.

Le Jupiter de Léarque n'étoit pas d'un seul jet ; mais il avoit été exécuté successivement & par pièces, si bien unies les unes aux autres par des cloux, qu'elles formoient par leur réunion un tout très-solide. Les parties de ces statues devoient être faites de lames de cuivre battues au marteau & repoussées comme au ciselet. Cette méthode de travailler donna de bonne heure l'idée de la ciselure, & M. l'Abbé Barthélemy a fait voir que c'étoit la pratique dont les Egyptiens paroissent s'être servis pour former les plus anciennes monnoies que nous connoissons d'eux. Au reste, cette première manière de faire les statues, quoique barbare en apparence, étoit néanmoins très-commode pour ceux qui vouloient les transporter, ce qui la fit conserver même après le tems où Théodore & Rœchus trouvèrent l'Art de jetter les plus grands morceaux. L'on a trouvé dans les ruines d'*Herculanum* plusieurs

ſtatues exécutées de cette façon, les têtes de ces figures qui ſont *ocellaires*, peuvent ſe ſéparer de leur corps, qui ſe diviſe en deux parties, & je ne doute pas qu'autrefois les bras ne fuſſent diſpoſés de même; toute la ſtatue, quoique peu inférieure à la grandeur ordinaire d'une femme, pouvoit aiſément ſe renfermer dans une caiſſe aſſez peu conſidérable, ce qui évitoit beaucoup d'accidens & d'incommodités, dans les voyages qu'elle devoit faire, pour arriver aux endroits où l'on vouloit l'employer : je crois que celles dont je parle ici repréſentent les *Méliſſes* qui élevèrent Jupiter; car leurs figures avoient beaucoup de rapport à celles des Muſes, près deſquelles on les trouve ſouvent; on ſçait auſſi qu'elles étoient en moindre nombre que ces dernières, ces deux conditions ſe reconnoiſſent dans les ſtatues de ces *Méliſſes*; ce ſont elles qui ſont placées ſur l'eſcalier qui conduit dans le *Muſeum de Portici*, on les voit gravées parmi les bronzes *antiq.* d'*Herculanum.*

Nous ignorons le nom du Statuaire qui fit le Coloſſe de l'Apollon Amycléen; il étoit de trente-cinq coudées, c'eſt environ cinquante pieds de hauteur; on l'avoit placé devant le trône d'Amyclée, ſculpté par Batyclès de Magnéſie. C'étoit, dit Pauſanias, une ſtatue toute d'airain, d'un goût très-ancien & ſans Art; car à la réſerve de ſa tête qui étoit armée d'un caſque, de ſes pieds & de ſes mains, de l'une deſquelles elle tenoit une lance & de l'autre un arc, *elle étoit toute ſemblable à une colonne.*

Ce monument remarquable par ſa ſingularité, fut exécuté quelques générations avant Dédale; il nous montre l'Art encore aſtreint aux *ſignes*, & ceux-ci manifeſtement pris exprès dans la figure même; car les Artiſtes qui firent cette ſtatue, étant capable d'en rendre la tête, les pieds & les mains, n'ignoroient aſſurément pas que le corps n'en devoit pas reſſembler

à

à une colonne, puiſqu'ils n'avoient vu dans la Nature aucun être qui eut cette conformation : voici à mon gré pourquoi on lui avoit donné cette forme.

Diane repréſentoit la Lune, comme Apollon repréſentoit le Soleil. Dans le tems des *ſignes*, on donnoit à l'une la figure d'une colonne, telle elle étoit dans Sicyonne, dans Argos, en Carie ; la branche même d'Orée ne s'en éloignoit pas, & je me ſouviens que dans une Diane d'Ephèſe rapportée par le Père Monfaucon, d'après Boiſſard ou Béger, le bas du vêtement de cette Déeſſe eſt orné de cannelures pareilles à celles des ordres en uſage dans l'Architecture ; l'on y remarque même le cavet & je crois l'orle qui ont coutume de terminer la partie inférieure des colonnes : celles-ci étant, comme nous l'avons prouvé, le *ſigne général* par lequel on déſignoit les *Aſtres* ; il eſt évident que c'étoit pour faire entendre qu'Apollon & Diane préſidoient à ceux du jour & de la nuit, qu'on les avoit repréſentés ſous la forme de colonnes, dans les tems antérieurs à la découverte de la Sculpture : c'eſt manifeſtement cette ancienne forme à laquelle les peuples étoient accoutumés à attacher une idée de reſpect, que les Statuaires de la Diane d'Ephèſe & de l'Apollon d'Amyclée s'attachèrent à conſerver la hauteur coloſſale de l'Apollon, ſuivant l'eſprit des premières compoſitions de l'Art, marquoit la puiſſance & la majeſté du Soleil, qui par ſon éclat ſemble dominer dans le Ciel, & par ſa grandeur apparente paroît l'emporter de beaucoup ſur toutes les autres Planètes.

Cette ſtatue étoit évidemment d'un meilleur ſtyle & d'un tems où l'Art plus avancé raiſonnoit mieux que dans celui où l'on fit la Diane d'Ephèſe ; en effet, ſi le *ſigne* dominoit encore dans cette figure, au moins il n'en changeoit, il n'en multiplioit pas les parties, ce qui nous montre que l'on croyoit déja pouvoir ſe paſſer de ſes moyens puériles : nous avons

dit pourquoi la Sculpture les avoit employés; mais cette idée de multiplier & de changer les parties paroît trop bisarre, pour ne pas rechercher ici *comment* elle y doit avoir été conduite, & ce qui a pu la forcer à s'en servir; car de même que dans la Nature, aucun effet, quelque étrange qu'il paroisse, n'existe sans une cause particulière qui le produit; ainsi dans les Arts, rien de ce qui est extraordinaire ne se fait sans un motif singulier, qui mérite d'autant plus de considération, qu'il est plus capable d'en faire connoître l'esprit.

Diane présidoit, comme on sçait, à la chasteté, aux accouchemens, à la chasse, elle représentoit la Lune; en cette dernière qualité elle influoit, selon la Philosophie des tems où fut inventée la Diane Ephésiène, sur la fécondité de la terre, sur les murailles, sur les Villes, ce qui la fit confondre avec Cybèle, & de même qu'aujourd'hui l'on attache quelquefois aux images des Saints les vœux que l'on leur adresse; ainsi l'on attachoit aux colonnes qui signifioient Diane, les vœux qu'on lui faisoit, soit pour obtenir d'elle un heureux accouchement, soit pour la réussite d'une chasse, soit pour l'engager à favoriser les travaux de la campagne, soit enfin pour la prier de maintenir les Villes & de s'intéresser à la conservation des murs qui les fortifioient.

Lorsque les jeunes filles arrivent à l'âge de puberté, la révolution qui se fait chez elle, & qui n'est pas sans douleur & sans danger, les engageoit à adresser des vœux & des prières à Diane; le sein qui se gonfle dans ces circonstances, représenté en cire, en terre ou en quelqu'autre matière, ensuite suspendu à la colonne de la Déesse de la chasteté, marquoit le secours qu'on lui demandoit ou la faveur qu'on croyoit en avoir obtenue. Il en arriva de même par rapport aux femmes, qui, après leur accouchement, souffroient de l'éruption du lait qui en est la suite naturelle, leurs vœux ajoutés à

ceux qui les avoient précédés, se multiplièrent insensiblement & formèrent plusieurs rangs de mamelles autour du signe de Diane.

La chasse étoit, comme chacun sçait, l'une des principales occupations des Héros de l'Antiquité; celles d'Erimante, du lion de Némée, de la biche au pied d'airain, rendirent Hercule fameux; celle du serpent Pœné & de Calydon illustrèrent Corèbe, Athalante, Méléagre: on consacroit quelquefois aux Dieux les dépouilles des animaux, que l'on détruisoit dans ces chasses; c'est ainsi que l'on voyoit dans le temple de Bacchus, sur le Mont-Palatin, l'une des défenses du sanglier de Calydon, qu'Auguste avoit enlevée du temple de Minerve *Alea* en Arcadie, où la peau de cet animal étoit conservée: les Chasseurs qui avoient tué des lions ou des cerfs dans quelque occasion remarquable, en attachèrent vraisemblablement les dépouilles à la colonne de Diane; peu-à-peu les offrandes se multiplièrent, des crénaux, des tours, quelquefois un édifice qui représentoit le temple même d'Ephèse, placés successivement sur le sommet de cette colonne, marquèrent l'influence que la Déesse avoit sur les Villes, & la protection spéciale qu'elle accordoit aux Ephésiens. Plus les offrandes devinrent nombreuses, plus le signe de la Déesse parut respectable & accrédité.

Lorsque la Sculpture commençante entreprit de changer ce *signe* en statue, se sentant incapable d'en faire une, qui par la forme qu'elle lui pouvoit donner, s'attira autant de vénération que le faisoit ce signe, elle crut ne devoir pas le changer, & qu'il suffisoit d'y ajouter une tête, des pieds & des mains; par ce moyen elle représenta la Déesse comme la colonne qui la signifioit auparavant, & sa figure parut chargée de tous les vœux que le tems & l'aveugle espérance avoient accumulés sur elle: la superstition fermant les yeux sur le ridicule de la chose, fit d'un monstre absurde un objet sacré, &

je suis persuadé que le Sculpteur, de même que les Spectateurs de son ouvrage, jugeant de sa beauté par le respect qu'il s'attiroit, crurent, l'un avoir fait, les autres avoir vu le chef-d'œuvre le plus parfait. Peu à peu la Sculpture réforma cet usage, qui peut-être aussi ne fut adopté qu'à Ephèse, c'est où elle arriva lorsqu'elle produisit l'Apollon d'Amyclée. Sa composition fait voir que vers le règne de Pandion I, elle étoit bien plus avancée qu'on n'a coutume de le croire communément, puisque dès-lors on faisoit déja des ouvrages, où la grandeur, la richesse & même la majesté ne manquoient pas : c'étoit le point de perfection de la mauvaise manière dans laquelle ces statues étoient exécutées.

Cette perfection d'une manière vicieuse, en présage toujours la réforme; car, en quelque genre que ce soit, elle suppose toujours, dans ceux qui ont pu y atteindre, un génie & des talens, qui leur donnent à la fois la facilité & les moyens de corriger les abus de leur méthode : après avoir employé toutes les ressources & s'être épuisés dans les détails que la méchanique de l'Art peut leur fournir, ils s'apperçoivent que leurs succès ne correspondent pas aux efforts qu'ils ont faits, & que les louanges qu'on leur donne, ne sont pas assés éclairées pour compenser les peines qu'ils ont prises; se croyant capables d'en mériter de plus justes, en faisant des choses meilleures, ils cherchent à reculer les bornes que l'ignorance de l'étendue des *principes* a prescrites à l'Art, & recherchent par eux, ce qu'avant on n'espéroit trouver, que par des *moyens* de *pratique* qui doivent toujours leur être subordonnés.

Comme on trouve dans l'âge qui précéda celui de Dédale, un plus grand nombre de statues que dans les précédens; c'est peut-être une preuve que l'Art ayant fait quelques progrès, commençoit à être goûté, & que les Artistes devenoient

plus communs qu'ils ne l'avoient été par le passé. Brothée, fils de Tantale & frère de Pélops, fit une figure de la mère des Dieux; on la voyoit sur la roche Coddine, où elle passoit pour être la plus ancienne image, que l'on eut faite de Cibèle ou de la Terre, qui jusqu'alors n'avoit sans doute été représentée que par des signes.

Pélops même, dans la vue d'obtenir de Vénus la faveur qu'il lui demandoit d'épouser Hippodamie, consacra dans Temnos une statue de myrthe femelle à cette Déesse; elle exauça ses vœux, car ce Prince vainqueur d'Œnomaüs en épousa la fille, & lui succéda dans le royaume d'Elide. C'est lui qui donna son nom au Péloponèse, & qui le premier, dit-on, construisit un temple à Mercure, dans cette partie de la Grèce; il en reçut le sceptre fameux, qui, dans la suite, fut adoré par les habitans de Chéronée. Ce sceptre étoit un ouvrage de Sculpture, qui des mains de Pélops, passa successivement dans celles d'Atrée, de Thieste, d'Agamemnon & d'Oreste, dont les crimes & les malheurs retentissent encore aujourd'hui sur nos théâtres, comme ils le firent autrefois sur ceux d'Athènes.

Persée, petit fils d'Acrisius, bâtit Mycènes; on sculpta de son tems les deux lions, que l'on voyoit encore sur l'une des portes de cette Ville, long-tems après qu'elle eut été détruite par les Argiens; ce Prince fut contemporain de Panthée, que les Menades punirent de la haine qu'il témoigna contre Bacchus. On érigea à ce Dieu deux statues faites du même figuier, sur lequel Panthée étoit monté pour insulter à ses Orgies : ces statues que l'on montroit à Corinthe étoient *dorées*, & le visage en étoit *peint* de vermillon; c'étoit la couleur qu'on avoit autrefois donnée aux signes de ce Dieu, de même qu'à ceux de Priape; c'est pourquoi dans la suite on peignit ordinairement en rouge les figures de ces deux

Divinités, ce qui ſe pratiquoit auſſi dans quelques occaſions pour celle de Jupiter.

Homère, dans pluſieurs endroits de ſes Poëmes, nous donne une idée fort préciſe de la *dorure* des tems voiſins de la guerre de Troye; on faiſoit venir le Batteur d'or, il portoit avec lui les inſtrumens de ſon métier, la tenaille, le marteau, l'enclume, on lui fourniſſoit le métal qu'il battoit pour l'appliquer enſuite ſur les cornes des victimes, ſur les ſtatues ou ſur les meubles préparés à le recevoir. C'étoit, comme on voit, des *lames* & non des *feuilles* d'or ou d'argent ſemblables à celles dont nous nous ſervons, que les anciens employoient à leur dorure; ainſi les Bacchus de Corinthe, d'abord ſculptés en bois, furent enſuite recouverts de lames d'or très-minces & non dorés, ſelon notre manière, par le moyen des mordans, qui retiennent les feuilles qu'on applique ſur toutes les parties.

Cette opération comparée avec celle de Léarque de Rhegium, nous fait voir, que dès le tems de Perſée & peut-être avant lui, on put avoir des ſtatues exécutées en or par les mêmes moyens que cet Artiſte employa, & qui donnèrent néceſſairement l'idée de la *dorure* & de la *ciſelure*; car on ne peut employer le bronze comme il le faiſoit, ſans eſtamper les plaques de ce métal, comme le pratiquèrent les *Doreurs* & les *Ciſeleurs* à ſon imitation, en repouſſant les métaux dont ils ſe ſervirent, ſuivant tous les contours qu'exigeoient les figures qu'ils vouloient ou faire ou dorer.

Les Grecs eurent trois eſpèces de ſtatues, dans leſquelles ils employèrent l'or & l'argent : les unes étoient ſimplement recouvertes de lames très-minces, appliquées ſur les membres des figures de la même façon qu'on les appliquoit ſur les cornes des victimes. Les ſecondes formées de lames un peu plus fortes, étoient eſtampées & repouſſées ſur le creux, on ſe ſervoit de la ſoudure, ou l'on rattachoit avec des cloux ces ſortes de

morceaux qui ne pouvoient guères avoir lieu, que pour des ouvrages peu considérables. Les troisièmes, destinées pour les figures d'un grand volume, étoient formées de plaques beaucoup plus épaisses que les premières; mais beaucoup moins que ne l'étoient celles dont se servoient les Statuaires en bronze. Ces plaques placées sur des modèles faits en bois, en plâtre ou en terre cuite, alliées avec l'yvoire & d'autres matières également précieuses, se rattachoient certainement par des visses ou par des moyens équivalent; c'est ainsi que Phidias, en suivant le conseil de Périclès, fit la statue de Minerve du Parthénon, dont tout l'or pouvoit s'enlever sans l'endommager ni la détruire : l'expression choisie par Strabon, pour marquer la façon dont fut travaillé le Jupiter d'or que Cypselus, Tyran de Corinthe, consacra dans le temple d'Olimpie, montre certainement qu'il étoit fait au marteau.

La Grèce posséaoit un nombre incroyable de statues de la première & de la troisième espèce; parmi celle-ci, il y en avoit d'une grandeur surprenante, puisque Hygin donne soixante pieds de hauteur au Jupiter Olympien; quoiqu'assis, sa tête, au rapport de Strabon, égaloit presque la voûte du Temple où il étoit placé. L'or, l'argent, l'yvoire, l'ébène, la Peinture y étoient employés. La statue de la Victoire qu'il tenoit en main devoit être haute d'au moins de six pieds; ainsi que la figure principale, elle étoit d'or & d'yvoire; mais la richesse de sa matière la rendoit moins précieuse que l'habileté de l'Artiste qui l'avoit sculptée. Cette richesse, jointe à la délicatesse de l'yvoire employé dans ces ouvrages, a sans doute beaucoup contribuée à leur destruction. Si nous n'avons plus aujourd'hui aucune statue ni de la première ni de la troisième espèce de celles dont je viens de parler, nous possédons encore quelques monumens peu considérables à la vérité, suffisans néanmoins pour constater que les anciens en

ont eu de la feconde forte. J'ai vu dans le cabinet de M. le Comte de Caylus, un petit bœuf en or, qui, non-feulement eft exécuté fuivant cette manière ; mais qui me paroît encore d'un tems antérieur à Dédale, & peut-être même à celui où l'on dora les Bacchus de Panthée: quoiqu'il en foit de mon opinion au fujet de cette antiquité, la dorure n'étant que l'imitation des ouvrages exécutés en or, & les modéles ayant naturellement précédés leur imitation, il doit paroître affuré que l'on fit des ftatues en or avant de faire des ftatues dorées, & par conféquent avant le tems de Perfée.

La petite figure que je crois fi ancienne fe trouve rapportée à la Planche XI, du fecond Volume des Antiquités de M. de Caylus: elle porte un tiers d'alliage en argent, & felon la remarque du refpectable Amateur qui la poffédoit, la groffièreté de fon travail montre l'ignorance & le peu de pratique de l'Ouvrier qui l'a faite. Ce qui indique à mon gré un tems où l'ufage d'*eftamper* & de *fouder* les métaux n'étoit pas encore bien commun.

Cette figure eft accroupie, mais elle me paroît avoir dans les jambes de devant un mouvement que les Egyptiens n'avoient pas coutume de donner aux animaux, & qui eft totalement dans le goût Grec. Cette attitude a cependant fait croire que l'animal auquel on l'a donnée pouvoit être copié d'un modèle Egyptien ; mais elle vient peut-être uniquement de ce que dans le tems où fut fait ce morceau, les Artiftes Grecs ne s'étoient pas encore accoutumés à féparer les parties inférieures de leurs ftatues ; cette attitude, qui, d'ailleurs a pu avoir fes raifons particulières, très-indépendantes, du ftyle propre de la Nation qui la produite, pourroit encore avoir été choifie pour affurer la folidité de l'ouvrage; ce motif auroit été d'autant plus jufte, qu'il eft prefque affuré que ce petit morceau ne feroit jamais parvenu jufqu'à nous, s'il eutété traité différemment.

Le

Le graineti placé ſur la queue, le col & la tête de l'animal ayant beaucoup de rapport à celui que l'on voit ſur des animaux deſſinés dans les ruines de Perſépolis, a fait ſoupçonner que ce monument pouvoit être Perſan. Cette indication me paroît bien foible pour y reconnoître l'ouvrage d'un peuple plutôt que celui d'un autre, d'autant plus que nous ſommes aſſurés que les Grecs & les Romains ont connus cette ſorte d'ornement, que j'ai vus très-bien exécutés dans un bracelet d'or déterré à Rome il y a quelques années, & conſervé dans le Muſeum de Londres, avec les vaſes qui ſont le ſujet de cet ouvrage.

Cette figure de bœuf ayant été trouvée entre Lacédémone & Amyclée, il me ſemble que c'eſt un grand préjugé pour faire croire qu'on l'a fait dans le pays même où il eſt reſté enterré pendant ſi long-tems. Mais ce qui contribue plus que toute autre choſe à me le perſuader, c'eſt que je crois y remarquer le ſtyle des anciens tems de l'Art en Grèce. Les cornes de ce bœuf ſont tout-à-fait diſproportionnées avec le reſte de ſa figure, quoique toutes ſes autres parties ſuivent des proportions aſſez paſſables. Il me ſemble voir dans cette ſingularité qui eſt très-marquée, le *ſigne* allié avec la *figure*, & je penſe que celui qui l'a faite, ne pouvant dans un auſſi petit volume donner l'idée d'un très-grand animal qu'il vouloit repréſenter, il a cru la faire naître, en lui élevant prodigieuſement les cornes, ce qui, ſelon lui, devoit ſignifier qu'un animal qui les avoit ſi grandes, ne pouvoit manquer de ſurpaſſer en grandeur la plûpart de ceux de ſon eſpèce: par le tour orbiculaire donné à ces parties, l'Artiſte a voulu indiquer que ſon ouvrage étoit un vœu ou une offrande deſtinée à Diane, qui en effet étoit fort révérée dans la Laconie. Tout cela me fait croire que ce petit morceau eſt des plus anciens monumens de l'Art, & l'une de ſes plus

bisarres productions. Il paroît avoir été considéré des Grecs comme une pièce très-curieuse, & c'est peut-être à cette manière de le voir qu'il doit sa conservation.

La statue en bois de Minerve *Poliade* consacrée du consentement unanime de toutes les bourgades de l'Attique, long-tems avant qu'elles ne fussent réunies en Corps de Ville, ce qui n'arriva que sous Thésée, doit avoir été faite au plus tard, sous le règne de Pandion II, puisqu'il précéda celui d'Egée; c'est aussi à cette époque qu'il faut placer les statues des Muses, qu'Ardalus consacra dans un temple de Trœzène, où Pitthée enseignoit l'Art de bien parler, & la mère de Thésée fit élever dans l'Isle sacrée un temple à Minerve *Apathurie* ou la *Trompeuse*. Polydus, descendant de Mélampe, fut contemporain d'Ethra fille, il vint à Mégare où régnoit Alcathous, père de Péribée qui accompagna Thésée en Crète; après avoir purifié ce Prince du meurtre de son fils Callipolis, il consacra le temple & la statue de Bacchus *Patrous* ou Patron de Mégare. Cette statue y étoit en singulière vénération, car Pausanias n'en put voir que le visage, parce que, dit-il, on en tenoit le reste caché.

La première époque, & pour ainsi dire, l'enfance de la Sculpture, finit au tems où nous sommes arrivés, jusqu'alors elle s'étoit exercé dans presque tous les genres & sur presque toutes les matières, qu'elle employa dans la suite; mais comme les principes dont elle étoit partie l'éloignoient de son objet, elle n'y revint qu'avec peine, & n'avança qu'avec beaucoup de lenteur.

Les deux manières de représenter par les *signes* & par les *figures*, influèrent nécessairement l'une sur l'autre; mais la Sculpture pouvant emprunter beaucoup d'idées de la méthode des signes, & celle-ci n'en pouvant prendre que très-peu de la Sculpture, l'Art dut à la longue obtenir une préférence marquée sur la méthode, dont on verra qu'il finit par réunir

tous les avantages, en donnant les *ſignes* pour attributs à ſes *figures*. Ces attributs mêmes furent dans la ſuite conſidérés comme des acceſſoires, dont la Sculpture pouvoit ſe paſſer, & que l'uſage plutôt que la néceſſité fit conſerver.

Le tems ſeul put amener cette importante révolution, car l'Art trop foible dans ſes commencemens pour anéantir la méthode, fut, comme on l'a vu, obligé de ſe ſoumettre à elle. Dans l'idée qu'avoient conçue les Inventeurs de la Sculpture, de réunir la méthode des *ſignes* à celle de l'*indication*, comme cette dernière étoit moins avancée & moins en vogue que l'autre, elle dut prévaloir ſur elle dans le produit qui réſulta de cette combinaiſon, ce qui fit que le *ſigne* domina dans les *figures*; ainſi l'acceſſoire devenant le principal, au lieu de ſtatues qui *exprimaſſent* ce que devoient ſentir & penſer les perſonnages qu'elle repréſentoient, on en eut qui ne *ſignifièrent* que ce que l'on prétendoit faire connoître, des qualités qu'on attribuoit aux perſonnes repréſentées, & l'on trouva dans ces figures, non la penſée & le ſentiment des Dieux ou des Héros; mais la ſeule intention des Artiſtes qui les avoient faites.

Le *ſigne* n'étant pas pris dans la *nature* de la figure, pouvant même lui être oppoſé, la néceſſité où l'on s'étoit mis de mêler l'un avec l'autre, dut produire des figures monſtreuſes; telles furent celles du Sphinx, du Cerbère, des Centaures, de l'Hébon, du Janus, de l'Erictonius, de Jupiter *Patrons* qui avoit trois yeux, celles des Cyclopes qui n'en avoient qu'un, des Syrènes, des Tritons & de la Chimère, dont le nom eſt applicable à tous les ouvrages, que partant de ſemblables principes l'Art ne pouvoit manquer de produire.

De ce que ces mêmes principes firent regarder la nature comme *acceſſoire aux ſignes*, il réſulta que l'on crut pouvoir

ſe paſſer de l'imiter fidèlement ; ainſi l'on fit pendant long-tems des ſtatues, ſans preſque connoître le deſſin dont l'objet eſt d'imiter la nature, ces ſtatues purent dire quelque choſe à l'eſprit ; mais rien au ſentiment, l'Artiſte ne ſentant rien en les compoſant, ne fit rien ſentir à ceux qui les voyoient, & tant que dura cette fauſſe manière de voir & de rendre les choſes, l'*expreſſion* fut totalement ignorée : l'Art corrompu dans ſa ſource, s'éloignant de ſon but, trompé par ſes ſuccès mêmes, ne put faire que des progrès médiocres ; plus il ſe perfectionnoit dans cette mauvaiſe manière, moins il avançoit vers la bonne, il fallut des ſiècles pour réparer la mépriſe d'un moment. Parce que cette mépriſe étant dans les principes, ne pouvoit ſe corriger qu'en les abandonnant tout-à-fait ou en les laiſſant ſe réformer peu-à-peu d'eux-mêmes, comme on verra qu'ils le firent à la longue.

C'eſt d'après ces premières ſtatues que furent peut-être faites par les Pélaſgues beaucoup de petites figures en bronze, que l'on trouve ſur-tout dans les pays qu'ils ont habités, copies ſans doute inexactes d'originaux très-*groſſiers*, la groſſièreté même de leur exécution les diſtingue de la *barbarie* de ces figures travaillées dans les tems de la décadence de la Sculpture. On entrevoit dans les unes les efforts de l'Art qui ſe développe & cherche à ſe former, on remarque dans les autres la négligence de l'Art qui ne ſent plus, qui ne ſe ſoucie pas de réuſſir, & qui devient d'autant plus barbare, qu'il s'exerce d'avantage : les unes nous montrent l'école de la Sculpture, dans les autres elle eſt réduite en métier, dans le premier de ces deux âges, on reconnoît l'enfance de l'Art, dont on obſerve avec plaiſir les idées naïves ; dans le ſecond, c'eſt la démence & l'imbécillité de l'âge décrépit, qu'on ne ſupporte qu'avec déplaiſir & qu'on ne peut regarder ſans dégoût.

Changemens arrivés dans la Sculpture au tems de Dédale, conjectures sur le passage des Arts dans la Scythie, naissance de la Peinture.

RAREMENT les hommes doués d'un génie capable de remonter jusqu'aux sources des Sciences ou des Arts, & d'en fixer les principes, se trouvent seuls de leur espèce, & pour ainsi dire isolés au milieu de leurs contemporains : un concours fortuné d'évènemens publics & de circonstances particulières, contribue ordinairement à faire naître dans le même tems un nombre de ces grands hommes, dont la réunion semble opérer sur l'esprit de chacun d'eux, des effets qu'on pourroit comparer à ceux de la trempe sur le fer qu'elle convertit en acier ; car, en augmentant leur force mutuelle, elle leur donne cette élévation qui les rend propres à communiquer le feu dont ils sont animés, & à répandre autour d'eux la lumière qu'ils produisent.

Si l'un de ces Génies extraordinaires se trouvoit seul, & comme écarté par quelque accident d'un siècle destiné à rassembler ses pareils, peu encouragé, parce qu'il seroit peu senti ou trop envié; ne trouvant personne en état de le connoître ou de l'estimer ce qu'il vaut, semblable à ces flambeaux qui ne rendent aucune clarté dans les ténèbres d'un air épais, sa lumière inactive pour être trop concentrée ne seroit pas apperçue, il finiroit par s'éteindre de lui-même. Combien de ces hommes singuliers ont vécu inconnus, dans l'obscurité des tems & des emplois où la fortune les a placés mal-à-propos ! Eux, qui en d'autres tems, sous d'autres climats, secondés par des circonstances plus favorables, auroient développés les talens les plus sublimes, & seroient parvenus à la plus éclatante réputation.

Voyageurs ſur cette terre, tous les hommes y vont de la naiſſance à la mort, par des routes inconnues à la plûpart d'entr'eux, le haſard les aſſocie avec ceux qui font le même chemin, très-peu ont quelque connoiſſance confuſe de l'endroit où ils vont, ce qui fait qu'ils s'égarent ſouvent, & que bien rarement ils ſe trouvent le ſoir, là où le matin ils ſe propoſoient d'arriver, ſouvent auſſi ils ont raiſon de ſe plaindre des gîtes où la néceſſité les contraint de s'arrêter. Fatigué de l'ennui & des incommodités de leur marche, parvenus vers ſon milieu, ils ne vont plus que d'inquiétude en inquiétude, de dégoût en dégoût, les noirs chagrins, les accidens fâcheux, les ſombres malheurs viennent les aſſaillir, leur ſanté ſe dérange, ils ont fait beaucoup de pas ſans avoir parcouru beaucoup de pays, ils ont duré & meurent preſque tous ſans avoir vécus. Dans cette anxiété, cette agitation de l'eſprit, cette inanition de l'ame que les hommes les plus puiſſans partagent avec les plus foibles, & dont leur apparente grandeur ne peut les garantir, ils ſe conſument tous également ſans jouir du préſent, en faiſant de vains projets pour un avenir incertain, & ne vivent guère que dans le paſſé. Qu'eſt à préſent ce Monarque, dont j'apprend en ce moment la mort inattendu? Dès ſon berceau il gouverna ſes ſemblables, pendant cinquante-neuf ans il domina ſur le plus beau Royaume de l'Europe, il éprouva dans la paix & dans la guerre les plaiſirs & les inquiétudes que donnent les bons & les mauvais ſuccès, la Nature & la fortune paroiſſant ne lui avoit rien refuſé, le court eſpace qui ſépare le trône du tombeau étoit couvert à ſes yeux, par l'eſpérance d'une longue vie & la jouiſſance d'une ſanté robuſte : maintenant, on parle de lui, comme du jour qui n'eſt plus, qui ne peut plus être, il reſtera pour jamais enſeveli dans le néant des choſes paſſées, les nombreuſes armées, les immenſes revenus dont il diſpoſoit, la

puiſſance de ſes alliés, l'amour, les vœux de vingt-quatre millions d'hommes, & les prières de ſes peuples n'ont pu l'empêcher de tomber en huit jours du faîte des honneurs, dans l'abîme qui engloutit tous les titres & confond à la fin les cendres des Rois avec celles de leurs ſujets.

Mais comme dans le cours du voyage de la vie, il y a des Paſſagers avec qui on ſe lieroit plus volontiers qu'avec d'autres, des endroits où l'on ſeroit tenté de ſéjourner, enfin des ſaiſons qui paroiſſent plus agréables ; ainſi, dans cette partie de la durée qui forme le paſſé, dont l'Hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir, il y a des ſiècles où nous aimerions mieux avoir vécu que dans tous les autres, comme il y a des Villes & des hommes que nous aurions préférés.

Quelques brillans que ſoient les noms des Conquérans, de quelque gloire, dont leur Patrie ſe ſoit vantée pour les avoir produits, ce n'eſt cependant pas avec eux que l'on deſireroit avoir vécu : qui voudroit avoir exiſté dans les tems de tumulte & de violence, où l'ambition de Philippe, d'Alexandre, de Marius, de Silla, de Céſar même, expoſoit à de continuelles allarmes, la fortune, la réputation, la vie, la liberté de leurs concitoyens, & où leurs égaux ne trouvoient de ſûreté qu'en devenant leur eſclave ou leur complice.

Mais ſi l'on avoit à choiſir, ce ſeroit dans ces tems, ſinon plus heureux au moins plus tranquilles, qui réunirent en Grèce un grand nombre de ces hommes de génie, dont les ſublimes talens firent naître, ou perfectionnèrent les Sciences qui anobliſſent l'eſprit, & les Arts qui ſont l'ornement de la ſociété. Parmi le petit nombre de ces ſiècles fortunés, on pourroit compter celui dans lequel Dédale a vécu. Car malgré l'extrême différence que la ſimplicité des mœurs & des coutumes met entre ces tems & les nôtres, différence qui nous fait paroître ſingulier, extraordinaire, ce qui pour lors ſembloit grand &

raiſonnable, on ne laiſſe pourtant pas de remarquer un caractère de grandeur, qui diſtingue ce ſiècle de preſque tous ceux qui le précédèrent ou le ſuivirent. Jamais les hommes ne furent plus à eux-mêmes, jamais leur réputation ne dépendit plus de leurs actions, jamais on ne mit plus de gloire à faire le bien public, jamais on ne fit plus de cas de la force perſonnelle, de la beauté, de la valeur & même des connoiſſances utiles ou agréables, ce ſont les ſeules choſes qui appartiennent véritablement à ceux qui les poſſèdent, & auxquelles on accorda des honneurs encore plus grands que ceux qu'on ne donne chez nous, qu'au crédit, à la richeſſe, à la puiſſance; c'eſt peut-être de tous les ſiècles celui où l'on trouve un plus grand nombre d'hommes, preſqu'également diſtingués par leur propre mérite, & qui malheureuſement vit à la fois les plus grands crimes particuliers & les plus grandes vertus publiques.

Dédale, fils de Palamaon, ſelon Pauſanias, d'Hymétion ſelon Diodore, étoit arrière petit-fils d'Erectée, Roi d'Athènes & contemporain d'Egée, dont le règne commença vers l'an 3450 de la Période Julienne; c'eſt alors que vécurent Orphée & Philammon, diſciples de Linus, l'un fut le premier Théologien, l'autre le plus grand Muſicien de la Grèce, il inſtitua à Delphes des chœurs de Muſique, & compoſa l'Hymne qu'on y chantoit à l'honneur d'Apollon & de Latone. Thamyras ſon fils, qui, ſuivant Phérécyde, accompagna les Argonautes, réunit comme Muſée & le ſecond Linus, le talent de la Poéſie à celui de la Muſique. Eſculape acquit une telle expérience dans la Médecine, que dans la ſuite il paſſa pour en être le Dieu: Chiron, regardé comme l'homme de ſon ſiècle le plus ſçavant dans l'Hiſtoire Naturelle, le ſecond Atlas & Céphée, célèbres par leur application à l'Aſtronomie; Minos II, qui régna dans la Crète

où

où il favorisa les Arts; Théfée, qui réunit les bourgs de l'Attique, donna des loix à Athènes & des règles à la Gymnaftique; Hercule, dont les exploits passèrent ceux de tous les autres Héros; Jafon, qui entreprit la première expédition que les Grecs ayent faite pour le commerce; Typhys & Ancée, dont l'expérience dans la Navigation les fit passer pour fils de Neptune; Caftor, renommé dans l'Art de l'Equitation, comme Pollux fon frère dans l'Athlétique; Evandre, qui conduifit une Colonie d'Arcadiens en Italie; Pithée, qui écrivit fur la Rhétorique; Tyréfias, qui, fuivant Homère, fut le plus fage de tous les Devins de la Grèce; Daphné fa fille, dont les Poéfies fervirent de modèle à l'Iliade & à l'Odiffée; en un mot, tous les Héros qui concoururent à l'expédition des Argonautes, à la chaffe de Calydon & aux deux fiéges de Thèbes, de même que les Méropides, Smilis d'Egine, Endœus, Sculpteurs très fameux; Talus, qui inventa le Tour; Euchir, qui fut le plus ancien Peintre connu, vécurent tous à-peu-près dans le tems de Dédale, qui fut lui-même un des ornemens de ce fiècle fertile en hommes remarquables dans tous les genres.

Dédale paffa fans contredit pour le plus habile de tous les Artiftes qui avoient exifté jufqu'à lui; il furpaffa même ceux qui vécurent long-tems après. Car Homère qui n'écrivit fes Poëmes que plus de deux cens ans depuis la mort de cet Artifte, pour exprimer des ouvrages bien exécutés ou bien inventés, dit toujours qu'ils font des mains de cet Artifte; il paroît effectivement qu'il excella dans les Méchaniques, & qu'il y fit plufieurs découvertes, l'étude de cette Science dont l'objet eft de comparer les forces avec le tems, & les mouvemens avec les maffes, pour tirer du produit de ces rapports les effets précis qu'on en attend, dut lui faire naître

l'idée de chercher les moyens propres à donner à la Sculpture le mouvement dont elle avoit manquée jufqu'alors.

L'efprit de comparaifon, fuite néceffaire de l'étude dont il s'occupoit, dut lui faire comprendre que l'une des chofes qui diftingue effentiellement les animaux des plantes, c'eft la faculté qu'ils ont de fe mouvoir & de fe tranfporter d'un endroit à l'autre, felon leur volonté; d'où il put conclure, que pour repréfenter des animaux vivans, l'Art devoit s'attacher à faire fentir cette propriété dans fes ouvrages, & chercher à repréfenter les actions qui font les effets du mouvement, comme elle s'étoit appliquée par le paffé à repréfenter les formes des corps : c'étoit donner à ceux-ci une forte de vie, que de les tirer de l'inaction où la Sculpture n'avoit pas encore ceffé de les tenir.

Dédale venoit d'inventer la Tarrière, inftrument très-ingénieux dont les Arts ne peuvent guère fe paffer; c'étoit une nouvelle faculté, & pour ainfi dire un nouvel organe qu'il leur avoit procuré; il l'employa fans doute pour délivrer les jambes des figures qu'on faifoit alors, des efpèces d'entraves qui les retenoient; fentant bien que fans appuis inutiles, les ftatues pourroient fe foutenir comme d'elles-mêmes, en obfervant feulement de faire tomber fur leur bafe la ligne de direction qui paffoit par leur centre de gravité.

Pour maintenir cet effet dans toutes les attitudes dont le corps humain eft fufceptible, il comprit encore que fans les fecours que l'on avoit toujours crus néceffaires, on pouvoit donner aux bras, comme à toutes les parties des ftatues, une action qui leur fervit comme elle le fait dans la Nature, à balancer la figure & la tenir dans l'équilibre où elle doit être, pour fe foutenir fur fes pieds. Il trouva donc le *mouvement*, donna le moyen de *varier les attitudes* & de connoître les *centres de gravité* des figures : ces découvertes font une

partie eſſentielle de la Méchanique de l'Art, & ſans elle il ne pouvoit eſpérer de faire des grands progrès; également utiles & brillantes, elles firent la réputation de Dédale, qui ſans d'autres qui leur furent inférieurs, fut cependant le premier Légiſlateur de ſon Art; comme ſes inventions produiſirent une eſpèce de révolution dans les eſprits, le ſiècle où il vécut, fait pour l'Hiſtoire des Arts une époque que nous appellerons toujours de ſon nom.

Les modèles de la Sculpture étant donnés par la Nature, c'eſt dans la Nature même que la raiſon doit chercher les principes très-ſimples, qui conſtituent les règles de ce bel Art, dont la perfection n'eſt que le choix & l'imitation de ce qu'elle peut offrir de plus beau pour les formes, & l'expreſſion la plus juſte, de ce que ſentent ou penſent les êtres qu'elle repréſente. Dédale chercha dans les loix de la Nature les règles que devoit ſuivre la Méchanique de la Statuaire; s'il ne laiſſa pas des modèles, il laiſſa ſon exemple à imiter: les uns enſeignent ce que l'on doit, l'autre ce que l'on peut faire, par-là même ſi les modèles ſont plus utiles à ceux qui manquent de génie, les exemples ſont plus avantageux à ceux qui en ayant, ſont capables d'inventer. Les premiers laiſſent preſque toujours l'Art où ils l'ont trouvé, les autres le portent en avant, eux ſeuls en réfléchiſſant ſur ſes opérations, en combinant ce qu'il a acquis, & ce qui lui manque, peuvent en reculer les limites, & le conduire à cette perfection, que les autres ne voyent que de loin, & ſans pouvoir y atteindre.

L'action, qui eſt une conſéquence naturelle du mouvement priſe indéterminément, ne fait pas l'expreſſion; mais le mouvement en étant le *principe*, l'action eſt le *moyen* par lequel on parvient à la donner: ſi lorſqu'il la découvrit, Dédale eut ſçut fixer les *meſures du mouvement* & déterminer *les rapports que l'action doit avoir avec le ſentiment & la penſée*, dès-lors

L 2

même *l'expreſſion* eut été trouvée, puiſque l'on a vu que la Sculpture ne fit des figures qui *ſignifioient*, que parce qu'elle ne pouvoit en faire qui *exprimâſſent*; le *moyen* d'en exécuter de cette ſorte une fois connu, eut fait abandonner les autres & le *ſigne* eut été totalement banni de l'Art qu'il défiguroit mais à qui il avoit ſemblé néceſſaire, parce qu'il le rendoit intelligible.

Quoique le mouvement & l'action ne ſoient pas l'expreſſion, ils ne laiſſent pas d'en être le *ſigne*, en ce qu'ils marquent toujours quelqu'*intention* dans la figure qui ſe meut ou qui agit. Mais de même que le geſte n'eſt pas la parole, dont il peut cependant tenir lieu juſqu'à un certain degré; ainſi les ſignes de l'expreſſion purent dans les commencemens lui être ſubſtitués. La Sculpture ſe trouva donc en état de ſe paſſer en grande partie des ſignes de convention, qui la forçoient à ſortir de la route qu'elle devoit tenir; elle put par conſéquent ſe rapprocher de la Nature que ces ſignes détruiſoient.

Toutefois le défaut de règles ſûres pour déterminer d'une manière préciſe le mouvement & les attitudes, faiſant que les figures ne pouvoient encore exprimer tout ce qu'elle devoient, le ſigne ne put être totalement exclu; mais il dut prendre une modification nouvelle & une autre manière de ſe faire entendre; ce fut dès ce moment que la figure commença à prévaloir dans la compoſition, & comme dans les premières époques de la Sculpture, le ſigne avoit preſque anéanti les figures, dans celle qui va lui ſuccéder, on verra peu-à-peu la figure parvenir à la détruire.

Voici ce qui réſulta de cette nouvelle combinaiſon dans les idées de l'Art & de l'eſprit qu'il dut prendre; tandis que le ſigne dominoit dans la compoſition des figures, on crut pouvoir en augmenter les parties; ainſi nous avons vu que l'on

donna jusqu'à trente mammelles à la Diane d'Ephèse, dont la statue, par un mélange bisarre, allioit la forme de la femme à celle des femelles des quadrupèdes, celles-ci destinées par la Nature à porter un grand nombre de petits, portent aussi un grand nombre de mammelles; celles de la Diane placées d'abord par un effet du hasard & de la superstition, sur la colonne qui signifioit cette Déesse, furent regardées dans les tems postérieurs, comme le signe de la fécondité de la terre; & les Théologiens changeant la nature de la chose, firent un emblême de ce qui, dans son origine, n'étoit qu'une marque de dévotion. Fondés sur des idées semblables, les Sculpteurs donnèrent plusieurs faces à Janus & plusieurs têtes au Cerbère, pour indiquer que l'un gouvernoit deux peuples, comme deux Rois eussent pu le faire, & que l'autre aboyoit & faisoit aussi bonne garde, qu'on eut put l'attendre de trois chiens. Quelquefois on alla jusqu'à changer totalement les parties; ainsi pour marquer que les satyres & les tritons du cortége de Bacchus & de Neptune, vivoient les uns dans les forêts, les autres dans les eaux, on les représenta comme moitié hommes & la tête d'un taureau; les Centaures, partie hommes & partie chevaux, furent composés sur cette ancienne manière, vers le tems même de Dédale; mais par une suite de ses découvertes & de la méthode qu'elle produisirent, quoique le signe entrât dans la figure, comme il n'y fut plus dominant, ce ne fut plus les *formes* de la Nature, mais ses *proportions* que l'on altéra: si quelquefois depuis lui on composa encore de ces figures monstrueuses, il paroît que ce ne fut que pour conserver la mémoire des anciennes, qui d'elles-mêmes seroient tombées dans l'oubli, si la superstition qui les consacroit n'eut obligé à les conserver, ou pour représenter les êtres chimériques, que les méthamorphoses inventées par les Poëtes faisoient presque regarder par les peuples comme des réalités: la Poésie leur substituant l'allégorie,

ces méthamorphoses mêmes cessèrent bientôt d'être communes, & deux siècles après celui de Dédale, elles devinrent aussi rares dans la Poésie que dans la Sculpture; on retint les anciennes; mais on leur en ajouta fort peu de nouvelles.

Il y avoit déja plus d'un siècle que la fille de Dibutades de Sicyonne avoit imaginé le premier *profil*, lorsqu'Euchir, parent de Dédale, conçut l'idée de la plus ancienne Peinture qui exista chez les Grecs. Cet essai, fait vraisemblablement dans l'Attique, devoit être fort inférieur aux ouvrages que la Sculpture exécutoit alors; mais par une conséquence naturelle de la liaison que ces Arts ont entr'eux, les opérations de l'un tinrent nécessairement du style, de la manière & de l'esprit de l'autre, dont les productions & les succès durent servir de modèles & d'encouragement à la Peinture. Ce seroit donc d'après l'esprit de la Sculpture du tems de Dédale, que l'on pourroit reconnoître les morceaux de Peinture qui appartiendroient à celui d'Euchir; & comme l'esprit des Arts se découvre encore mieux par leurs compositions que par la manière même dont elles sont exécutées, quelques informes qu'ayent jamais pu être les premiers ouvrages de la Peinture, ils suffiroient cependant pour nous faire juger du génie de la Sculpture, pendant le siècle dans lequel on les fit.

La découverte du *mouvement* ayant, comme nous l'avons dit, mis la Sculpture en état de se passer presqu'entièrement du *signe*, il ne changea plus les formes des figures; mais il en altéra encore les *proportions* pendant quelques tems. Il est curieux de voir les choses singulières qu'il dut produire en suivant cette nouvelle méthode, & l'effet étrange qui en résulta. Pour rendre plus sensible ce que je vais dire à ce sujet, je prie le Lecteur de jetter les yeux à la Planche XXIV du second Volume de cet Ouvrage. Ce morceau ne peut assurément lui paroître ni plus extravagant ni plus mauvais qu'il me le paroît à moi-même;

mais il n'en eſt pas moins curieux, & ſoit qu'il ait été copié d'après quelque deſſin plus ancien, ſoit qu'il ait été fait à l'imitation des plus anciennes Peintures, ſoit enfin qu'il appartienne à ſes premiers tems, comme la choſe eſt très-poſſible, on peut être aſſuré qu'il eſt compoſé dans le goût qui régnoit alors, & qu'il peut nous donner une idée très-juſte du génie de la Peinture & de la Sculpture, au commencement de la ſeconde époque de l'Art, en obſervant néanmoins que le tems & l'expérience ayant mis cette dernière en état d'exécuter beaucoup mieux ſes ouvrages, quand à ce qui regarde l'exécution, devoient être incomparablement ſupérieurs à ceux de la Peinture.

Ces figures repréſentent *Acedé* & *Mélété*, deux des trois ſeules Muſes connues au tems de Dédale & d'Euchir, *Mnémé* étoit la troiſième; les Aloïdes leur donnèrent ces noms, qui de même que le *Percnuſt*, la *Nemiſa-rab-Arcon* des *Vendes* & *l'Acropetès* des Vandales en indiquent les qualités; car ils expriment le *chant*, la *méditation* & la *mémoire*; les Muſes rappellent le *ſouvenir* des choſes paſſées & *méditent* ſur ce qu'elles en diront, avant de les *chanter*. Les *Chanſons* accompagnées du ſon des fluttes ou de la lyre, étoient les ſeules hiſtoires de ces tems anciens; le nombre des Muſes accru dans la ſuite juſqu'à neuf, par Pierus, qui vivoit vers le ſiècle d'Homère & d'Héſiode, contint celle de l'Hiſtoire, parce qu'elle ne s'écrivoit qu'en Vers; ce ne fut que bien long-tems après que l'on commença à l'écrire en Proſe.

Lorſqu'on peignit ces figures, les Artiſtes accoutumés à repréſenter des hommes en général & des animaux, ſpécifioient déja très-bien ces derniers. Mais comme ils n'avoient qu'une très-foible idée du *caractère*, ils ſe trouvèrent fort embarraſſés quand ils eurent à ſpécifier des hommes en particulier.

Nous avons obſervé que dès ſes premiers pas, la Sculpture

des Grecs tenta de rendre les figures du discours & de la Poésie; plus leur langue s'enrichit, plus ses mots se lièrent par des rapports aisés à connoître, plus leur mesure devint précise & leur résonance harmonieuse, plus aussi en présentant à l'imagination une grande suite d'images dépendantes les uns des autres, elle influa sur leurs idées, leur Poésie & leur Sculpture. La première apprit d'elle les moyens de tout exprimer, sans sortir de la vérité; elle donna à la seconde l'exemple de tout représenter, sans sortir de la Nature.

La manière ingénieuse dont la langue Grecque personnifia les êtres métaphysiques, en faisant connoître les qualités des personnes & les propriétés des choses qu'elles devoient représenter, accoutumant l'esprit à se les figurer comme présentes, développa l'imagination, dont par son action répétée, elle augmenta les forces; & l'habitude de regarder comme réelle la présence de ces êtres factices, la conduisit insensiblement à l'idée de trouver le moyen de représenter les êtres absens, non par des masses proportionnelles à leur grandeur, comme le faisoit la Sculpture; mais par des traits & des contours, qui, n'embrassant que des surfaces, & manquant d'une des dimensions essentiellement nécessaires aux solides, pouvoient neanmoins rappeller à la vue l'image précise de toutes les choses qui l'étoient, de même que les paroles & l'écriture, sans avoir rien de matériel, rappellent cependant le souvenir des choses qui le sont.

Ainsi que les mots prononcés ou écrits forment le discours, qui peut exprimer le mouvement, les affections, les sentimens, les passions, on imagina que par leurs divers arrangemens, les traits & les contours des figures pourroient produire les mêmes effets, & représenter des corps entiers, comme le profil de la fille de Dibutades, dont on parloit encore, avoit autrefois représenté la tête de son amant.

De-là

De-là vint presque méchaniquement & sans effort de la part des Inventeurs, ce qu'il y avoit peut-être de plus difficile dans la Peinture; c'étoit d'en concevoir la possibilité, toutes les combinaisons; tous les moyens qu'elle employa depuis, ne furent que des conséquences dépendantes de cette première idée, & les fruits que le raisonnement, l'industrie & l'expérience en sçurent tirer. Les grandes découvertes faites dans la suite ne reculèrent pas les bornes de l'Art, qui, nécessairement prises dans sa nature, sont fixes & déterminées; elles mirent seulement à portée d'y atteindre, & quelque supérieure qu'ait été la capacité de quelques Artistes, on ne peut pas dire qu'elle ait pu les conduire jusqu'à ces bornes, puisque d'une part il est certain qu'aucun d'eux n'a jamais pu exécuter tout ce qu'il a conçu, & de l'autre il est assuré que la Peinture est capable de tout ce dont elle a raison de concevoir la possibilité. Ainsi nous sçavons à-peu-près où l'on a été dans la Peinture comme dans la Sculpture; mais nous ignorons jusqu'où l'on peut aller.

La chaîne des idées qui conduisit à la découverte de la Peinture, dut faire penser aux Sculpteurs à rendre tous les objets particuliers sous les traits propres qui les distinguoient de tout ceux de leur espèce, comme ils les rendoient déja par les traits généraux qui les distinguoient de tout ce qui n'étoit pas du même genre qu'eux : moins ils se servirent du *signe*, plus ils se trouvèrent obliger de chercher à se rapprocher de la Nature, pour suppléer par la vérité aux images de convention.

Habituée dès long-tems à représenter des hommes & des animaux, la Sculpture n'ayant presque jamais employé le *signe* dans les figures de ces derniers, réussissoit parfaitement bien à les rendre tels qu'ils étoient; mais le peu de connoissance que nous avons vus qu'elle avoit de ce qui constitue le

caractère, ne suffisant pas pour spécifier les premiers d'une manière assez distincte, elle se trouva fort embarassée, lorsque résolue à se passer du *signe*, elle voulut représenter des hommes particuliers & les rendre reconnoissables par leurs statues, comme par la prononciation ou l'écriture des mots *Aœdé*, *Mélété* & *Mnémé*, on reconnoît d'abord les Déesses qui présidoient à la *musique*, à la *méditation* & à la *mémoire*.

La forme d'un chien n'ayant qu'un rapport fort indirect à celle d'un lion ou d'un sanglier, on étoit aisément parvenu à marquer en quoi ils différoient ; mais un homme étant à peu de chose près de la même forme qu'un autre, on ne sçavoit comment faire sentir les différences légères qui les distinguoient, & que l'habitude de les pratiquer rendoit très-sensibles. Dans cet embarras, dont le dessin presqu'entièrement ignoré ne pouvoit tirer, les Sculpteurs pensèrent que les diverses qualités personnelles des hommes, pouvant en quelque façon les faire considerer comme étant d'espèces différentes, ils devoient s'attacher à marquer d'une manière sensible la diversité de ces qualités, dans les sujets qu'ils avoient à représenter ; c'étoit chercher à trouver entre les esprits & les corps une espèce d'analogie qui n'y est qu'en apparence, & par ce moyen plus ingénieux que bien raisonné, éluder plutôt que résoudre la difficulté. Cependant, le fond de cette idée étoit excellent ; car il tendoit à caractériser les choses comme elles devoient l'être : mais son exécution supposoit des profondes connoissances du dessin & de la Nature, qui eussent bientôt fait sentir ce qu'elle avoit de trop outré. Le défaut de ces connoissances engagea à faire des statues très-composées, uniquement, parce que l'on croyoit manquer des moyens d'en faire de très-simple. Voici comme on s'y prit.

La grandeur, la force, l'agilité du corps, étoient alors les qualités principales qui distinguoient les Héros : pour montrer la

grandeur de leur ſtature, on commença d'abord par élever leurs ſtatues au-deſſus de celles des hommes ordinaires ; cet expédient ne réuſſiſſant plus dans les figures moins grandes que la Nature, où il s'agiſſoit cependant de faire reconnoître des hommes plus grands que de coutume, on prit le parti de leur agrandir exceſſivement la taille, & pour repréſente des fort grands hommes on ſe contenta de faire des hommes qui paroiſſoient fort grands, pour marquer leur force & leur activité ; ne pouvant leur donner beaucoup d'action, on leur donna beaucoup de mouvement, ce que bien des Artiſtes ont fait depuis, ſans pourtant qu'ils s'en doutâſſent ; enfin pour indiquer l'agilité de ces Héros, les Sculpteurs confondant les effets avec les cauſes, ſe contentèrent de leur allonger les jambes & les cuiſſes ; parce qu'ils croyoient avoir obſervé que ceux qui les ont plus longues, ſont à viteſſe égale ceux qui font les pas plus grands. La légèreté à la courſe & à la danſe étoient encore deux qualités héroïques que l'on diſtingua, ſuivant ces principes, en augmentant prodigieuſement la longueur des pieds, comme on peut le voir dans pluſieurs Peintures de cet Ouvrage. Plus les Héros poſſédoient de ces qualités ſingulières, plus leurs ſtatues devoient être difformes, l'on en voit en effet quelques-unes qui réuniſſent à une taille exceſſive, des jambes, des cuiſſes & des pieds qui ne ſont pas moins, & dont le mouvement paroît également hors de toute meſure. La beauté & le courage furent auſſi repréſentés, ſuivant cette étrange méthode, l'une par la richeſſe des habits, l'autre par l'énorme grandeur des caſques, de ſorte que c'étoient les mieux parés qui paroiſſoient les plus beaux, & les plus groteſquement armés qui ſembloient les plus redoutables. On trouve dans un très-grand nombre de petites figures en bronze, des exemples & des preuves de ce que je dis ici.

C'eſt ainſi que dans les deux Muſes rapportées ſur cette Planche, *Mélété* ou la *Méditation* eſt reconnoiſſable aux vêtemens dont elle eſt totalement enveloppée, ce qui doit faire comprendre qu'elle eſt entièrement recueillie en elle-même; ne pouvant exprimer qu'elle eſt concentrée dans ſes penſées, on a fait voir qu'elle l'eſt dans ſes habits, comme ſi l'accès défendu à l'air extérieur, empêchoit que celui des idées étrangères au ſujet médité, ne vint troubler la profondeur de la méditation : ſa qualité de Déeſſe eſt ſignifiée par l'exceſſive longueur de ſa figure, qui la faiſant reſſembler à ce qu'on appelle un phantôme, indique en même tems la Divinité & ſa nature Aérienne.

C'eſt pour marquer la beauté ou le pouvoir de la muſique inſtrumentale repréſentée par la Muſe *Ædé*, qui joue de la double flûte, qu'on lui a gonflé le ventre & le ſein; par-là on prétendoit rendre ſenſible la force de l'air qu'elle fait entrer dans ſes inſtrumens; & pour faire connoître que l'action de ſon ſouffle produit un fort bon effet, on a tâché de faire comprendre qu'elle ſouffle bien fort. C'eſt peut-être, pour la même raiſon, que les plis de ſa robe placés au-deſſus de la partie du corps, dont les muſcles agiſſent pour communiquer l'air à ſes flûtes, ſont repréſentés comme enflés, & prenant part à l'action.

Parmi tant de choſes ſi ridiculement exprimées, en voici qui ſurprennent par la fineſſe & même par l'intelligence qu'elles ſuppoſent. La *muſique* ne faiſant impreſſion que ſur le ſens de l'*ouïe*, & la *Peinture* n'agiſſant que ſur celui de la *vue*, celle-ci ne peut jamais peindre l'autre, dont elle peut cependant repréſenter les effets; car il lui eſt impoſſible de faire voir ce qu'exprime cette muſique par l'expreſſion de l'eſpèce de ſentiment que les ſons, les accords & le rhytme doivent produire dans ceux qui les entendent, ſuivant le tempérament, l'âge, le

ſexe, l'état même qu'un homme comme Raphaël auroit été capable de leur donner. Cette poſſibilité difficile à faire comprendre à bien des gens, paroît néanmoins avoir été confuſément entrevue, par ceux qui firent cette méchante Peinture. Mais au lieu de tirer leur expreſſion du ſentiment produit par la mélodie, ils l'ont cherché dans le ſigne, qui pouvoit faire comprendre le genre & le caractère de la muſique exécutée par cette Muſe; il y a plus, car ils ont, pour ainſi dire, oſé entreprendre de les faire voir; c'eſt pour cela qu'ils lui ont donné une panetière, attribut ordinaire aux Paſteurs; mis ici pour ſignifier que ce ſont des airs champêtres qu'elle rend par le ſon des flûtes. Les poils indiqués par des traits gravés ſur ſes vêtemens, confirment cette explication, en ce qu'ils indiquent l'habit que portent les ſeuls Bergers, & contribuent encore à faire connoître la vie paſtorale des Muſes, qui habitoient les ſolitudes de l'Hélicon & du Parnaſſe.

Tel fut le tour que prit l'eſprit de l'Art au commencement de cette ſeconde époque; dans la première, le ſigne *déſigura* la Nature; dans celle qui la ſuivit, il commença par *exagérer* les formes, le défaut de principes fit qu'en ſortant d'une erreur on rentra dans une autre; aux figures *abſurdes* que l'on faiſoit auparavant, on en ſubſtitua de *ridicules*. Cependant, comme malgré cela on étoit plus près de la vérité, le deſſin qui commençoit à être en uſage obligeant à étudier la Nature, les nouvelles règles de Dédale fourniſſant d'ailleurs plus de moyens d'arriver juſqu'à elle, on changea bientôt cette manière, qui heureuſement pour la Sculpture, ne fut jamais univerſelle; ce qui vint, peut-être, de ce que les choſes ridicules implicant l'idée de ſottiſes, comme les choſes abſurdes inpliquent celle de manque de raiſon, & les hommes ayant toujours mieux aimé paſſer pour déraiſonnables ou abſurdes, que pour ſots ou ridicule, leur vanité qui les fait plutôt s'appercevoir du

premier que du ſecond de ces défauts, les porte à s'en corriger le plus vîte qu'ils peuvent : auſſi changèrent-ils aſſez promptement cette méthode ſingulière, ce qui leur devint d'autant plus facile, que les motifs qui l'avoient fait ſuivre, ne portoient pas également ſur tous les ouvrages de la Sculpture en effet, plus les perſonnages qu'elle devoit repréſenter étoient connus, moins le ſigne employé pour les faire reconnoître devenoient néceſſaire ; ainſi l'on n'eut beſoin d'altérer les proportions des figures, que dans les occaſions où elles repréſentèrent des perſonnages moins célèbres. Le ſort de ces Héros ſi biſarrement défigurés, rappelle celui de tant de gens tirés de leur obſcurité au moyen de l'impertinence qui, très-heureuſement pour eux, les a fait remarquer ; les uns doivent leur fortune, comme les autres durent leur célébrité, à leurs ridicules. La grandeur des Dieux & des Héros les plus fameux, connue de tout le monde, étant ſuffiſamment indiquée par leurs noms ſeuls, qui rappelloient l'idée de leur puiſſance, lenrs vertus de leurs exploits ou de leurs talens, n'avoit pas beſoin du *ſigne* & ſe trouvoit indiquée ſans lui ; ce qui fit que ne pouvant entrer dans ces ſortes de figures, il s'y changea en *attribut.*

C'eſt ainſi que les Méropides, Sculpteurs, contemporains de Dédale, firent, au rapport de Plutarque, une ſtatue d'Apollon dans la main duquel ils placèrent les Grâces ; rien à mon gré n'eſt plus ingénieux que l'idée de mettre ces Déeſſes dans la main du Dieu de l'harmonie & des Vers, pour montrer que la muſique & la Poéſie ne peuvent ſe paſſer d'elles. Le *ſigne* devient ici l'*attribut* de la ſtatue, & ſupplée réellement à l'expreſſion à laquelle il eſt ſupérieur en quelques occaſions ; car il rendra mieux que lui une penſée profonde, un ſentiment du cœur, & généralement tous les mouvemens occaſionnées par les paſſions dont l'ame peut être agitée. On voit

donc que dans le tems dont nous parlons, il y avoit deux manières de Sculpture ; les compofitions de l'une mêloient encore le figne avec la forme où cependant il ne dominoit plus ; celles de l'autre le tranfportoient hors des figures defquelles elles le rendoient dépendant.

Cette méthode accoutuma par degrés à fe paffer de lui, & par un évènement auffi bifarre que fes ouvrages, ce fut en repréfentant des Dieux que la Sculpture apprit à bien repréfenter des hommes.

Les fuccès de Dédale firent connoître ce dont l'Art étoit capable, & ouvrirent pour ainfi dire les yeux à fes contemporains, comme on dit qu'il les ouvrit à fes ftatues : dans l'admiration où il les jetta, ils exagérèrent la grandeur de fes découvertes, & publièrent, ainfi qu'on l'avoit fait autrefois de Prométhée, qu'il animoit fes ftatues, qu'il les faifoit voir, qu'elles parloient, qu'on les avoit vues marcher, & comme les hommes aiment à croire les chofes incroyables, on les crut aifément. Ce préjugé s'établit fi bien, que fur le témoignage d'un certain Philippe, Ariftote, plus de neuf cents ans après Dédale, affuroit, qu'au moyen du vif argent, il fit une ftatue qui marchoit effectivement. Beaucoup d'Auteurs, malheureufement très-graves, Dion Chyfoftôme, entr'autres, copièrent cette Fable ; & fuivant l'ufage, l'appuyèrent de leur autorité ; je les croirois plus volontiers, s'ils euffent écrit que Dédale fit des automates Philofophes, capables d'écrire férieufement de tels contes, ils ferviroient eux-mêmes de juftification à ma croyance.

Comme il y avoit, long-tems avant Dédale, des *figures* & des *fignes* donnés pour les différens Dieux, dès qu'il leur eut ouvert les *yeux* & la *bouche*, on dût s'appercevoir que par le feul *mouvement* donné à ces parties, on pouvoit réuffir à marquer les différences remarquables entre les fujets à repréfenter.

De ces deux idées réunies, de la *forme propre* & des traits *particuliers à chacun* dans les *parties actives du visage*, il en résulta une troisième ; c'est qu'en combinant les deux premières on arrivoit à donner un *caractère distinctif* aux figures, & de même que la découverte du *mouvement* commençoit à rendre le signe moins nécessaire, celle de l'*action* des parties actives de la physionomie commença à mettre les Sculpteurs en état d'essayer de s'affranchir des *caractères* de l'écriture.

La grandeur imposante donnée aux figures des Dieux, dès la naissance de la Sculpture, partoit de l'idée de leur puissance & du caractère de majesté, qu'on croyoit leur appartenir ; cependant, comme par la nature même des opérations de Dédale, il est évident que de son tems on ne sçavoit guère détailler les parties, puisqu'avant lui on avoit peu de connoissance du dessin & de la Nature ; l'Art put bien mettre de la grandeur, de l'énergie, de la force même dans ses ouvrages ; mais il ne put leur donner ni graces ni beauté ; c'est ce qui fait dire à Pausanias, *que les statues de Dédale n'avoient rien de gracieux à la vue, quoiqu'elles eussent de la force & qu'elles exprimassent bien la majesté des Dieux.* La Sculpture étant arrivée à sa perfection, dans le siècle où vivoit Platon, les Grecs n'estimoient alors que les statues qui réunissoient les Grâces qui touchent l'ame, à la beauté qui ravit l'esprit, & la sublimité du caractère à la justesse de l'expression. Ils auroient donc regardé comme ridicules les Sculpteurs, dont les ouvrages eussent ressemblés à ceux de Dédale ; quoiqu'ils reconnussent, au dire de Pausanias, dont le sentiment, quand il s'agit de goût, est ordinairement celui des autres, que les ouvrages de cet Artiste ne manquoit ni de force ni de majesté ; & Socrate lui eut sans doute conseillé, comme il le fit à quelques Philosophes, d'aller sacrifier aux Grâces, qu'il avoit lui-même sculptées avant de s'addonner à la Philosophie.

On

On conſervoit à Olunte une ſtatue de *Britomartis*, faite par Dédale; cette Britomartis, fille de Jupiter & de Carné, s'étant jettée dans la Mer pour éviter les pourſuites de Neptune, tomba dans les filets des Pêcheurs; Diane, à qui ſon amour pour la chaſſe & la chaſteté, l'avoient rendue extrêmement chère, la mit au rang des Dieux : on l'adoroit dans les Iſles d'Egine & de Crète, où étoit cette ville d'Olunte qui me paroît la même qu'Olulis, ſituée à dix milles de Minoa. Dédale fit auſſi une Vénus en terme. On la montroit à Délos, où l'on croyoit que Théſée qui la tenoit d'Ariane, l'avoit conſacrée : elle etoit de bois, le tems conſuma par la ſuite une de ſes mains; Plutarque rapporte, que Théſée ayant fait fondre deux petites figures, l'une en cuivre & l'autre en argent, les dédia dans l'Iſle de Cypre, à Ariane même, à qu'il il inſtitua des ſacrifices ; quant aux ſtatues de Dédale conſacrées par les Argiens dans le temple de Junon, & à celles qu'Antipheme, Chef des Doriens, en Sicile, tranſporta d'Omphaſſe à Géla, elles étoient détruites au tems que Pauſanias écrivoit; mais on voyoit encore à Gnoſſe une Minerve de ce Sculpteur, avec un chœur de danſe, dont Homère nous a donné la deſcription, en feignant que Vulcain l'avoit copié dans les tableaux qu'il grava ſur le bouclier d'Achille.

Cet ouvrage de Sculpture exécuté près de cinq cents ans après l'invention de la Statuaire, décrit environ trois ſiècles après Dédale par Homère, qui l'avoit aſſurément vû, puiſque Pauſanias, plus de mille ans depuis, reconnoît que c'eſt le même dont il eſt parlé dans l'*Iliade*, à laquelle, curieux obſervateur & ſçavant comme il l'étoit, il n'avoit ſans doute pas manqué de le comparer ; car il l'avoit ſi bien examiné, qu'il ſpécifie même la matière dont il étoit fait; un tel monument, dis-je, détaillé par un homme tel qu'Homère, dont on connoît l'exactitude dans les moindres détails où il entre ſur les

Arts, eſt ſans doute la preuve la plus authentique qui puiſſe jamais exiſter, des grands progrès faits par la Sculpture au moins cent ans avant la priſe de Troye, & de l'erreur dans laquelle le peu de critique des anciens, mais ſur-tout de Pline, a jetté les modernes au ſujet de l'ancienneté des Arts. C'eſt ce qui a fait croire au ſçavant M. Winckelman, que la Sculpture à peine commençante, s'étoit perfectionnée chez les Grecs, dans le ſiècle qui précéda Phydias, quoiqu'il s'en ſoit effectivement écoulé plus de treize depuis Prométhée juſqu'à lui, & près de neuf depuis Dédale qui fit ce chœur de danſe, juſque à la quatre-vingt troiſième Olympiade; c'eſt cet eſpace de tems, dont perſonne n'a encore parlé, que j'ai entrepris de reſtituer ici.

On voyoit dans ce bas-relief des *garçons* & des *filles* dans, a *première fleur de l'âge*, parés de tous les charmes de la jeuneſſe, *danſer en ſe tenant alternativement par la main*: les jeunes filles portoient des couronnes, elles étoient vêtues des *robes de lin* qui paroiſſoient avoir été *tranſparentes* comme celles des Danſeuſes trouvées à Herculanum. Les habillemens des jeunes garçons étoient de *laine d'un beau tiſſu*, légèrement paſſée à l'huile; des *ceinturons d'argent ſuſpendoient leur épée qui étoit d'or.* Ils ſembloient *s'eſſayer* tous enſemble *à tourner en rond* avec beaucoup de *légèreté & de préciſion*; c'eſt ainſi, dit Homère, que le Potier aſſis faiſant faire un tour à la roue qu'il adapte à ſa main, eſſaie ſi rien n'en empêche le mouvement. Quelquefois *ils paraiſſent retourner ſur eux-mêmes* & paſſer ſucceſſivement *les uns entre les autres* : une *grande foule* de Spectateurs *les entoure* & *regarde avec plaiſir cette danſe agréable*; les deux *Chefs de chœur entonnent en danſant le chant* qui règle la meſure, & ſe confondent enſuite parmi le reſte des Danſeurs.

Ce n'eſt pas une traduction; mais une ſimple idée que j'ai

prétendu donner de la defcription d'Homère; on la trouvera dans un autre endroit de cet Ouvrage; mais j'ai eu foin d'indiquer ici en caractère italiques, ce qui marque les ufages que la Sculpture a pu faire fentir. Ce bas-relief repréfentant deux tems d'une même action étoit néceffairement divifé en deux parties, ou par un vafe ou par une colonne, comme on en a plufieurs exemples dans les monumens antiques & dans les Peintures de ce Livre. Le premier de ces tableaux repréfentoit le commencement de la danfe, qui fe mouvoit en cercle comme pour s'effayer, le Coriphée avec fa compagne entonnoit la Chanfon qui en étoit le motif, & que le refte des Danfeurs répétoit: par les plis & replis de la figure qu'ils formoient, ils marquoient dans le fecond tableau, les tours & les détours du labyrinthe d'où Théfée fortit au moyen du fil dont Ariane l'avoit pourvue. Dédale, au rapport de Lucien, l'avoit inftruite de cette danfe, &, fuivant Homère, il en étoit l'inventeur. C'eft le plus ancien balet figuré dont il foit parlé dans les anciens Auteurs, il fut le modèle de tous ceux qui repréfentèrent depuis les actions & les mœurs des hommes: cet Art, fi l'on en croit Plutarque, fut porté fi loin, qu'il approchoit plus de la Poéfie que la Peinture même.

Il paroît que les draperies des figures de ce baf-relief colorées fur le bouclier d'Achille, à l'aide des différens métaux qu'on y fuppofe employés, l'étoient auffi fur le marbre: de-là vient cette expreffion du Poéte *Poicille*, *Variegatus*, pour marquer un chœur de diverfes couleurs. Nous avons déja parlé des ftatues de bois peintes & dorées faites avant Dédale; mais les anciens colorèrent auffi & dorèrent le marbre, comme on le peut voir par la petite Ifis trouvé à Pompéïa, par la Diane confervée à Portici, par les cheveux de la belle Vénus de Médicis & le diadême de l'autre Vénus confervés avec la première, dans la tribune de la galerie de Florence. Je crois

N 2

donc que les robes de *lin* & de *laine* que portoient les Danseuses & les Danseurs de ce bas-relief étoient peintes, que les ceinturons de ces derniers étoient argentés & que leurs épées étoient dorées.

Si l'on compare ce que dit Homère de ce monument, avec ce que Pausanias & Platon ont écrit des autres ouvrages de Dédale, on verra que la composition de cette danse ne pouvoit être mieux entendue ni plus riche ou plus agréable qu'elle l'étoit : elle semble avoir donné l'idée des *heures*, que l'on voit à la vigne Borghèse, & de celles dont le Guide a entouré le char de l'Aurore, qu'il a peinte dans le Palais Rospigliozi à Rome. Cependant on n'exécute jamais tout ce que l'on conçoit, parce que l'habileté de la main, la connoissance des vraies principes de l'Art & des moyens qu'il peut employer, ne répondent pas toujours à la grandeur du Génie & des idées de celui qui compose ; si l'on s'en rapporte au jugement de Pausanias sur le caractère des statues de Dédale, on trouvera que l'exécution de ce bas-relief a du être inférieure à sa composition, que le style, quoique fort & vigoureux, en devoit être austère & privé de Grâces : si toutefois l'on s'en rapporte à Platon, il faudra croire que les figures employées à rendre ces belles idées, manquoient encore par l'exactitude du dessin, & sans doute par la justesse des proportions ; mais il est assuré que l'on y voyoit les semences de tout ce que la Sculpture fit de mieux dans les tems postérieurs. Homère, qui, s'il se fut adonné à la Sculpture ou à la Peinture, eut assurément été aussi habile Sculpteur ou Peintre, qu'il étoit grand Poëte, nous a dessiné plutôt que décrit ce bas-relief, avec toute la vérité & la simplicité qu'eut jamais pu y mettre le plus sçavant Artiste, en le rendant sur la toile ou sur le marbre : on croit le voir en lisant la copie qu'il en a faite, la matière seule en est détruite ; mais il nous en a conservé la partie la plus précieuse,

ſes Vers, comme autant de pinceaux, donnent à la Nature ce coloris & cette fraîcheur qui la rendent ſi aimable : il faut donc que malgré les reproches faits à Dédale, Homère ait trouvé dans ſon ouvrage ce goût & ce ſentiment, qui ſeuls ſont capables d'échauffer l'imagination, parce qu'ils touchent le cœur, peuvent inſpirer des idées riantes à l'eſprit par le ſouvenir des choſes agréables qu'ils lui rappellent, & fournir à tous deux les images charmantes dont il a fait uſage. L'ouvrage d'un homme médiocre ne produit jamais de tels effets, & de même que le feu eſt ſeul capable de ſe reproduire, ſi les peintures de Dédale en euſſent manqué, elles n'euſſent pas allumé celui qui nous échauffe, dans celles qu'Homère a imitées d'après lui. Il a vu dans ces Peintures ce qui peut-être étoit caché à tout autre ; car il faut un Génie de la plus grande élévation, pour bien comprendre ce que dit un Génie ſublime, & pour s'expliquer pour ainſi dire avec lui ; & puiſqu'Homère a ſçu faire une *Peinture parlante* de cette danſe, l'original, pour continuer le ſens de Simonide, étoit ſûrement pour lui une *Poéſie muette*, qu'il a traduite en homme ſupérieur ; mais qu'il a regardée comme digne de ſa traduction. Si tout ce que j'ai dit du point de perfection où la *Poéſie de l'Art* étoit arrivée, même avant Dédale, n'étoit pas aſſez prouvé, le ſentiment d'un pareil juge ſuffiroit pour nous en aſſurer.

Au reſte, cette *Poéſie de l'Art* qu'embelliſſent la connoiſſance de la Nature, celle des différens genres de beauté dont elle eſt ſuſceptible, la ſcience des proportions & des accords eſt cependant indépendante d'elles. Car elle conſiſte moins dans l'imitation des choſes, que dans l'idée ſous laquelle on les repréſente ; ainſi la compoſition des Grâces placées dans les mains de l'Apollon des Méropides étoit d'une Poéſie charmante, qu'elle qu'ait jamais été l'exécution de cette ſtatue. Cette Poéſie, quelquefois très-ſublime, peut donc ſe rencontrer avec l'exécution la

plus médiocre, dont elle compenſe les défauts ; mais elle peut auſſi quelquefois être d'un genre très-bas ou même ridicule, & ſe trouver avec une très-bonne exécution, qui perd alors la plus grande partie de ſon mérite.

Ami d'Hercule, Dédale en fit pluſieurs fois la ſtatue ; celle que l'on conſervoit à Thèbes, y étoit regardée comme un monument de ſa reconnoiſſance ; car ce Héros le favoriſa lorſqu'il s'enfuit de Crète, & donna la ſépulture à Icare dans l'Iſle de Samos. Les Crètois en poſſédoient deux autres, & dans une troiſième qu'on voyoit en Arcadie, Hercule étoit repréſenté *nud.* C'eſt encore de ſon tems que l'on érigea près de la ville de Pergame ſur le Caïque, le tombeau & la ſtatue de bronze, d'Augée, mère de Télephe ; cette ſtatue repréſentoit cette Princeſſe nue : ce ſont les deux premières figures de cette eſpèce dont il ſoit parlé dans les Auteurs anciens, elles furent les modèles de toutes les *ſtatues* héroïques, que depuis lors, les Grecs firent toujours *nues.*

Ces deux ouvrages remarquables nous montrent que l'étude de la Nature & du deſſin qui prit quelque conſiſtance par les découvertes & par l'exemple de Dédale, réforma bientôt la manière de la Sculpture, & ſi la méthode d'exagérer ſubſiſta encore pendant plus d'un ſiècle, elle n'empêcha pas que des Artiſtes plus intelligens ne ſuiviſſent de meilleures maximes, & ne travaillâſſent avec plus de difficulté, mais plus de ſuccès, à l'avancement de l'Art.

Le deſſin & le mouvement nouvellement connus fournirent bientôt le moyen, ſi non de donner toute l'expreſſion qu'on eut pu deſirer dans les figures, d'en faire au moins qui la repréſentoient par les attitudes ; telle fut la ſtatue que les Corinthiens érigèrent, en expiation du meurtre des fils de Médée, pour figurer la Peur repréſentée dans l'attitude d'une femme épouvantée. Cette figure devoit reſſembler à celles,

dont quelques Artiſtes vont chercher les modèles ſur nos théâtres ; ils croyent par la ſeule action du corps pouvoir rendre les affections de l'ame, qui ne peuvent s'exprimer que par le ſentiment uniforme de toutes les parties, dont l'attitude ne peut jamais donner qu'une très-petite idée, en effet ; elle n'eſt, pour ainſi dire, que le plan où doivent agir toutes les parties qui doivent concourir à l'expreſſion du ſentiment. D'où il arrive, qu'en voulant repréſenter Achille ou Agamemnon, ces Artiſtes ont repréſenté des Comédiens, & leurs figures ſont devenues les copies de la repréſentation des actions qu'ils ſe propoſoient d'exprimer.

Les lions placés ſur la porte de Tirynthe, la corneille d'or, les chiens d'or & d'argent du Palais d'Alcinous attribués à Vulcain, étoient antérieurs à Dédale ; mais le bélier que l'on voyoit près de Mycènes, ſur le tombeau de Thyeſte, ainſi que le lion de marbre qu'Hercule fit élever à Thèbes, après ſa victoire ſur les Orchoméniens, & le cheval de bronze conſacré par Hippolyte dans le bois ſacré d'Epidaure, furent exécutés de ſon tems : il fit lui-même une vache ou un bœuf d'or, qui paroît avoir encore exiſté dans le temple que Vénus avoit ſur le Mont-Eryx, lorſque Diodore de Sicile écrivoit ſon hiſtoire ; elle imitoit, dit cet Auteur, la Nature d'une façon que l'on eut crut impoſſible à l'Art ; la vache que Dédale ſculpta pour Paſiphaé & qui occaſionna les calomnies des Athéniens contre cette Princeſſe, n'étoit certainement pas inférieure à la première, & devoit être de grandeur naturelle, puiſque ces calomnies même ſuppoſent qu'elle approchoit de ſi près la Nature, qu'un taureau avoit pu s'y tromper, au point de concevoir des deſirs pour elle.

Sur une agraffe que portoit Ulyſſe en partant pour le ſiége de Troye, on voyoit en relief un faon entre les pattes d'un chien ; chacun admiroit, dit Homère, qu'on eut pu repréſenter

en or deux animaux, dont l'un faifoit tous fes efforts pour échapper à l'autre : fes jambes paroiffoient tremblantes, il pouffoit des cris, & le chien qui le retenoit, fembloit aboyer. On ne peut douter que ce morceau ne fut un chef-d'œuvre de vérité & d'expreffion. L'aveu de ces deux Ecrivains éloignés de prefque mille ans l'un de l'autre fur l'excellence de la Sculpture, dans la repréfentation des animaux, ne laiffe aucun doute, qu'autems de Dédale cette partie ne fut infiniment plus avancée que celle qui s'attachoit à repréfenter des figures humaines.

Cette obfervation nous montre une chofe très-fingulière dans l'Hiftoire de l'Art, qui s'appliqua dès fon origine bien plus à connoître la nature des animaux que celle des hommes. Cette étude parut même fi fort importante, qu'elle ne fut négligée en aucun tems, & comme en comparant les inclinations & les mœurs des animaux aux inclinations & aux mœurs des hommes, Homère, felon la remarque de Plutarque, a fçu mieux faire connoître les propriétés des uns & des autres; ainfi en obfervant ce qu'ils ont de femblable & par où ils diffèrent, la Sculpture apprenant dans la fuite à les mieux repréfenter, découvrit un nouveau genre de figure, qui, fans être dans la Nature, y tient cependant de fi près qu'il paroît fe confondre avec elle. Des traits des boucs unis à ceux des hommes, elle forma les vifages des fatyres; de ceux des chevraux fauvages, elle fit les phyfionomies des faunes, les trait des chevaux confondus avec ceux de l'homme ou de la femme produifirent les centaures mâles & femelles, ce qui eft très-fenfible dans quelques-uns de ceux qui étoient peints à Herculanum. Le caractère du taureau donna celui de l'Hébon & du Bacchus en général; d'après celui du bélier, on arrangea les traits du Jupiter Ammon; cet arrangement n'eft nulle part auffi remarquable que dans une belle tête de marbre

trouvée

trouvée dans les ruines des Villes enterrées par le Vésuve, & conservée dans la Galerie du Château Royal de Portici; on y reconnoit clairement l'alliage presqu'égal des deux natures différentes, sans que l'une efface en rien le *caractère* de l'autre, de sorte qu'il en résulte un *caractère composé* dans lequel on voit la majesté de Jupiter *Panypertatos*, *Altissimus* dont parle le Poëte Callimaque, & la bonté de Jupiter *Mélichius* ou le *Débonnaire*.

Par ce mélange, la Sculpture parvint à rendre sensible des différences, que sans lui, elle n'eut jamais pu marquer dans les *tempéramens* de ses figures: elle put composer une physionomie de traits de plusieurs autres, comme on le peut voir dans l'Hercule du *Palais Pitti*, où l'on reconnoît dans le même visage celui d'Hercule & de l'Empereur Commode: elle put, sans rien changer à la ressemblance, rajeunir ou vieillir les sujets qu'elle devoit représenter, comme on le remarque dans quelques têtes de ce Commode, de Néron, de Domitien, qui, quoique morts très-jeunes, sont pourtant représentés, mêmes sur leurs médailles, comme beaucoup plus âgés qu'ils ne l'étoient en effet; sans doute par la fantaisie qu'avoient ces tyrans, de se donner par-là un air redoutable.

Cette étude rendit les anciens Sculpteurs tellement maîtres de tous les élémens qui peuvent entrer dans la composition des figures, que sans changer le caractère propre à tous les Dieux & à toutes les Déesses, ils sçurent faire sentir dans ceux qui descendoient de Saturne les traits, qui tous en les distinguant les uns des autres, ne laissoient pas de marquer leur commune origine.

Ces combinaisons les rendirent capables de donner une étonnante ressemblance, & de faire comprendre dans une même tête, l'âge, le tempérament, les inclinations, l'état, les occupations, la Patrie même de celui qu'elle représentoit.

Enfin elle leur apprit à mêler & allier ensemble les diverses natures dans les Hermaphrodites, afin de réunir dans une même figures, les agrémens partagés entre les deux sexes ; tantôt ils les balancèrent également, tantôt ils donnèrent à l'un la supériorité sur l'autre, & sçurent les unir avec tant de grace, que même en faisant des monstres, ils semblèrent ne pas sortir des bornes de la Nature connue : nous donnerons des exemples de tout ceci, & nous chercherons les moyens qu'ils employèrent pour arriver à tout ce que je viens de dire.

L'on verra dans la suite que cette double étude des hommes & des animaux, faisant mieux connoître l'analogie qui existe entre tous les êtres sensibles, fut une des principales sources, d'où les anciens tirèrent l'expression composée, & le Type même de la beauté idéale, sans lesquels la Sculpture ne rend que l'envelope ou l'ombre des êtres qu'elle représente, tandis que par l'expression & le caractère elle peut à la fois les rendre vivantes, & donner de l'intérêt pour elles par le moyen de la beauté.

Dédale fonda une excellente école de Sculpture dans l'Isle de Crète, d'où sortit celle de Rhodes, qui produisit tant de grands Sculpteurs, entr'autres Apollonius & Tauricus : ils firent, comme le dit Pline, le Zétus, l'Amphion, la Dircée & le Taureau des jardins de Pollion, dont on voit encore à présent les tristes débris misérablement restaurés au Palais Farnèse à Rome.

Contemporain, sans être disciple de Dédale, Smilis fit une statue de Junon pour la ville de Samos, & travailla pour les Eléens, chez qui il acquit une grande réputation. L'école d'Egine dont il étoit, eut toujours un style différent de celui de toutes les autres; Pausanias, dans ses Arcadiques, dit qu'à neuf stades de Tégée, on voyoit le temple de Diane *Limnatis* où la Déesse avoit une statue d'*ébène* dans le goût de celles que les Grecs

appellent Eginètes ; il nous apprend dans ſa deſcription de la Phocide, que le temple de Diane *Dictinée* à laquelle les habitans d'Ambryſſe avoient grande dévotion, poſſédoit la ſtatue de cette Déeſſe en *marbre noir*, & qu'elle étoit de l'*Ecole d'Egine*. Comme on ignore ce que les Auteurs anciens ont entendu par cette expreſſion, quoiqu'elle importe à la connoiſſance de la marche & de l'eſprit de l'Art, je me crois obligé de le rechercher ici.

Smilis étant auſſi ancien que Dédale, & n'ayant certainement pas appris de lui la Sculpture qu'il profeſſoit avec ſuccès, il faut néceſſairement que ces deux Artiſtes ayent eu une manière différente. Celle de Smilis devoit donc tenir de la méthode employée avant Dédale, & pouvoit avoir auſſi quelque choſe de celle que Dédale ſe fit à lui-même ; car cet Artiſte put aſſurément profiter des découvertes faites par ſon contemporain ; & rien n'étoit plus ſimple qu'à ſon exemple, tous les Sculpteurs employâſſent la tarrière pour ſéparer les membres de leurs figures, puiſque cette opération ne demandoit aucune habileté, & qu'elle étoit applaudie de tout le monde.

En examinant la conſtitution des figures de la Diane d'Ephèſe, & même de l'Apollon d'Amyclée, dont j'ai fait mention ci-deſſus, on voit que les bras depuis l'articulation ſupérieure de l'humerus, juſqu'à l'endroit où il forme le coude avec le radius & le cubitus, en étoient attachés le long des flancs, de ſorte qu'ils n'y avoit que l'avant-bras & la main qui fuſſent en action. La colonne qui tenoit lieu de corps à ces ſtatues, étoit droite & roide, les pieds en étoient attachés comme dans les figures Egyptiennes, dont elles étoient néanmoins diſtinguées par le mouvement des bras & par la plinthe, que les Sculpteurs Egyptiens n'ont jamais abandonnée. Cette partie, ayant toujours manquée à la Diane d'Ephèſe, fait voir que

l'origine de cette figure appartient à la Sculpture Grecque.

Les Artiſtes Eginètes, contemporains de Smilis, vivans dans un tems où il ſe faiſoit une ſorte de révolution dans l'Art, en conſervant l'ancienne compoſition, quant à la diſpoſition des bras, variant ſeulement l'action de leur partie antérieure à l'aide du deſſin qu'on commençoit à étudier, purent donner à la colonne qui tenoit lieu de corps, la forme qu'il a dans la Nature, & ſans prendre tout le mouvement donné par Dédale à ſes figures, ils purent emprunter de lui la méthode d'en ſéparer les pieds. Par-là on vit une nouvelle eſpèce de ſtatues, qui, ſans reſſembler en tout aux anciennes, ne s'en éloignoit cependant pas de beaucoup, & ſans prendre tout le mouvement que l'on donnoit aux nouvelles, ne le rejettoient pourtant pas entièrement.

On eut donc un genre nouveau, dont le *goût* diſtingué de celui des anciens & des modernes, fut peut-être ce que l'on appella depuis *Eginète*. Il ſemble que ſes opérations furent d'abord fort ſimples; car on ſe contenta de couvrir la colonne qui formoit le corps des ſtatues, d'un habit de laine tel que ceux que l'on portoit alors. Ce qui dans un moment changea totalement la figure, en fit diſparoître le ſigne & produiſit une ſorte de *mannequin*, d'après lequel on rendit dans la ſuite en bois ou en pierre la forme que l'on avoit ſous les yeux. Je trouve, en effet, cette manière employée par les Grecs, peu de tems après ceux dont j'écris à préſent, ce qui me fait croire que dès-lors elle commença d'être en uſage. L'on trouvoit à Titane, dans un Temple bâti par Alexanor, petit-fils d'Eſculape, contemporain des Smilis, la ſtatue d'Eſculape même couverte d'une *tunique blanche & d'un manteau*; il n'y avoit que le viſage, les pieds & les mains qui parurent. Il en étoit de même de la ſtatue d'Hygeïa, placée près de la première; car on ne la voyoit pas facilement, dit Pauſanias, tant elle

étoit cachée de la quantité de cheveux, dont les femmes dévotes lui avoient fait des offrandes, & des morceaux d'étoffes dont on l'avoit parée. La ſtatue de Proſerpine à Mégalopolis n'avoit de marbre que la tête, les pieds & les mains, tout le reſte étoit de bois, *mais il étoit caché ſous ſes habits*; d'où je conclus qu'elle étoit habillée, & que cette ſtatue qui avoit quinze pieds de haut, étoit ce que nous appellons maintenant une Poupée. Dans un Temple que Neptune avoit en Arcadie, il ne reſtoit plus que la tête du Dieu, la même choſe ſe trouvoit en cent autres endroits de la Grèce; & ſouvent nous déterrons des têtes, des mains de marbre & des pieds, ſans les corps auxquels ils appartenoient : ce qui vient, ſans doute, de ce qu'au moins une partie de ces ſtatues portoit des draperies faites en étoffes ou en bois, que le tems a conſumés : dans quelques autres, au contraire, il ne reſte que les corps; parce que les têtes, les pieds & les mains détruites par divers accidens, en étoient faites en yvoire ou en bois, quelquefois même en bronze ou en d'autres métaux plus précieux, fondus par l'avarice & la barbarie des tems poſtérieurs, pour en tirer quelqu'argent.

Cette nouvelle compoſition également ſimple & facile, donnant des ſtatues qui ne s'éloïgnoient pas beaucoup de l'ancienne forme des colonnes, produiſit celles que Strabon appelle *Tournées :* la ſimplicité même de leur action les rendant ſuſceptibles de beaucoup de grâces & d'élégance, les Eginètes qui l'avoient trouvées la conſervèrent dans la ſuite, par la même raiſon pour laquelle les Arcadiens conſervèrent, comme nous l'avons dit, la forme du terme qu'ils avoient inventé.

Il nous reſte beaucoup de ſtatues très-agréables, que l'on appelle des Iſis, elles me paroiſſent exécutées dans le goût de l'Ecole d'Egine, telle eſt celle qui ſe voit dans la grande

ſalle du Capitole ; d'une main elle tient un ſiſtre, & de l'autre un vaſe d'eau luſtrale. La charmante petite figure Panthée, de la Fortune trouvée à Herculanum, le beau Sérapis en bronze de la galerie de Florence, ainſi qu'une très-grande quantité d'autres petites figures en métal, qui ſe voient dans la plûpart des recueils d'Antiquités, ſont faites dans ce ſtyle. Comme il paroît qu'elles ſont un genre à part, & que la manière dont elles ſont compoſées, quoique très-différente de celles des Egyptiens, l'eſt néanmoins encore plus de toutes les autres manières employées dans les ſtatues antiques, il ſemble raiſonnable de croire, que ces ſortes de figures ſont celles que les anciens nommèrent *Eginètes*.

La Diane *Dictynnée* étant en marbre noir, & celle que l'on appelloit *Limnatis*, de même que l'*Ajax* & l'Apollon *Archigètes* de Mégare étant en bois d'*ébène*, peut-être l'Ecole, dont dont elles ſortirent, choiſit-elle d'abord les matières de couleur *noire* par préférence à toutes les autres : ces obſervations me font croire, que la jolie figure d'une jeune fille en pierre de touche, déterrée à Tivoli & placée au Capitole, parmi les monumens Egyptiens, tirés de la ville d'Hadrien, eſt dans le ſtyle de l'Ecole d'Egine. Cette ſtatue paroît tenir un juſte milieu entre la Sculpture de la Grèce & celle de l'Egypte ; aux Grâces & à la beauté de l'une, elle réunit la gravité & la ſolidité de l'autre.

La ſageſſe & la ſévérité du ſtyle de cette école modérant ce qu'il y avoit de trop impétueux dans celui de l'école de Dédale, ſemble avoir influé dans la compoſition des ſtatues d'Endœus ſon diſciple, & ſon ami dans toutes les fortunes ; car après l'avoir accompagné dans ſon exil, il le ſuivit dans ſa fuite de Crète.

Cet Artiſte fit pour Athènes une Minerve, que Critias conſacra dans l'Acropole : il fit auſſi pour Erytres une autre

Minerve *Poliade* d'une grandeur extraordinaire, comme celle d'Athènes; elle étoit assise sur un trône, mais tenoit une quenouille des deux mains, & sa couronne étoit surmontée d'une étoile. Ces attributs singuliers exigent quelque explication. La position & la couronne de cette Minerve répondoient à son titre de *Poliade*, ou Protectrice de la Ville ; c'est en cette qualité que les Romains représentèrent leur Déesse Rome dans la même attitude, avec un habillement fort ressemblant à celui que l'on donnoit à Pallas; la quenouille de celle-ci étoit l'attribut de la Minerve Erganée, ou Protectrice des Arts : l'étoile placée sur la couronne étant l'un des symboles que Bupalus donna long-tems après à la fortune, paroit marquer ici les richesses que produisent les Arts favorisés par cette Déesse, & dont on voit qu'elle s'occupe dans les bas-reliefs encore existans à Rome, dans les débris du *Forum de Nerva*; c'est, je m'imagine, par une raison semblable, que l'on avoit mis dans Thespie, Plutus, le Dieu des richesses, à côté de Minerve *Erganée*, & qu'à Thébès on avoit représenté ce Dieu enfant entre les bras de la fortune, comme si elle en étoit la nourrice & la mère : qu'il y a loin de ces compositions ingénieuses, à ce que l'on appelle aujourd'hui des compositions spirituelles.

Endœus fit encore pour les habitans d'Erytres les Heures se tenant par la main ; pour montrer qu'elles se suivent sans interruption, elles paroissent marcher en cadence, pour indiquer qu'elles se succèdent dans un ordre & une mesure continuels ; ils leur ont donné la figure de filles dans le printems de l'âge, pour signifier qu'elles sont toujours desirées, ou qu'elles renaissent sans cesse; elles se présentent alternativement sous toutes les faces possibles, pour faire entendre qu'elles ramènent successivement les nuits & les jours, les biens & les maux, & que la vie des hommes qu'elles remplissent, est un

compofé de joie & d'afflictions ; à la legèreté de leurs habits & de leurs pas on conçoit qu'elles s'enfuyent inceffamment, & que rien n'eft capable de les fixer.

Les Grâces toujours repréfentées dans la fraîcheur de la jeuneffe, étoient tantôt nues, tantôt vêtues, pour faire entendre qu'elles étoient bien de quelque façon qu'elles fe préfentâffent. Elles s'appuyoient les unes fur les autres, pour fignifier les agrémens mutuels qu'elles fe prêtent par leur union. Accompagnées des victoires, elles entouroient le trône de Jupiter Olympien, pour montrer qu'il étoit le père des unes & des autres, le difpenfateur de la gloire, des bienfaits, de la victoire & des grâces ; deux d'entr'elles tenoient à Elis une rofe & une branche de myrthe, ce qui indiquoit que l'Amour & Vénus ne peuvent fe paffer d'elles ; la troifième tenoit un dez à jouer, pour faire entendre qu'elles portoient l'allégreffe partout où elles fe trouvoient : leur nom même fignifioit la joie.

Les Grâces préfidoient à la reconnoiffance & à la perfuafion, elles avoient dans Athènes un autel confacré fous le premier de ces titres : ces idées riantes, infpirées par les Grâces mêmes, paroiffent venir d'Endœus ou du moins ne font pas moins anciennes que le tems où il vécut ; on ne peut douter de fa capacité ; car on montroit à Rome dans fes meilleurs tems, une Minerve *Ala* de la main de ce Sculpteur, elle étoit toute d'yvoire : Augufte, que Suétone nous apprend avoir été très-curieux d'Antiquités & très-amateur des Arts, enleva cette ftatue aux Tégéates après la bataille d'Actium : le choix qu'il en fit, l'endroit même où il la plaça, car elle étoit dans le *Forum* qu'il conftruifit & auquel il donna fon nom, ne laiffe pas lieu de douter qu'elle ne fut auffi remarquable par fon exécution que par fon antiquité ; il faut donc que ce Sculpteur ait été bien fupérieur à fon maître.

Dans

Dans le tems de Théfée, les Pélafgues autrefois fortis d'Arcadie pour s'établir en Italie, la quittèrent, comme je l'ai dit ailleurs, pour retourner en Grèce : d'autres Pélafgues, auxquels vraifemblablement ceux-ci fe réunirent, alliés avec Nélée, père de Neftor, chafsèrent Pilas & les Lélèges de Mégare & de Pilos ; & par une fingularité remarquable, Evandre conduifit de Pallantium une autre Colonie d'Arcadiens dans cette même Italie, que les Pélafgues venoient d'abandonner. Il y bâtit une Ville, de laquelle le Mont-Palatin prit le nom ; la demeure des Céfars fixée dans la fuite fur cette montagne fut appellée *Palais*, & donna lieu à la dénomination, dont nous nous fervons aujourd'hui, pour défigner les maifons les plus confidérables, & celles qu'habitent les Souverains.

Cet Evandre, fils de la Sibylle ou Nymphe Carmenta, reçut Hercule à fon retour de l'Ibérie, & lui éleva une ftatue que l'on croyoit exifter encore du tems de Pline. On avoit coutume de l'habiller les jours de fêtes & de triomphe, fuivant l'ufage dont j'ai fait mention ; c'eft pourquoi on appelloit cette ftatue l'Hercule triomphal. Les Arcadiens apportèrent vraifemblablement cette coutume fingulière en Italie, où elle eft reftée. Mais ce qui eft plus remarquable, c'eft que l'on voit manifeftement que parmi les Arcadiens, il y avoit des Sculpteurs, & qu'ils firent la plus ancienne ftatue dont il foit parlé dans les Auteurs, comme exiftante à Rome au tems de Vefpafien ; car de même que la Minerve d'Endœus, elle étoit du tems de Dédale.

Si les ftatues des ancêtres du Roi Latinus, dont parle Virgile, au fujet du Palais de ce Prince, ne font pas une fiction poétique, comme je le crois ; on voit qu'elles pouvoient être l'ouvrage des defcendans de ces Pélafgues Arcadiens, qui donnèrent leurs lettres aux Latins, ou de ceux qui vinrent en Italie cent ans après le déluge de Deucalion, ou bien enfin des Sculpteurs

amenés par Evandre dans le Latium, où ce Prince vécut près d'un ſiècle ; puiſqu'il vit Hercule, & que ſon fils Pallante fut tué en combattant dans l'armée des Latins réunis avec Enée, contre les Rutules & leurs alliés.

Le vaſe ciſelé que Pélée reçut le jour de ſes nôces, celui que Thétis donna à ſon fils, lorſqu'il partit pour le ſiége de Troye, celui qui étoit entouré de feuillages, & dont il eſt parlé dans l'Odiſſée, la vigne d'or, que, ſuivant Dictys de Crète, Priam envoya à Aſtioche pour l'engager à faire partir Eurypile, ſon neveu, avec le ſecours qu'il conduiſit aux Troyens ; enfin le fameux bouclier d'Achille, où l'on avoit allié divers métaux pour varier les couleurs des objets qui y étoient repréſentés, ſuppoſent néceſſairement les opérations de la ciſelure & de la Gravure, qui y tient de ſi près. Talus, neveu de Dédale, avoit inventé le Tour, que Théodore de Samos perfectionna immédiatement après ; l'emploi que la Sculpture avoit déja faite de preſque toutes les matières poſſibles, l'uſage des bagues exiſtant au tems de la guerre de Troye, comme il paroît par les ſçavantes Peintures, dont Polignote avoit enrichi Delphes, tout contribue à montrer, que vers le tems du ſiége de Thèbes, la Gravure étoit également en uſage ſur les métaux & ſur les pierres. Les plus anciennes de toutes celles que nous connoiſſons, ſemblent confirmer ce ſentiment ; puiſqu'elles repréſentent réunis ou ſéparés, preſque tous les Héros qui aſſiſtèrent avec Polinice, au premier ſiége de Thèbes ; ils furent, comme on ſçait, les pères des Epigones qui détruiſirent cette Ville. Telles ſont les Gravures où l'on voit Adraſte, Tydée, Pélée, Théſée, celle qui appartenoit au Baron Stoch, dans laquelle on trouve quatre des principaux Chefs de cette expédition. Mais ce qui me paroît très-remarquable, c'eſt que les caractères gravés ſur ces pierres, ainſi que ſur quelques-unes de celles qui repréſentent les Héros de Troye, ſont Pélaſgues,

mêlés, à la vérité quelquefois, mais très-rarement, avec ceux des différentes dialectes, qui se formèrent de la langue de ces peuples & de celles des autres Nations auxquels il se lièrent.

S'il est vrai, comme je le crois, que l'Art de graver les pierres commença vers le tems de la guerre de Thèbes; c'est-à-dire, environ quinze ans avant celle de Troye, ses premiers essais doivent assurément être antérieurs à ces Gravures qui portent des caractères Pélasgues, & montrent déja non-seulement une grande connoissance du dessin; mais encore une grande pratique des instrumens nécessaires à l'exécution de ces sortes de morceaux. Ces premiers essais doivent par conséquent se ressentir de la seconde méthode de la Sculpture, dans laquelle, comme je l'ai montré, les signes cessant d'altérer les figures, commencèrent à en exagerer les formes, ce qui arriva particulièrement dans les ouvrages en petit. Les maximes suivies dans le travail de ces pierres, faites dans le commencement de la Gravure, vont confirmer ce que j'ai avancé, & serviront à expliquer des monumens regardés jusqu'à présent comme inexplicables; leur singularité intéresse à découvrir par qui & par quelles raisons ils ont été faits.

Il nous reste un très-grand nombre de pierres antiques, que la petitesse de leur volume, jointe à la solidité de leur matière a sauvé de la destruction qu'ont essuyé des monumens plus précieux & en apparence plus durables. Les figures qu'elles représentent ont à peine la forme humaine, l'intelligence du dessin & des moyens d'exécution y est si bornée, que les Graveurs, dont elles sont l'ouvrage se sentant incapables d'exprimer en petit les détails que l'on sçavoit déja fort bien exprimer en grand, ont cru devoir employer des boules ou formes sphériques, pour marquer les articulations des membres de leurs figures : ce qui montre d'une part, que dès-lors on étudioit le dessin; mais que les pratiques de la Gravure

n'étant pas encore aſſez connues, ne lui permettoient pas de faire ce que la Sculpture pouvoit déja exécuter; & montre d'un autre côté, que faute de ſçavoir rendre la Nature, on ſubſtituoit le ſigne à la forme qui en reſtoit altérée; car ces boules ne ſont autre choſe que le ſigne des articulations ou des autres objets, au lieu deſquels elles ſont placées.

Si quelque choſe peut faire reconnoître à quel peuple il faut attribuer ces Gravures, c'eſt aſſurément la nature des ſujets qu'elles repréſentent, & comme tous ces ſujets, ſans en excepter aucun, ſont manifeſtement tirés de la Mythologie & de l'hiſtoire des Grecs, il n'eſt pas douteux que ce ſont eux qui les ont faites, & qu'elles ne marquent l'état des commencemens de leur Gravure.

Parmi plus de deux cents Gravures de cette eſpèce, je n'en ai pas trouvé une ſeule qui ne ſe rapportât à des tems voiſins ou antérieurs aux ſiéges de Thèbes; il ſemble donc par tant de raiſons qui ſe prêtent de la force les unes aux autres, qu'on doit rapporter l'origine de la Gravure à cette époque, & ces pierres peuvent ſervir à déterminer le tems où furent faites celles dans leſquelles l'on trouve des caractères Pélaſgues, dont nous aurons occaſion de parler dans la ſuite.

C'eſt vraiſemblablement vers ce même tems que vécurent Sauria de Samos & Craton de Sicyone, qui, comme Euchir, paſſèrent pour les Inventeurs de la Peinture; mais Cléante de Corinthe leur paroît poſtérieur de quelques années. Craton deſſina ſur une *table blanchie* l'ombre d'un homme & d'une femme; ce deſſin a certainement précédé celui dont j'ai donné la deſcription, mais il devoit être du même genre; car de quelque façon qu'on projette la lumière ſur un corps ſolide d'une certaine grandeur, l'ombre qu'elle rend en altère néceſſairement les contours & les proportions, & produit des figures à-peu-près ſemblables à celles de ces Muſes.

Dans le ſiècle de Dédale, la Sculpture portée en Phrygie

dès le règne de Dardanus, connue long-tems avant dans la Colchide & la Taurique, paroît avoir été floriſſante dans la Troade & vers les bords du Pont Euxin; car après la priſe de Troye, Sthénelus rapporta dans la Grèce la ſtatue de Jupiter *Herceus*, faite au tems de Laomedon; c'eſt aux pieds de cette ſtatue que le malheureux Priam fut tüé par Néoptolème. Les Dioſcures enlevèrent de Colchos une figure de Mars *Théritas*, & celle de Diane étoit déja révérée en Tauride, d'où Iphigénie la tranſporta à Sparte. Elle y prit le nom d'*Orthia*. C'étoit en ſa préſence, que par une biſarre dévotion, on fouettoit les jeunes Spartiates en préſence de la Prêtreſſe, comme on fouettoit les femmes devant la ſtatue de Bacchus dans ſon temple d'*Alea* en Arcadie: les habitans de Brauron dans l'Attique, ceux de Laodicée en Syrie, les Cappadociens, les peuples voiſins de l'Euxin, ceux d'Aricia, près de Rome; enfin les Lydiens prétendoient avoir cette même ſtatue dans le temple de leur Diane Anaïtis. Les filles Arméniennes, après s'être proſtituées en préſence de cette Anaïtis, trouvoient des maris, que cette étrange cérémonie même engageoit à les épouſer. Et ce qu'il y a de rare, c'eſt que tous ces peuples ſe diſputoient la poſſeſſion de la Diane Taurique, comme pluſieurs autres ſe diſputèrent l'omoplate de Pélops, gardée par les Eléens dans un coffre de bronze. Ils en confièrent la garde à la famille de celui qui l'avoit trouvé dans la Mer, & payèrent aux frais du Tréſor Public, les Conſervateurs de cette ſingulière Relique

Les Argonautes conſacrèrent près du Coronée un Apollon en *bronze*, qui du nom de leur expédition fut appellé *Argous*. Les malades y venoient en foule, & Pauſanias aſſure, qu'ils s'en retournoient guéris. Androdamas, l'un de ces Argonautes, ſelon quelques Auteurs, & Polydus ſon contemporain, puiſqu'il étoit arrière petit-fils de Mélampe, élevèrent deux ſtatues à Bacchus, l'une à Sicyone, où elle étoit conſervée

dans une Sacristie, dont on la tiroit chaque année pour la porter en Procession à la lumière des flambeaux, l'autre à Mégare; on ne voyoit que le visage de celle-ci, le reste en étoit tenu caché; mais la Vénus *Praxis* ou *Pratiquante*, faite en yvoire & révérée dans un temple voisin de celui de ce Bacchus, étoit encore plus ancienne que lui. Le Sculpteur Théodore de Milet, qu'Athénagore fait contemporain de Dédale, vivoit par conséquent du tems de l'expédition des Argonautes. C'est vraisemblablement le même, qui, suivant Platon, étoit de *Samos*; car Milet ne fut bâti que long-tems après Dédale, à qui cet Artiste devoit être comparable, puisqu'en parlant de leurs ouvrages, Platon dit, est-il quelqu'un, qui pouvant discerner ce qu'il y a de bon dans les statues de Dédale, d'Epéus ou de Théodore de Samos, s'endormiroit & n'auroit rien à dire sur ce qu'il y a de plus dans les ouvrages des autres Statuaires?

Phèdre, épouse malheureuse de Thésée, apporta de Crète à Athènes deux statues de Lucine; elles étoient drappées jusqu'à l'extrémité des pieds. On dit qu'Hélène en consacra une autre dans Lacédémone, & celle qu'Ulysse éleva dans la même Ville à Minerve *Célenta*, étoit un monument de sa victoire sur tous les amans de Pénélope. On voyoit près du grand chemin, par où on alloit de Sparte en Arcadie, une autre statue très-remarquable, vû l'occasion qui l'avoit fait ériger: Icarius ayant marié sa fille avec Ulysse, employa toutes sortes de moyens pour les engager à rester avec lui; n'ayant pu y réussir, quand ils partirent, il accompagna leur char, & fit de nouvelles instances: fatigué de ses prières, Ulysse permit à sa femme de choisir entre lui & son père; la circonstance étoit délicate, Pénélope rougit & ne répondit qu'en se couvrant le visage de son voile. Icarius comprenant ce qu'elle avoit décidé, la laissa partir; mais touché de l'embarras où

il l'avoit mise, il consacra une statue à la *Pudeur*, dans l'endroit même où ce fait étoit arrivé. De même que la figure de la *Peur*, dont nous avons parlé, cette dernière exprimoit par la seule attitude ; car le visage en étant couvert, ne pouvoit montrer aucun sentiment; mais l'action par son extrême simplicité s'expliquoit, pour ainsi dire, par elle-même.

On montroit à Phénéon un autre monument de la dévotion d'Ulysse, c'étoit une statue de bronze qu'il voua à Neptune *Hyppius*, lorsqu'il cherchoit ses jumens égarées. Ces sortes de vœux étoient fort communs vers le siècle de la guerre de Troye; car il paroît qu'on ne faisoit alors aucune entreprise considérable, sans élever des temples ou des statues aux Dieux dont on recherchoit la faveur. Polynice, gendre d'Adraste, & les Argiens qui prirent son parti contre Ethéocle, érigèrent à l'occasion de cette alliance des statues à Mars, à Vénus & celle de Jupiter, devant laquelle les sept Chefs firent serment de prendre Thèbes. Agamemnon bâtit un temple de Diane à Mégare, quand il y vint pour déterminer Calchas à l'accompagner avec le reste des Grecs; enfin l'on trouvoit dans Argos, sur un cyppe de bronze, les statues d'Apollon & de Minerve, aux pieds desquelles les Argiens jurèrent de périr plutôt que d'abandonner l'entreprise où ils s'engageoient de renverser le Royaume de Priam. Ce Jupiter portoit le nom de *Mechaneus* ou *Conjurateur*.

Epéus, fils de Panopée, petit fils de Phœus, Roi de Phocide & arrière-petit-fils d'Eacus, Roi d'Egine, étoit à la fois Prince, Héros, Ingénieur renommé & fameux Statuaire. Il sculpta pour Argos le Mercure en bois, que l'on y conservoit dans le temple d'Apollon Lycius; ce fut aussi lui qui exécuta le fameux cheval, au moyen duquel les Grecs s'introduisirent dans Troye. Les Argiens en consacrèrent la représentation en bronze dans le temple de Delphes, & les Athéniens en placèrent une autre

dans leur Citadelle : on y voyoit Ménesthée, Teucer & les fils de Théſée panchés, & comme au moment de deſcendre de cette machine.

Pâris, dix ans avant le ſiége de Troye, éleva dans l'Iſle de Cranæ, une ſtatue pour remercier Vénus, dans l'endroit même où il obtint d'Hélène, par le moyen de cette Déeſſe, la récompenſe du prix de la beauté qu'il lui avoit adjugé. Le temple conſtruit à cette occaſion fut conſacré ſous le nom de Vénus Migonitis, qui préſidoit à la *Copulation*. Ménélas, huit ans après ſon retour, plaça près de ce monument de Pâris, les ſtatues de *Thétis* & de *Praxidice*; c'étoit la Déeſſe qui conduiſoit les deſſeins des hommes à leur réuſſite, & ce Prince la remercioit par cette offrande, pour avoir réuſſi à venger l'injure qu'on lui avoit faite dans le lieu même où il la poſa.

Par une ſuite de la communication néceſſaire entre les Arts les plus méchaniques, & ceux où la *main* concourt avec le *génie* à rendres viſibles par les formes les rapports que la penſée & le ſentiment, quoique de nature ſi différentes, ne laiſſent cependant pas d'avoir avec elle, la broderie, connue dès le tems d'Euchir, fournit à la Peinture quelques-unes de ſes pratiques. Les fils ou les laines colorées dont elle rempliſſoit les contours de ſes ouvrages, firent ſentir aux Peintres la facilité de couvrir de couleurs l'intérieur de leurs figures; afin de les détacher des parties voiſines, en leur donnant une ſorte de relief. La néceſſité de les rendre reſſemblantes avant de les rendre expreſſives, fit que l'effet précéda l'expreſſion. On y parvint en ſe ſervant du noir ou du jaune poſés par oppoſition & ſans ombres. Bientôt enſuite en imitant encore la broderie, on conſerva par des lignes tracées à côté l'une de l'autre, les parties internes, quelquefois même l'intervalle en fut marqué par des touches de blanc très-propres à faire reſſauter les traits, dont par ce moyen on évitoit la confuſion.

Cette manière d'employer la couleur, jointe à l'extrême foibleſſe du deſſin ; mais ſur-tout aux ſignes qui *exagéroient* la Nature, ſont les marques auxquelles on peut reconnoître les Peintures exécutées depuis Euchir juſqu'à Théléphanes de Sicyone & Ardice de Corinthe : en inſtituant l'uſage d'écrire les noms près des figures, & donnant par conſéquent à leur Art le moyen de ſe paſſer du *ſigne*, ces Artiſtes nous ont fourni celui de diſtinguer les monumens poſtérieurs au tems où ils peignirent. Ils *furent les premiers qui exercèrent la Peinture*, ſes progrès la mettoient donc en état de ſe faire entendre & rechercher; cependant Pline appelle nulles les couleurs dont ces Peintres ſe ſervoient; elles l'étoient effectivement, puiſqu'employées à plat & ſans aucune dégradation, ne tirant leur valeur que de leur contraſte, on pouvoit les regarder comme tenant ſeulement lieu de fonds. L'extrême ſimplicité de ces opérations, néceſſaires d'ailleurs pour mettre la Peinture en état d'être exercée publiquement, ſuffiroit pour montrer qu'Ardice & Théléphanes vécurent très-peu de tems après Euchir.

On coloroit, on doroit, on argentoit même les bois & les marbres, on teignoit les laines & les étoffes long-tems avant Euchir; on connoiſſoit donc, non-ſeulement les couleurs extraite des végétaux, des terres & des métaux, mais encore les pratiques néceſſaires pour les employer; ainſi, je ne puis croire, avec Pline, que Cléophante, vers le tems d'Ardice ſon compatriote, fut obligé de piler des têtes de vaſes pour donner la couleur rouge, connue & miſe en œuvre, comme on l'a vû, dès le tems de Panthée. Il eſt néanmoins vraiſemblable que cet Artiſte multiplia le nombre des couleurs en uſage avant lui, & qu'il ſçut trouver le moyen de les varier en les mêlant, pour en former des teintes différentes; car il précéda le ſecond Cléanthe, confondu par Pline, avant celui dont j'ai parlé. Les tableaux de ce Peintre étoient encore célèbres, lorſque Strabon écrivoit ſes Livres, *opéra*, dit cet Auteur, *laudé quam pluri-*

mum celebrata. Il peignit avec Arégonte, ſur le promontoire Ićtyde, vers l'embouchure de l'Alphée, le temple de Diane *Alphéonie*. On y voyoit entr'autres tableaux, ceux de la *captivité de Troye* & de la *naiſſance de Minerve*.

En confondant le Cléanthe compté au nombre des Inventeurs de la Peinture, avec celui qui peignit la ruine de Troye arrivée près de cent ans depuis l'invention de cet Art, les anciens nous laiſſent entrevoir que l'un vécut aſſez près de l'autre, pour occaſionner l'erreur, qui de deux hommes n'en a fait qu'un ; ainſi l'inexaćtitude de ces Auteurs nous ſert preſqu'autant que la vérité eut pu le faire ; car elle nous apprend, qu'un ſiècle tout au plus après la ruine d'Ilion, environ cent quatre-vingt ans après Euchir, la Peinture oſoit entreprendre des ouvrages très-conſidérables, & les exécutoit avec ſuccès. On va voir ce qu'elle fut, dans les tems qui précédèrent & qui ſuivirent immédiatement celui d'Ardice & de Théléphane.

En examinant la Planche XXIV, du ſecond Vol. de cet Ouvrage on trouvera que le deſſin de ces Muſes rappelle ceux que font les enfans, dont l'eſprit naturellement imitateur cherche, non pas comme on le croit, à repréſenter tout ce qu'ils voyent; mais à contrefaire tout ce que font les gens plus âgés : car on peut être aſſuré, qu'ils n'auroient pas l'idée de deſſiner, s'ils n'avoient vu aucun deſſin. L'Auteur de ces figures paroît n'avoir rien connu de ſupérieur à elles, elles ne reſſemblent en effet à rien de ce que l'Art a pu produire car on n'y retrouve la réminiſcence d'aucune choſe meilleure. Il paroît donc avoir été contraint de deviner la poſſibilité d'un Art qui n'exiſtoit pas, ou du moins n'exiſtoit que depuis très-peu de tems. Cependant on trouve des maximes dans la manière de traiter la figure, & comme elles ſont celles de la Sculpture, il faut que la Peinture n'eut pas encore eu le tems de s'en faire à elle-même.

Mais ſi par ſon extrême foibleſſe, ce deſſin paroît exécuté par des enfans, l'intention qu'on y trouve, les combinaiſons qu'elle ſuppoſe, les idées qu'elle développe montrent que c'eſt un homme & même un homme très-ingénieux dont elle eſt l'ouvrage. Le défaut d'exemple, le manque de connoiſſance que la pratique, l'expérience, la réflexion, le tems ſeuls peuvent donner, l'empêchoient d'opérer, comme il l'eut voulu; il cherchoit à la fois la Peinture & les moyens de la créer. On voit ici le Génie, luttant contre les difficultés ſans pouvoir les réſoudre, mais aimant mieux les éluder que d'y ſuccomber, en abandonnant le point de vue très-éloigné où il ſe ſent la force d'arriver. Ce contraſte de deſir & d'impuiſſance de faire, de capacité pour concevoir ce qu'il faudroit, & d'incapacité de ſe le procurer, ont forcé d'allier ici à la puérile exécution les idées les plus relevées, & font reconnoître dans ces figures groſſières l'eſprit occupé à inventer. On le voit ſe retourner ſur lui-même, s'aider de tout ce qu'il croit pouvoir lui ſervir, ſe développer avec des peines infinies, & parvenir par des moyens très-ingénieux à faire la choſe du monde la plus médiocre.

Ces *caractères*, le rapport de l'eſprit de ce deſſin avec celui de la Sculpture au tems de Dédale, laiſſent peu de doute qu'elle n'ait été faites vers celui d'Euchir; & quelque fut le génie & l'impuiſſance de cet Artiſte, ſes figures ne purent certainement être mieux penſées ni plus mal rendues que le ſont celles-ci.

Les Planches LXX & LXXI du premier Volume ne ſont qu'une même Peinture, la compoſition en eſt fondée ſur les maximes ſuivies dans celles des Muſes ; c'eſt une eſpèce d'écriture figurée, où tout, juſqu'aux défauts mêmes, contribue à faire comprendre le ſujet. Rien n'exprime, mais tout dit; les figures ne ſignifient pas plus, mais ſignifient

mieux que celles des Mufes; quoique plus compliquée l'ordonnance eft plus réfléchie dans toutes ces parties, le figne y eft plus ménagé, & malgré le peu d'intelligence du deffin, le goût en eft incomparablement meilleur, & montrent l'avancement manifefte de l'Art. Le ftyle de ce morceau approchant vifiblement bien plus de celui de la chaffe des Planches III & IV du premier Volume que de celui des Mufes, il a certainement été exécuté dans un tems plus voifin de celui d'Ardice & de Théléphanes, dont on voit la méthode dans cette dernière Peinture, que de celui d'Euchir; mais elle eft antérieure à ces deux Artiftes; car les noms des perfonnages ne fe trouvent pas écrits à côté d'eux, & le figne *exagère* dans toute fa force, les pieds & les mains de Laïus & de fes compagnons.

En quelque tems qu'ayent vécus Ardice & Théléphanes, la Peinture de la chaffe, Planches III & IV, eft affurément poftérieure au premier ouvrage où ils donnèrent l'exemple d'écrire les noms près des figures. Le nud, dans celles-ci, eft déja meilleur que celui des précédentes, les animaux y font plus corrects, on entrevoit quelque détail dans les mufcles, le mouvement & les attitudes montrent clairement qu'on étudioit la Nature. La compofition eft abfolument la même que celle des morceaux dont je viens de parler, cela vient de ce que la Peinture fuivant en tout les maximes de la Sculpture, il ne pouvoit y avoir de variation que dans l'ordonnance des fujets. Mais ce qui eft très-remarquable & ce qui rend ce morceau unique, c'eft que le figne à peine fenfible dans les pieds des Chaffeurs, l'eft cependant encore affez pour faire voir le paffage d'un ftyle à l'autre, & l'influence des caractères fubftitués aux fignes. Cette importante circonftance ne laiffe pas douter que cette Peinture ne foit d'un tems très-voifin d'Ardice & de Théléphanes.

Il paroît d'abord, que fi avec un peu d'inclination pour le

deſſin, des enfans s'y appliquoient d'eux-mêmes, ſans maîtres & ſans modèles, ils ſeroient capables d'exécuter, en très-peu de tems, une chaſſe beaucoup plus correcte que ne l'eſt celle-ci : toutefois, malgré le génie, l'induſtrie & les efforts réunis d'au moins ſix Peintres, connus depuis Euchir juſqu'à Cléophante, incluſivement, il eſt aſſuré qu'on n'arriva pas, dans l'eſpace de près d'un ſiècle, à porter la Peinture plus loin. Car en mettant qu'Euchir & Dédale commencèrent à travailler vers le commencement du règne d'Egée, parent de ce dernier, c'eſt-à-dire, vers l'an 3406, il s'écoula quatre-vingt-dix années depuis cette époque juſqu'à celle de la priſe de Troye ; & voici des preuves que cette Peinture peut avoir été faite long-tems avant.

La lettre *Phi*, deux fois employée dans cette Peinture, ayant été inventée par Palamède, dans les commencemens du ſiége d'Ilion, le vaſe d'où elle eſt tirée n'a donc pu être fait qu'au plutôt vers le tems de Palamède ; il ne peut, d'un autre côté, lui être fort poſtérieur ; car les ouvrages de Cléanthe & d'Arigone, exécutés dans le ſiècle ſuivant, montrent un avancement qui ſuppoſe au moins cent ans d'intervalle entre les unes & les autres ; ainſi Ardice & Théléphanes n'ont certainement précédé la guerre de Troye, que d'un très-petit nombre d'années.

La coutume de ſe faire entendre par le *ſigne* retarda les progrès de la Peinture, ſes ouvrages étoient des eſpèces d'Hyéroglyphes diſant beaucoup, exprimant peu. Cette méthode une fois abandonné, comme on voit par cette chaſſe qu'on commençoit à le faire, les Arts furent contraints d'examiner plus particulièrement la Nature, & comme on avoit d'autant plus à apprendre d'elle, qu'avec une plus grande pratique, on ſçavoit cependant moins, les ſuccès de la Peinture durent être aſſez rapides : auſſi avança-t-elle plus en quelques années qu'elle ne l'avoit fait en un ſiècle.

Le tems, où le ſigne fut écarté de la Peinture, nous fait connoître d'où vient que tous les morceaux du genre de ceux qui en portent l'empreinte, ne repréſentent que des fêtes, des cérémonies religieuſes ou des évènemens arrivés entre les tems d'Hercule, celui de l'expédition des Argonautes, des deux guerres de Thèbes & de Troye où j'ai conduit cette Hiſtoire des Arts, dans un eſpace d'environ ſept cents ans. Le point où je la laiſſe eſt bien éloigné de cette force & de cette ſublimité à laquelle ils arrivèrent dans la ſuite; c'eſt l'intervalle immenſe qui ſépare ces deux points, que je parcourerai dans le Volume ſuivant.

Explications des Peintures contenues dans ce troiſième Volume.

PLANCHE II.

CETTE Peinture nous fait voir une fête de Bacchus; on offre des palmes devant ſa colonne ſymbolique, peut-être en mémoire de ſes conquêtes dans les Indes; la ſignification des plantes de Séſame & des bandelettes ſe trouvent déja expliquée dans pluſieurs endroits de cet Ouvrage.

PLANCHE III.

Terme de Priape, avec l'attribut de Mercure & la tête de Bacchus. Ce Dieu, ſuivant Soſibius de Lacédémone, cité par Athenée, *Deipnoſ. Lib. II.* donna le figuier aux hommes; c'eſt pourquoi la tête de la ſtatue étoit faite du bois de cet arbre, dans l'Iſle de Naxe; c'eſt auſſi la raiſon pour laquelle le figuier eſt ici près de lui; ſon Autel eſt au-deſſous du petit tabernacle des indications.

N° 1.



Tom. III.



3.



Tom.III.



Tom. III.

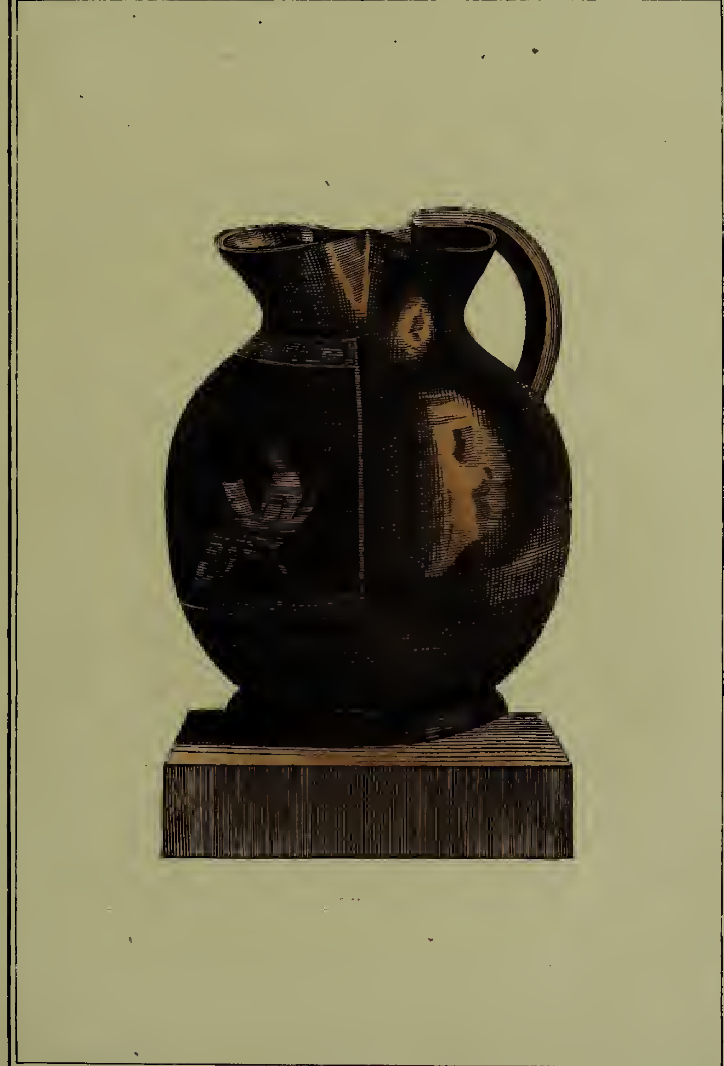
5.



Tom.III.



6



Tom. III.

7.



Tom. III.





Tom.III



Tom. III.



Tom. III.

N.º 12.



Tom. III.



Tom. III.

1.4.



Tom. III.



PLANCHE V.

Hélène retenue par Théſée dans Aphidne en fut délivrée par la valeur des Dioſcures; l'un deux préſente une épée à ſa fœur, ce qui détermine le ſujet de cette Peinture. Hélène eſt aſſiſe ſur un ſac, l'une de ſes femmes couronnée de myrthe tient une indication avec la caſſette myſtique qu'elle paroît emporter de la maiſon; ce ſont les ſignes du départ de cette Princeſſe & de ſon retour à Lacédémone.

PLANCHE VII.

L'indication placée dans le milieu de cette Peinture eſt celle d'Apollon, comme Dieu de la Poéſie, ſon nom APLOΛO écrit ſur le livre d'un des Poëtes repréſenté ici, eſt en lettres & en langues Pélaſgues, mêlées du *lamda* Cadméen.

PLANCHE XIII.

C'étoit ſeulement dans les feſtins conſacrés aux Dieux que les femmes Grecques s'aſſeyoient ſur un même lit avec les hommes. Ce qui fait dire à Cicéron. *In vert. Orat. III. Tum ille negavit moris eſſe Græcorum ut in convivio virorum mulieres accumberent.* La bandelette ſuſpendue près d'une Muſicienne qui joue de la double flute, les couronnes de roſes employées dans ce feſtin, joint à ce que l'on voit au pied de la table, montrent que ce repas eſt fait à l'occaſion des fêtes de Vénus: je ne connois aucun monument où l'on voit mieux que dans celui-ci la diſpoſition des lits ſur leſquels les anciens mangeoient, & les deux façons de s'y placer.

PLANCHE XV.

Eurytus, Roi d'Œcalie, fait à Hercule le ferment de lui donner Iole ſa fille en mariage, s'il peut l'emporter ſur lui

à tirer de l'arc; Iphitus, frère de cette Princeſſe, eſt à côté d'elle, entr'eux l'on voit une femme tenant un cyſte avec deux indications, pour repréſenter les Divinités qu'on atteſte de part & d'autres en mettant le pied ſur deux pierres. L'uſage des Romains étoient de tenir ces pierres dans la main quand ils faiſoient quelque ſerment.

PLANCHE XVIII.

Ce ſujet paroît être l'Apothéoſe d'Hercule. *L'indication* de Bacchus placée à côté de lui eſt pour montrer la Patrie de ce Héros; car l'un & l'autre étoient Thébains, ſuivant Sidonius Antipater. Une autre *indication* poſée au-deſſus de la tête de Mercure paroît être un *Diſque*, ou du moins en a la forme; c'étoit vraiſemblablement celle qu'on donnoit aux *étuis* de *l'indication* de ce Dieu, pour montrer qu'il préſidoit à la Gymnaſtique. Le grand bouclier qui ſe voit au milieu de cette compoſition, s'expliquant par la compoſition, paroît être *l'etui* de *l'indication* du Δηγιυργος; car il ſemble préſider ici & donner un nouvel être au Héros, qu'il tire du nombre des mortels pour l'admettre au rang des Dieux; ceci eſt clairement indiqué par la figure d'Hercule, dont la partie inférieure eſt cachée tandis que l'autre eſt viſible. Mercure après l'avoir conduit des Champs Éliſées, prépare le *Nectar* avec Hébé deſtinée pour épouſe au nouveau Dieu: l'une des Heures, reconnoiſſable à ſon diadême, porte l'*Ambroiſie*; le bâton de Cypres qu'elle tient en main, comme celui de Mercure, eſt peut-être pour montrer la réſurrection d'Alcide: la fenêtre, l'armoire ou tabernacle dans lequel ou renfermoit les cyſtes myſtiques, fait ſans doute alluſion à l'initiation d'Hercule aux myſtères de Cérès.

Ce bouclier, fort reſſemblant à ceux que l'on appelloit *votifs*, me rappelle un uſage aſſez commun en Italie; mais particulièrement à Rome, les jours de grande ſolemnité on élève ſur la principale



Tom. III.









Tom. III.





Tom. III.





principale porte des Temples un écuſſon de forme ronde, ordinairement ſuſpendu par des guirlandes faites de feuilles de différens arbres ; ces guirlandes, ainſi que l'écuſſon, ſont entourées de bandes d'un papier très-épais, qui tiennent lieu des bandelettes faites en laine par les anciens : le milieu de ce cartel eſt orné de divers compartimens exécutés avec d'autres bandes de papier, peintes en différentes couleurs, quelquefois réhauſſées de clinquant & repréſentant des eſpèces de fleurons. Cet uſage ſanctifié chez nous, vient, je crois, des tems les plus reculés ; car l'écuſſon repréſente aſſurément l'étui des premières *indications*, peut-être même de celle du *Demiourgos*. Et comme les fêtes de Cérès Eleuſine ſont la plus ancienne inſtitution de cette eſpèce connu par les Grecs, il eſt probable, que par elle cet uſage vint aux anciens Romains, d'où il eſt paſſé chez les modernes.

Ces fêtes ſacrées d'Eléuſis inſtituées dans un tems où les Arts étoient encore dans leur première enfance, n'ayant jamais changés leurs cérémonies, durent néceſſairement contribuer à conſerver les anciennes *indications*.

Planche XXIV.

Proclus, dit *in Plat. Renpublic. Cap. X.* Les *initiations nous ont conſervé dans leurs ſecrets les lamentations ſacrées de Proſerpine & de Cérès ; mais ſur-tout celle de cette grande Déeſſe* : les premiers Pélaſgues étant venus en Italie avant l'inſtitution des fêtes d'Eleuſis, les Etruſques leurs deſcendans n'adoptèrent point ces fêtes, & les Romains inſtruits par eux de la plûpart des cérémonies religieuſes, ne connurent jamais celles-ci, ce qui fait dire à Denys d'Halicarnaſſe, *Lib. II. Cap.* 19. « Les Romains » ne parlent ni des combats, ni des bleſſures, ni des chaînes & » de l'exil des Dieux. Ils n'ont aucune de ces fêtes de deuil & » de triſteſſe, où l'on entend les plaintes & les gémiſſemens

» des femmes qui accufent la cruauté des Dieux, telle qu'on » en célèbre en Grèce, fur le raviffement de Proferpine, les » malheurs de Bacchus & autres femblables ».

Les Peintures où l'on voit ces fortes de fêtes ne peuvent donc être ni Romaines, ni Etrufques, comme on l'a dit jufqu'à préfent; mais, ainfi que les cérémonies qu'elles repréfentent, elles doivent abfolument être Grecques. En voici une bien remarquable, car elle nous fait voir une de ces fcènes nocturnes qu'on jouoit dans les fêtes de Cérès. Cette Déeffe cherchant fa fille enlevée par Pluton dans les campagne d'Enna, alluma des flambeaux au feu du Mont-Etna; elle vint enfuite dans l'Attique, indiquée ici par les branches d'olivier placées fur le terrein, & fut reçue chez Eleufius ou Célé; c'eft peut-être lui qui repréfente la figure qui n'a pas de flambeau. I femble partager avec les autres la peine & l'empreffement de la Déeffe à retrouver fa fille; l'un d'eux tient une ceinture, c'eft celle de la figure qui repréfente Cérès; car c'étoit chez les Grecs un figne de deuil & de trifteffe, quand on reftoit fans ceinture; c'eft en effet l'état d'affliction où fe trouvoit la Déeffe qu'on a voulu faire fentir, en la peignant dépouillée de cet ajuftement.

Planche XXVIII.

Une jeune fille paroît offrir un lapin à la colonne fymbolique qui repréfente Bacchus; la bandelette placée près de cette colonne eft le figne de fa confécration; le lapin étoit offert à Cérès & à Bacchus, comme un animal également nuifible aux moiffons & aux vendanges; c'eft par la même raifon qu'on leur immoloit la truie & le bouc.

Planche XXIX.

On peut remarquer ici que tous les Myftes portent le diadême de Bacchus; mais deux feulement l'ont orné de



Tom. III.





Tom. III.











32.





34.



Tom. III.

35.



Tom. III.





Tom. III.



feuilles de myrthe. La couronne du Génie eſt avec des écailles détachées de la pomme de Pin, telle que ſouvent on la donnoit à Bacchus même, comme bientôt nous en verrons des exemples. Ce Génie vêtu en femme paroît être celui d'Ariane; car l'Acratus eſt ordinairement repréſenté comme un jeune homme, & dans toutes les figures où l'on voit cette Princeſſe, au moins dans les Peintures de cet Ouvrage, ſon génie eſt toujours habillé comme l'eſt celui-ci.

PLANCHE XXXIII.

Faune danſant avec une Bacchante; elle porte un tambourin; le vaſe d'eau luſtrale eſt dans une des mains du Faune, qui de l'autre porte un flambeau éteint. Ces ſortes de flambeaux encore en uſage en Sicile & dans quelques endroits de l'Allemagne, étoient faits de baguettes de Pin aſſemblées pour former un faiſceau auquel enſuite on mettoit le feu.

PLANCHE XXXVIII.

Athènes avoit un temple de Jupiter Olympien, commencé par Pyſiſtrate & terminé par l'Empereur Hadrien; ſon enceinte étoit, dit Pauſanias, *Lib. I.* d'au moins quâtres ſtades; c'eſt-à-dire de cinq cents pas géométriques, d'un mille d'Italie, ou d'un tiers de lieue de France. *Dans ce vaſte circuit, ajoute le même Auteur, on ne trouvoit pas un ſeul endroit qui fut vuide de ſtatues.*

Il renfermoit un ancien temple de Réa, & le bois ſacré qu'on appelloit le bois d'Olympie. Cette deſcription peut nous donner une idée de la vaſte enceinte du temple d'Eleuſis, dont la grandeur étoit immenſe, *immani, magnitudine*, dit Vitruve, *Lib. VII.* Ictius, au rapport de Strabon, *Lib. IX.* y joignit un édifice, *capable de contenir tout l'appareil d'un théâtre;* par celui de Marcellus, par les fêtes données dans le tems.

de la dédicace du théâtre de Pompée, on peut juger de l'immensité de celui d'Eleusis, & combien peu on doit lui comparer ceux des modernes.

Suivant Ariſtide, *in Pareathea, le temple de Cérès contenoit plus de monde que d'autres Villes n'en pouvoient raſſembler dans leurs fêtes ſolemnelles;* décoré par Phidias même, il fut encore augmenté & conſidérablement embelli par l'Architecte Philon, au tems de Démétrius de Phalère. Il paroît avoir été avec le temple de Bélus, l'édifice le plus conſidérable qui ait jamais exiſté. C'eſt-là que la *religion réuniſſoit dans ſes myſtiques ſpectacles tout ce qu'il y a de plus terrible & de plus auguſte; ce que l'Hiſtoire & les Fables des autres régions celébrèrent par les plus ſublimes Poéſies, y devenoient encore plus frappant dans la repréſentation, que s'il ſe fut paſſé ſous les yeux même des Spectateurs: ce que l'on voyoit, ce que l'on entendoit contribuoit également à l'illuſion*, (Ariſtid. idm.) *aux ténèbres les plus épaiſſes, à la plus profonde obſcurité, aux tonnères, aux feux, aux apparitions funeſtes qui rempliſſoient l'ame & l'eſprit d'anxiété, de crainte, d'épouvante & d'horreur, ſuccédoient une lumière reſplendiſſante & preſque divine: tout-à-coup, du ſein de la terreur on paſſoit en des lieux agréables, en des prairies où la douceur de la muſique, le charme de la danſe ajoutoient à la majeſté des choſes ſacrées, & repréſentoient l'Hiſtoire des choſes Saintes.* Tout ceci fidèlement traduit d'Ariſtide, de Thémiſtius, de Pléton, de Stobée, dont les paſſages ſe trouvent ſéparément dans Meurſius, *Vol. IX*, montre à quel point de pompe & e magnificence furent portés les ſpectacles myſtiques dans les fêtes de l'initiation d'Eleuſis.

On y jouoit, dit Proclus, les lamentations de Proſerpine & de Cérès. L'on peut obſerver que ces ſortes de ſcènes dont quelques-unes ſont *Hiſtoriques*, d'autres ne tiennent qu'à la *Fable*; ſe trouvant fréquemment deſſinées ſur les vaſes de ce

recueil, elles éclairciſſent ce qu'en ont dit les Auteurs ; & nous révèlent beaucoup de choſes qu'ils n'ont pu nous apprendre. La Peinture, dont il s'agit ici, eſt remarquable en ce genre ; car elle repréſente l'arrivée de Cérès à Eleuſis, qui dans la ſuite donna lieu à l'inſtitution de ſes myſtères.

Les oliviers placés dans ces deux Peintures indiquent le lieu de la ſcène ; c'eſt l'Attique, vers l'extrémité de laquelle la ville d'Eleuſis étoit ſituée ; au milieu de la première on voit le putéal en forme de vaſe renverſé, qui recouvroit le puits appellé *Callichore*, autour duquel les filles s'aſſembloient pour célébrer des danſes & chanter des hymnes à l'honneur de Cérès, *Pauſan. in Attic.* c'eſt ſur ce puits que la Déeſſe ſe repoſa trois fois, comme le dit le Poëte Callimaque, *in hymn. Cérer.*

Plongée dans la plus extrême affliction, ne pouvant obtenir ſa fille enlevée par Pluton, elle ſe refugia chez Eleuſius, ſelon quelques-uns, ou chez le vieux Célée, ſuivant quelques autres. La *Mélice* ou femme initiée qui la repréſente eſt dans une attitude propre à montrer toute ſa triſteſſe ; on voit à côté d'elle un Génie ; c'eſt l'Amour même, reconnoiſſable à l'indication & à la caſſette myſtique de Vénus tenues par une femme placée derrière lui ; mais encore à ſon arc qu'il ſemble offrir à la Déeſſe, comme pour montrer la cauſe d'où procède ſon abattement & lui en demander pardon. Près d'elle on a repréſenté cette vieille appellée *Fambé* par Apollodore, *Bambo* par Clément d'Alexandrie & Métanire par Nicander, *in Therriæ.* Elle voulut conſoler Cérès & lui offrit un breuvage compoſé, qu'elle refuſa : le vaſe renverſé au pied de cette femme, montre l'offre & le refus de prendre la liqueur qu'il contenoit.

Pour détourner l'attention de la Déeſſe, cette vieille Métanire s'aviſa de faire en ſa préſence une action aſſez indécente ; car

elle ſe montra demie nue, ce qui fit rire Cérès; en commémoration de cet acte biſarre, le *pecten* qu'Apulée appelle *mundum muliebre*, un *bijoux* feminin, & qu'on n'oſe en françois appeller de ſon nom, fut placé comme une choſe ſacrée dans les cyſtes de Cérès; ainſi qu'on mit le *phallus*, ſa contre-partie, dans celles de Bacchus. C'eſt ce *pecten* qu'on voit dans un eſpèce d'étui à côté du vaſe renverſé dont on a parlé. Les habitans de Syracuſe le faiſoient avec des pâtes de miel & de Séſame, Athenée, *Lib. XIV.*

Hyona, femme d'Eleuſius & mère de Célée qui reçût Cérès dans ſa maiſon, eſt repréſentée par la figure aſſiſe tout près de Métanire. On reconnoît Diocles dans le jeune homme parlant à Cérès, il fut un de ceux qu'elle inſtruiſit. Dans une *hymne* dont Pauſanias, *in Corinth.* nous a conſervé un fragment, Homère l'appelle *frœnator equorum*, la lance indique cette qualité en ce qu'elle ſervoit d'étrier aux anciens pour monter à cheval, Xénophon. *in equital. 7. ſ. 1.* voilà pourquoi on la trouve toujours dans les mains de Caſtor qui préſidoit à l'équitation.

Les deux figures placées au haut du tableau indiquent une autre ſcène, Cérès y montre au jeune Triptolème un baſſin rempli du froment dont elle lui apprit l'uſage, en lui montrant dans le même tems la manière de le cultiver.

Dans la ſeconde de ces Peintures, Cérès aſſiſe préſente une couronne à Eumolpe, il tient une ceinture; c'eſt le ſymbole des *Loix* que la Déeſſe donna aux hommes, d'où lui vint le nom de *Teſmophore* ou *Légiſlatrice*; derrière elle une femme porte une couronne de Séſame avec l'olivier, qui, comme *l'indication* de Minerve par la bulle placée ſous la caſſette myſtique, & celle qui eſt au-deſſus d'Eumolpe, marquent le territoire d'Athènes. On voit ſous Cérès *l'indication* de Bacchus par le globe, celle de la Déeſſe conſiderée comme Diane ſe trouve au-deſſus de la caſſette myſtérieuſe. Les







Tom. III.







ceintures & les baſſins de froment dans les mains des femmes & du Génie qu'on voit ici, pourroient marquer l'inſtitution des Rites employés dans les myſtères d'Eleuſis & confiés à la famille des Eumolpides. Quant à la figure quarrée poſée preſque ſous la Déeſſe, elle repréſente, je crois, la fameuſe pierre *Agélartæ riſus expers ſaxum*, ſur laquelle Cérès ſe repoſa; c'eſt d'elle qu'Ovide dit, *Faſtor IV.*

Hic primum ſedit gelido mœſtiſſima ſaxo
Illum Cecropidæ nunc quoque triſte vocant.

Cette Peinture eſt d'autant plus importante qu'elle nous montre la manière dont on repréſentoit les faits qui donnèrent lieu à ce myſtère ſi célèbre & ſi caché, que Pauſanias dit, « quant aux choſes qu'on garde dans l'intérieur du tem- » ple, outre que l'avertiſſement dont j'ai parlé, n'empêche de » les révéler, on ſçait d'ailleurs que ceux qui ne ſont pas ini- » tiés ne doivent ni les *connoître*, *ni prendre la liberté de s'en* » *informer curieuſement* ». Mais s'il étoit défendu de s'informer de ces choſes, comment a-t-on pu les peindre? Pourquoi pouvoit-on repréſenter, ce qu'on ne devoit ni dire, ni écrire? On ne peut guère réſoudre ces queſtions, qu'en ſuppoſant ces Peintures faites par des Artiſtes initiés : peut-être auſſi que la manière obſcure dont elle ſont compoſées, étoit regardée comme ſuffiſante pour en dérober le ſecret à ceux mêmes qui les exécutoient ſur des modèles donnés. Encore aujourd'hui les Francs-Maçons font peindre leur tableau à des gens qui ne comprenant rien aux ſymboles qu'ils repréſentent, n'en pourroient donner aucune explication. Si donc ces choſes paroiſſoient ſi fort embrouillées pour ceux mêmes qui les ont peintes, ſi elles étoient des eſpèces d'énigmes, des ſortes de myſtères pour les anciens mêmes, on ne doit plus s'étonner de la difficulté qu'on a trouvée juſqu'à préſent à les expliquer, &

ceci ne doit pas paroître trop long, puiſque nous traitons d'une manière abſolument nouvelle, une matière que l'on peut regarder comme abſolument neuve ; car on doit compter pour rien ou l'équivalent de rien, tout ce que l'on en a dit par le paſſé.

PLANCHE XLIII.

Ce Génie habillé en femme me paroît être celui d'Ariane, épouſe de Bacchus ; car celui de cette Princeſſe eſt conſtament ainſi repréſenté dans toutes les *Planches de cet Ouvrage*.

PLANCHE XLVII.

Bacchus ſur un lit couvert avec la peau de la panthère qui lui étoient conſacrée. Ariane aſſiſe à côté de lui, touche une ſorte d'inſtrument à corde, qui de ſa figure prit le nom de *Trigone*. Trois *indications* d'Iachus ſe voyent ici ; mais le cœur renverſé ſur la tête du Génie eſt manifeſtement l'étui de celle d'Aratus.

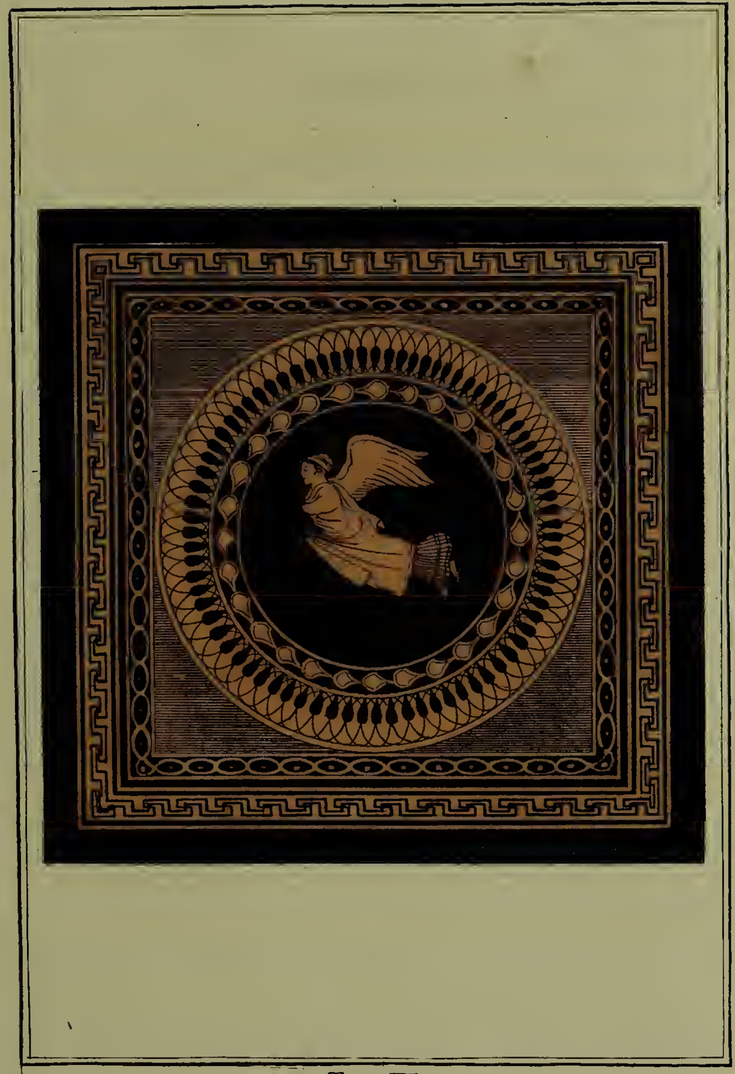
PLANCHE XLIX.

Colonne ſymbolique de Bacchus adorée par deux femmes, dont l'une préſente la cyſte, l'autre la caſſette myſtique. La première de ces Prêtreſſes tient un bâton avec la fleur de la plante de Séſame, ſur la colonne on voit la pomme de Pin des myſtères Dyoniſyaques. Les bandelettes placées ſur le fond du tableau ou rattachées à cette même colonne, ſont des offrandes faites au Dieu dont elle *eſt le ſymbole*.

PLANCHE LI.

Bacchus couronné de lierre avec trois Bacchantes & un Faune; *l'indication* de ce Dieu ſe trouve ici ſous la forme de la feuille de vigne. La palme placée ſous lui ſert à marquer ſon expédition en Aſie & dans les Indes.

PLANCHE LIII.





Tom. III.





47.



Tom. III.

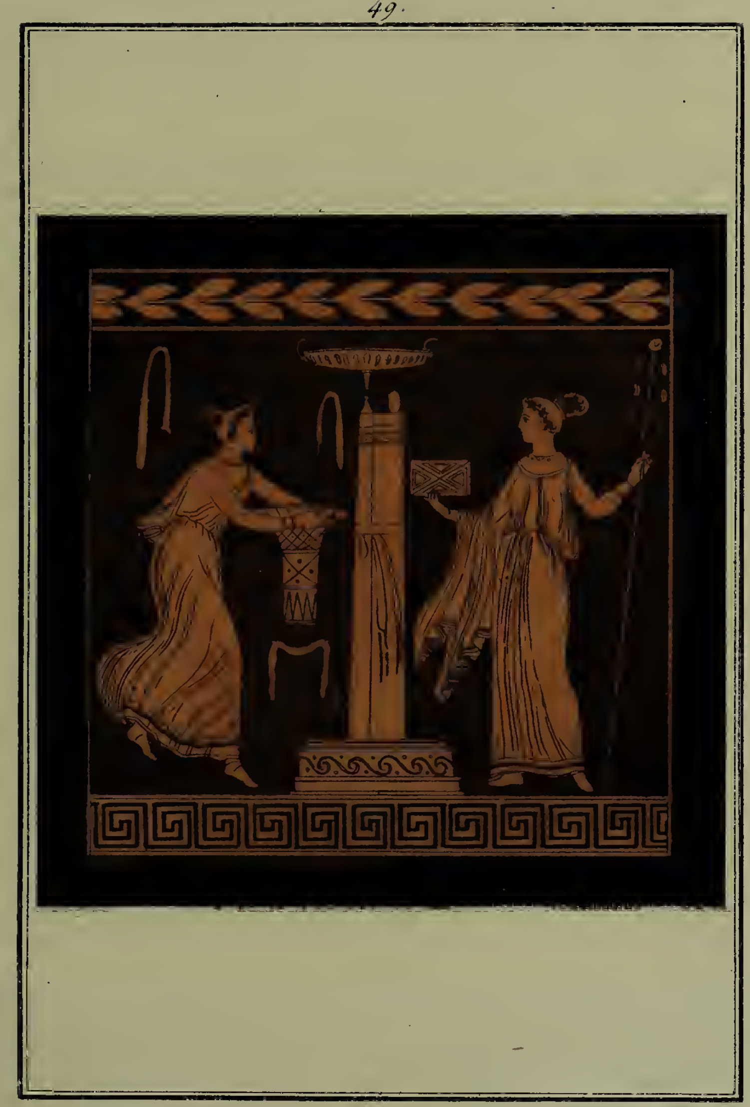
















PLANCHE LIII.

Cette figure eſt très-ſingulière par ſon habillement comme par la forme des étuis des deux indications dont elle tient l'une, la ſeconde eſt en forme de croix.

La bandelette ſoutenue ſous la première paroît être de la même étoffe dont la figure eſt vêtue, les deux cercles qui ſe voient ici ſont faits d'une ſorte de rubans fort étroits, pareils à celui qui rattache le derrière de ſa coëffure. Cet habillement dont l'uſage s'eſt renouvellé depuis, donne un air moderne à cette peinture qui me paroît repréſenter une femme Lydienne ; ces ſortes de traveſtiſſemens où l'on prenoit les habits de différens pays, étoient fort en uſage dans les Proceſſions des Grecs, & les précédoient ordinairement, comme on peut le voir dans l'onzième Livre des Miléſiennes d'Apulée.

PLANCHE LIV.

Figure aſſiſe, ayant ſous elle le marche-pied, c'étoit une marque de dignité chez les anciens ; mais la patère ſoutenue près de la tête, comme on la voit ici, étoit toujours chez eux un ſigne de Divinité ; c'eſt par ce moyen qu'on peut ici reconnoître Cérès. Deux de ſes Méliſſes ou Prêtreſſes initiées ſont près d'elle, l'une porte la cyſte avec le préfériculum, la Déeſſe elle-même tient un miroir ; dans les Proceſſions inſtituées en ſon honneur, quelques Myſtes portoient devant elle des miroirs attachés ſur leurs dos, d'autres avec des peignes d'yvoire ſembloient veiller à ſon ajuſtement, & la ſervir comme les Méliſſes paroiſſent le faire ici. *Apulée Lib. XI. Miles.*

PLANCHE LVI.

Bacchus aſſis devant Ariane dont la couronne eſt de myrthe ; mais celle du Dieu eſt faites des écailles de la pomme de

Pin qu'on voit au haut de fon tyrfe orné de rubans ; il a des aîles pour marquer le titre de *Pfylas*, que lui donnoient les habitans d'Amyclée ; on en peut voir la raifon dans Paufanias, *In Laconie. Cap. XIX.* La patère foutenue fur la tête de Bacchus, y eft, comme je l'ai dit dans l'article précédent, le figne de fa Divinité ; fous le pied du Faune qui porte une autre patère on voit le *van* facré, *Myftici Vannus Iacchi, Virg. Georg.*

Le génie d'Ariane femble veiller à ce qu'elle dit; fuivant Platon, chaque perfonne avoit le fien, « arbitre fouverain » de fa conduite, invifible ; mais affidu témoin de fes actions, » de fes penfées, mêmes les plus fecrettes; quand après la » mort nous comparoiffons en jugement devant les Dieux, » ce même Génie à la garde de qui l'homme fut configné, » s'en faifit pour le conduire devant fon Juge; préfent à ce » qu'il peut dire pour fa défenfe, il l'accufe quand il dit faux & » jure pour lui quand il dit la vérité; c'eft fur fon témoignage » que la fentence des hommes eft prononcée ». Ce Platon ne reconnoiffoit que de bon Génies; mais il eft certain par Iamblique, & par ce qu'Eufèbe, *Lib. IV, V* & *VI* nous a confervé des écrits de Porphire, que fes difciples en reconnurent de mauvais.

PLANCHE LVII.

On voit ici la figure d'un de ces Muficiens qui précédoient les Proceffions, & la manière dont ils portoient leurs lyres, tandis qu'ils jouoient de la double flute. Le myrthe dont celui-ci paroît couronné, femble indiquer les fêtes de Bacchus. Son chien eft la marque des voyages que faifoient ces Muficiens de campagne, toujours prêts à fe tranfporter où les fêtes & les cérémonies publiques leur fourniffoient l'occafion de gagner quelque argent.



Tom. III.







60.



Tom.III.







64.



Tom. III.













Planche LXII.

Cette Peinture me ſemble repréſenter le *devin* Hélénus ; il communiqua à Caſſandre les réponſes du *Bœtyle* qu'il tient en main. C'eſt un puits ou bien une fontaine de forme ſingulière qu'on voit devant lui. On trouve ici l'*indication* du *Démiourgos*, & celle du *Soleil* ou d'*Apollon* derrière la tête d'Hélénus ; l'eſpèce d'armille ou de bande qui entoure ſa cuiſſe eſt, comme on le verra plus bas, un *ſigne* deſtiné à marquer le don de prophétie ; c'eſt l'*indication* d'Apollon & le *Bœtyle*, qui nous fait reconnoître le ſujet repréſenté & les noms des perſonnages.

Planche LXVI.

Danſe à l'honneur de Bacchus. Apulée, *de deo Sacratis*, *dit que les Egyptiens honoroient leurs Dieux par des lamentations, les Grecs par des danſes, & les barbares par le ſon des inſtrumens.* Il me ſemble que ſuivant les occaſions, les Grecs employèrent dans leurs fêtes & les lamentations des Egyptiens & les inſtrumens de muſique dont ſe ſervoient les autres peuples. On voit dans cette Peinture la colonne ſymbolique du Dieu à qui cette fête eſt conſacrée, les Bacchantes tiennent une ſorte de caſtagnettes formée de deux pièces de bois, dont le battement marquoit la meſure. Cet inſtrument eſt encore en uſage dans le Royaume de Naples, où l'on retrouve les véritables danſes des anciens Grecs.

Planche LXIX.

Cette Peinture repréſente Hercule chez les Atlantides, le ſerpent Ladon entoure l'arbre aux pommes d'or. La terre des Atlantides, ſituée vers l'extrémité occidentale de l'Afrique, étoit enfermée entre les fleuves Zilis & Subar, le Lixus, aujourd'hui la *Racke* la coupoit dans ſon milieu. Ce pays maintenant occupé par les Maures, s'étend preſque juſqu'au Séné-

S 2

gal, où commence cette partie de la Nigritie, habitée par les peuples de la Guinée & ceux des petits Royaumes de Juda & d'Adra. C'eſt là qu'on adore un ſerpent gros comme la cuiſſe, long d'environ ſept pieds, rayé de blanc, de bleu, de jaune & de brun ſans vernis, d'une douceur & d'une familiarité ſurprenante avec les hommes, auſſi beau enfin que peut l'être un tel animal. *Culte des Dieux Fétiches, pag. 29.* C'étoit ſans doute un ſerpent de cet eſpèce qui gardoit le jardin des Heſpérides, & qui donna lieu à la Fable, repréſentée dans ce tableau. On y reconnoît le génie des Grecs qui connurent toute cette côte juſqu'au promontoire des trois pointes appellé *Heſperium cornu.* Cette même Fable tranſportée de proche en proche chez les Nègres, leur donna vraiſemblablement pour ces ſerpens la vénération qui produiſit ces étranges Divinités appellées *Fétiches.*

PLANCHE LXXI.

Deux Prêtreſſes de Bacchus tenant en main le tyrſe avec la férule, l'une d'elles porte une cyſte avec les *indications.* Le Faune tient une corne d'abondance avec le vaſe de l'eau luſtrale, indice de la fête repréſentée dans cette Peinture.

Fin des Explications des Peintures du Tome troiſième.







TABLE

Des Peintures du Tome troisième.

Fin de la Table des Peintures du Tome troisième.

